1re Année No 1 Juillet 1927.

LA REVUE INDIGÈNE

— Les Arts et La Vie —

Directeur : E. Roumer

Fondateurs : E. Roumer
N. Sylvain
J. Roumain
A. Vieux
Philippe-Thoby-Marcelin
Daniel Heurtelou
Carl Brouard

Administration : 511 Avenue Christophe

SOMMAIRE

Chronique — Programme	Normil G. Sylvain
Quelques définitions de la Poésie...	Rainer Maria Rilke
Poèmes	de Normil G. Sylvain, Emile Roumer, Jacques Roumain G. Régulus Ph.-Thoby-Marcelin.
Paysages des Antilles	Saint-Robert
Méandres	Pascal-Flammeur
Ainsi parla l'Oncle...	Price Mars.

IMPRIMERIE MODELE
1940, Angle des Rues Courbe & Macajoux
20th Street.
PORT-AU-PRINCE, (HAITI).

1re Année N° 1 Juillet 1927.

LA REVUE INDIGENE

— Les Arts et La Vie —

CHRONIQUE — PROGRAMME

Un rêve de Georges Sylvain

Pendant une tournée de conférences qu'il fit jadis dans le Sud de l'Ile Georges Sylvain écrivit à ses collaborateurs de La Ronde ses impressions sur les diverses villes traversées, et il finissait ainsi, donnant son idéal d'une Revue haïtienne,trait-d'union, et lieu de rencontre de toutes les âmes fraternelles que hante un même rêve d'art et de beauté.

« Trouver en dehors de la Politique, pour tous les haitiens de bonne volonté un terrain d'entente et d'union, faire concourir toutes les forces intellectuelles de la Nation à la civilisation de la Patrie commune,les rendre conscientes d'elles-mêmes en leur apprenant à mieux se connaitre ; indiquer aux générations nouvelles venues dans le monde à une époque de transition, leur mission spéciale qui est de *préparer l'avenir*, de moraliser le peuple par la revélation de l'idéal artistique de l'instruire par une initiation graduelle à la connaissance de la langue et de la civilisation françaises obtenue à l'aide de notre dialecte créole, nous sauver enfin de nous mêmes, en dérivant vers le Bien toutes ces activités inquiètes qui réclament un aliment, toutes ces énergies latentes qui s'étiolent et se dépriment dans l'oisiveté.

Un fait dont chacun de nous pour peu qu'il réfléchisse ne peut s'empêcher d'être frappé ; c'est le manque de cohésion de notre société. L'ensemble, la continuité de l'effort nous font défaut, faute de nous connaitre les uns, les autres. Aujourd'hui ne sait pas ce que fût hier, chose plus curieuse — on s'ignore d'une ville à l'autre. En répandant dans le pays le goût d'une culture

tionale, renouer la tradition interrompue, unir le passé au présent et préparer l'avenir.

L'amour des lettres sera ainsi un lien qui unira les cœurs, une manière de religion qui hâtera l'avènement de cette Fraternité qui jusqu'ici n'a trouvé place que sur nos actes officiels et dans les colonnes de nos journaux. Vulgariser l'œuvre de nos bons auteurs, aider les jeunes qui méritent l'attention à se faire connaître du public. Qui ne voit les espérances qu'il est légitime de concevoir d'une pareille entreprise !...»

Voilà qui serait suffisant comme programme et qui m'épargnerait la peine de vous entretenir plus longtemps mais il faut préciser nos tendances et ajouter à l'idéal ancien quelques pensers nouveaux.

Pourquoi nous faisons une large part à la Poésie.

Et l'on m'a dit « Pensez-vous ? une revue d'art et de littérature, en ce moment, y pensez-vous, ce sont jeux et divertissements de temps heureux, travaux de jours fortunés, on n'a pas le cœur à la joie vous n'éveillerez aucun écho, qu'est-ce qui lit des vers en notre époque pressée ; de jeunes femmes romanesques et des adolescents amoureux, allons ce n'est pas sérieux, je ne vous conseille pas de tenter l'aventure ».

L'heure n'est pas aux rires, c'est vrai. Dans le tourbillonnement de nos existences ne croyez vous pas cependant qu'il serait agréable de consentir une halte, une récréation à l'ombre en écoutant chanter les poètes avant de reprendre le collier des peines quotidiennes. Ne croyez-vous pas que le fardeau en serait allégé, que la route semblerait moins longue, le soleil moins ardent. La chanson n'est pas seulement un air joli qui dit vos joies, orchestre vos souffrances ; elle nous aide à découvrir le paysage contemplé d'un regard distrait, glissant à la surface des choses, sans essayer, une minute, de les posséder, elle nous permet de mieux voir en nous, de jouir du paysage intérieur, de pénétrer dans le domaine mystérieux des âmes... Tout le problème n'est-il pas là. La poésie est un instrument de connaissance.

Ce n'est pas de pain seulement dont nous avons faim ! Le cercle s'agrandit, devenus plus humains, fraternels.

Nos cœurs s'en sont allés
tels des apotres
Vers les cœurs timides et transis
des autres

Les doigts noués pour la Ronde, La Ronde autour du monde !...

Nous voulons que de tout le pays d'autres voix répondent. Les chanteurs sont du Nord et ils sont du midi ils chantent le pays haitien. Ils aident à le connaître, à l'aimer en le connaissant, nous révèlent à nous-même, nous donnent des motifs de fierté nationale.

Les idées vraies ou fausses que l'on a d'un pays sont celles qu'en donnent les poètes, les romanciers, les peintres, les sculpteurs, image fidèle ou tableau trompeur. Les japoneries de Loti, les miniatures d'HoKusaï ont révélé le Japon héroïque et galant... Kikou Yamato fait pénétrer dans cette âme japonaise en femme et en poète sensible et le pays des cerisiers et des pommiers en fleurs vit dans l'imagination de milliers de lecteurs. Les peuples ont besoin d'une réclame « Bonne renommée dit le vieux dicton vaut mieux que ceinture dorée. »

Le service de la propagande était dirigé pendant la guerre par des écrivains de valeur et à cette offensive morale qu'étaient les communiqués présidaient les talents les meilleurs des pays belligérants.

C'est Giraudoux, je crois, l'un des meilleurs et plus souples jeunes écrivains français qui est à la propagande, aux affaires étrangères.

La littérature donne l'expression infaillible de l'âme d'un peuple.

Ce que nous voulons.— Ce sont témoignages de notre époque, de notre génération, comme on dit en médecine ou en chimie, notre réaction, les réflexes de notre sensibilité au contact des choses.

Le message que nous apportons peu importe qu'on l'entende, un autre âge viendra qui le recueillera, nous en sommes persuadés, avant d'entrer dans la nuit d'oubli, nous voulons lancer notre cri sincère. Un soir de tempête, les vagues s'échevèlent, le vent souffle en bourrasques, le bateau dématé dérive, dans sa cabine le télégraphiste à son poste lance les appels convention-

nels, calme dans le tumulte et le désarroi. Le capitaine dans son poste de commandement prend le cahier de bord, inscrit ses dernières observations et lance à la côte une bouteille à la mer. De nos espoirs obstinés part l'appel d'un antenne... c'est notre bouteille à la mer...

Nous voulons essayer de retrouver en commun des raisons de s'aimer dans des raisons de croire. Réunir d'un accord unanime les âmes de bonne volonté qui cherchent leur voie et errent à tatons dans les ténèbres, les réunir par l'art, dans la Beauté.

Retrouver le temps ou les haïtiens s'aimaient, ou de vivre était chez nous une douceur, douceur enclose dans nos paysages tranquilles entre nos mornes bleus et la mer qui chante.

Notre public...

Le lecteur que nous choisissons, celui qui nous est le plus cher, c'est le jeune homme de vingt ans qu'un noble et généreux enthousiasme transporte, qui a encore une âme héroïque et folle, qui a la hantise des sommets, que le désir d'excellence torture, qui rêve d'absolu... ô vous le beau levain des futures moissons jeune homme en qui nos espoirs sont enclos j'ai con-en vous. Et vous les mères inquiètes, vous les pères soucieux que son regard pensif émeut, que sa fièvre et son exaltation effraient rassurez-vous il est né pour accomplir de grandes choses.

... Les jeunes filles que ne préoccupent pas encore les douloureux problèmes de nos existences opprimées, les mères de demain qui auront à pétrir l'argile meuble, la pâte fragile des âmes des enfants à naître, nous voulons qu'elles nous écoutent, nous essaierons de retenir leur attention, de les émouvoir, de les faire réfléchir avec nous aux devoirs collectifs.

Nos idées : une doctrine.—

Ce n'est pas seulement au cœur mais aussi à la tête que notre pays est malade. Le problème est de l'Intelligence d'abord, de la sensibilité ensuite. Il nous faudra tenter chez nous en nous aidant du bel effort parallèle mené avec un rare bonheur en France une cure de renaissance nationale. Il y a sur le marché trop d'idées fausses en cours.

Il nous faudra rétablir la notion d'ordre, de hiérarchie nécessaire des bases, une saine logique, des critères plus justes. D'abord établir la bibliothèque d'un honnête homme, chasser les vendeurs de pacotille, les diseurs de bonne aventure, les saltimbanques et les jongleurs, faire connaître les écrivains probes, les penseurs sérieux qui préparent à la France une jeunesse saine et vigoureuse.

L'œuvre d'un Auguste Comte, commentée par Maurras, Valois, Galéot, Daudet, La Réforme intellectuelle et morale de Renan, Taine, Fustel, Barrès, Le Play,... j'en passe.

Dans ces penseurs nous prendrons des méthodes de raisonnement et des modes d'action, ils nous serviront de modèles et nous permettront de bâtir une doctrine originale.

L'Amérique Latine et nous

Dans cette Amérique espagnole et anglaise nous avons la glorieuse destinée de maintenir avec le Canada et les Antilles françaises les traditions et la langue française, honneur funeste et périlleux car il nous valut un siècle d'isolement... La république dominicaine qui partage notre territoire ne participe pas de cette infortune, elle appartient à une Amérique Latine de 18 républiques. Des écrivains parlent à un public de 90 millions d'hommes, on reconnaît ses joies et ses peines.

Nous devons connaître la littérature et l'âme de l'Amérique Latine.

Les peuples ont vécu d'une vie aussi difficile que la nôtre, ont connu les mêmes tâtonnements, des vicissitudes semblables, l'ère des caudillos et des pronunciamientos, la période où s'affrontent les forces d'anarchie et les forces de cohésion et d'ordre, les temps pénibles de la puberté des jeunes nationalités.

Les historiens des causes de leurs malheurs essaient, comme nous d'expliquer la race, ce simple phénomène de physique sociale, ce jeu de forces antagonistes qui se heurtent avant de s'équilibrer en une statique parfaite. Ils disent nous « avons agi ainsi parce qu'indiens.»

Nous disons volontiers nous autres « parce que nègres».

Il n'en est rien, si nous avons souffert, si nous avons connu les mêmes angoisses placés sous des ciels semblables, dans des circonstances presque identiques, ce n'est ni parce qu'indiens, ni parce que nègres, mais parce que hommes. Tous les hommes, quel qu'ils soient, placés sous le même climat, aux prises avec les mêmes difficultés, auraient sans doute agi ou réagi de même ... en hommes. Paul Morand au retour d'un long voyage s'écriait «rien que la terre». Et un autre grand voyageur, à qui l'on demandait son opinion sur ce qu'il avait vu, répondit «J'ai rencontré des hommes et des femmes.»

Nous sommes coupables d'ignorer l'Amérique latine parce que les origines sont semblables et qu'un grand danger commun nous menace.

La lutte entre les créoles espagnols des anciennes vice-royautés et provinces de l'Amérique du Sud, désireux d'une vie civique moins étouffée et une métropole ayant des méthodes de gouvernement trop réactionnaires, et une jeunesse enflammée par les déclamations passionnées des penseurs français humanitaires du dix-huitième, servis par des masses indigènes naturellement belliqueuses. Telle est en raccourci l'histoire qui se répéta dans toute l'Amérique. Simple révolte à l'origine puis guerre d'émancipation. La geste haïtienne certainement servit de leçon de chose et son sens est plus vaste car ce ne fut pas seulement une classe réclamant sa part des profits, mais la poussée irrésistible d'une race opprimée réclamant et obtenant son droit à la vie libre; comme un flot rompant ses digues Un épisode dans le combat que mène l'humanité pour plus de Justice... Sa signification pour l'Amérique latine fut d'une leçon de chose, ce que devenait en passant à l'acte les rêveries des philosophes... Les rapports de Miranda et de Pétion puis du grand Bolivar attestent par des faits ce que j'avance.

«Les frères de l'autre race» disent parfois parlant de nous les écrivains latins d'Amérique et les préjugés héréditaires opposent leur barrière.

La différence de langue nous isole plus qu'un Océan. L'œuvre pathétique et émouvante, mystique et amoureuse de San Juana Inés de la Cruz, la religieuse mexicaine

dont les strophes passionnées s'apparentent à Sainte-Thérèse.

Sarmiento, le grand Argentin poète, polémiste, homme d'action ayant vécu certaines de ses œuvres dont «Facundo o Civilisacion y Barbarie» explique merveilleusement les débuts de la grande république de la Plata.

Lugones, Enrique Larreta nous présentent des aspects divers de l'âme aux multiples visages de l'Argentine.

L'Équatorien Montalvo, adversaire trop souvent de parti pris de Garcia Moreno, maître en prose castillane polémiste vigoureux.

Amado Nervo, Alfonso Reyes donnent au Mexique des témoignages inoubliables.

José Asuncion Silva, Santos Chocano, noms évocateurs de lyrisme éperdu et de cadences harmonieuses.

Je les connais moi-même trop peu. Je m'accuse, les rencontres ont été brèves au hasard des lectures, grâce à cette attachante Revue de l'Amérique Latine que tous les intellectuels haïtiens devraient lire, à la Revue de Genève et à quelques revues de là-bas, El Hogar, Caras y Caretas, Nosotros, que des amis bienveillants m'envoient. J'ai pu ainsi apprécier la fécondité merveilleuse d'une œuvre et d'une vie spirituelle trop méconnue chez nous.

Trois noms dans l'histoire littéraire du Brésil me sont restés. *Gonçalves Diaz* dont le sens exquis de la nature, un certain panthéisme tropical faisait dire de lui qu'il était «comme un de ces arbres de la forêt tropicale, où la beauté des fleurs se mêle au parfum des fruits, au coloris des feuilles, au chant des oiseaux et à la sourdine musicale des vents dans un équilibre concerté de correspondances imprévues.» *Castro Alves*, génie précoce fauché dans l'éclat de sa jeunesse, défenseur ardent de la libération des esclaves noirs. *Magalhaes* poète religieux. Machado de Assis. Nabuco, Ruy Barbosa aux activités nombreuses, philosophes et hommes d'Etat sont connus à ces divers titres. Les «Prosas Profanes» de Ruben Dario, le Nicaraguen génial, n'ont pas eu d'écho parmi nous.

La révélation que fut au monde latin, comme un idéal réalisé, le chantre d'« *Ariel* » José Enrique Rodo « la plus noble conscience du continent » comme le saluait récemment Francis de Miomandre, le premier représentant de cet esprit continental qui dépassant le cadre des petites patries créa et voulut la patrie latine. A l'utilitarisme anglo-saxon il opposa le culte de la compréhension du beau pour mieux permettre la pratique du bien, une éthique et une esthétique héritées de la Grèce antique, régénérées par la vertu chrétienne. « *Motivos de Proteo* » « *El Micador de Prospero* » développements successifs d'une même doctrine littéraire et sociale exaltant les qualités de la race, et soulignant l'importance d'une littérature autochtone. Personnalité au rayonnement considérable, salué comme un « maître » dans toute l'Amérique latine qui sur un plan idéal sans doute, comme Goethe, Henri Heine, Nietzche, furent des « européens », est un « continental » rêvant d'un « esprit » et d'une littérature accessible à toute l'Amérique latine et dans le domaine politique de vastes fraternités retrouvées, celles que rêva « l'orageux héroïsme » de Bolivar.

Ventura Garcia Calderon qui le combat parfois représente un autre aspect de cet esprit, et les divisions mêmes de ses « Démocraties d'Amérique latine » démontent assez comment il entend le problème : *Grande Colombie*; Colombie Equateur, Vénézuéla. *Confédération Péruvienne* : Pérou, Bolivie. *Confédération de la Plata* Argentine, Uruguay, Paraguay, Chili. *Brésil. Amérique Centrale. Mexique. Antilles*, groupements internationaux à intérêts communs, communautés vastes comme le veut notre époque qui tend aux synthèses, aux confédérations des petites nations pour résister aux appétits des puissances de proie.

Rêves d'historien et de penseur, réalité de demain !

Tous les haïtiens auraient du connaître et méditer le beau et terrible livre de Manuel Ugarte « El destino de un continente »

La série d'études de José Vasconcellos ou la tartuferie yankee, l'impérialisme en flots montants est dénoncé.

Gabriela Mistral, la chilienne magnanime dont le « Ci relentit dans toute la presse de l'Amérique du Sud,

de la race latine justement effrayée de la ruée anglo-saxonne.

Juana I barbouron sensible et frissonnante, « qui écrit sur des fleurs avec l'encre de la rosée »

Plus près de nous Amerigo Lugo, Fabio Fiallo, Les Henriquez, et tant d'autres que j'ignore dont les messages fraternels demeurent à jamais perdus pour nous.

Nous avons à leur faire connaître notre apport bien mince encore sans doute à l'œuvre de civilisation latine mais que l'on aurait tort de diminuer éxagérément voire de l'ignorer tout a fait. A nous de produire nos titres, de faire notre preuve.

Plus humain. — Enfin nous devons travailler à créer l'homme qui vient, le citoyen de l'avenir, le citoyen de l'humanité, d'une humanité renouvelée — J'entends les cris et le tumulte des pharisiens — pour qui les barrières des frontières, les différences de races, les positions géographiques n'ont que leurs valeurs d'accidents nécessaires limitant le champ que nous cultivons mais qui n'entament en rien l'identité douloureuse des consciences. Voila celui que nous cherchons: l'homme qut vient, celui qu'appelait et qu'attendait Massillon Coicou, l'ami, le frère pour qui nous avons une tendresse toute prête. Nous essaierons de le créer en nous, autour de nous. Cependant que l'on ne se trompe sur nos intentions et nos pensées et que l'on ne nous trahisse en nous interprétant: la diversité des patries est nécessaire « Heureux ceux qui sont morts pour les cités charnelles car elles sont le corps de la cité de Dieu » disait Péguy. Ce sont terroirs d'élection, cadres prédestinés à l'éclosion merveilleuse de plantes dissemblables et pourtant proches parentes.

Ce que nous tâcherons de faire de notre revue. Un tableau fidèle et vivant des diverses manifestations de la vie et de la pensée haïtienne contemporaine.

Vie intellectuelle et artistique, vie économique et commerciale. Le point de vue haïtien des questions, la façon dont envisageons les choses et comme on fait une manière d'insulte du mot *indigène* nous le revendiquons comme un titre, le point de vue de l'indigène. Un retour à la sincérité et au naturel, au modèle vivant, à la description directe, un parfum plus accentué

d'haïtiennetè voilà qui semble caractériser notre jeune poésie. MM Thoby-Marcelin et Roumer dont l'œuvre nous parait significative avec les moyens différents et des tempéraments artistiques particuliers ont rendu le charme des paysages de chez nous l'un en peintre vigoureux, Roumer; l'autre en miniaturiste délicat, notre fragile Phito.

On retrouvera dans l'humour de Punch, l'écho de sa bonne humeur.

Le rire dans le brouillard définissait Dekobra, il n'y a pas de brouillard dans l'âme de notre ami.

Dès notre prochaine livraison l'un de nous donnera un panorama de cette poésie française contemporaine afin d'initier le public de chez nous et de l'introduire dans ce parterre choisi.

Des contes, nous les avons choisis et surtout voulus de ceux de nos conteurs qui ont su voir et comprendre Haïti. Nous commençons par un épisode de la vie paysanne délicieusement croqué par ce philosophe attendri, cet homme d'esprit charmant qui a nom Price-Mars. C'est un extrait du savoureux substantiel et profond ouvrage de notre ami sur le folklore haitien, vieilles Légendes, vieilles coutumes, héritées du passé africain, ou de l'époque coloniale. Des contes de Marcelin, d'Hibbert, et d'autres... nous n'anticipons pas... aideront à fixer le visage d'Haiti, son vrai visage.

Des synthèses historiques; la philosophie des événements, leurs raisons cachées. L'étude des causes déjà entreprise par les grands clairvoyants d'autrefois : un Edmond Paul, un Justin Dévot, un Léon Audain, sera continuée avec moins de bonheur peut-être, mais avec une égale bonne foi et la plus entière franchise.

Nous voulons continuer, prendre rang, dans la suite de ceux qui peinèrent pour qu'il y ait un jour une Haïti, prospère, heureuse, libre.

NORMIL G. SYLVAIN

Quelques Définitions de la Poésie...

Rainer Maria Rilke...

. . . Les vers ne sont pas comme certains croient, des sentiments, (on les a toujours assez tôt) ce sont des expériences. Pour un seul vers il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses, il faut connaître les animaux, il faut sentir comment volent les oiseaux et savoir quel mouvement font les petites fleurs en s'ouvrant le matin.

Il faut pouvoir repenser à des chemins dans des régions inconnues, à des rencontres inattendues, à des départs que l'on voyait longtemps approcher, à des jours d'enfance dont le mystère ne s'est pas encore éclairci, à ses parents qu'il fallait qu'on froissât lorsqu'ils vous apportaient une joie et qu'on ne la comprenait pas (c'était une joie faite pour un autre) à des maladies d'enfance qui commençaient si singulièrement par tant de profondes et graves transformations, à des jours passés dans des chambres graves et contenues, à des matins au bord de la mer, à la mer elle-même, à des nuits de voyage qui frémissaient très haut et volaient avec toutes les étoiles. Il ne suffit même pas de savoir penser à tout cela. Il faut avoir des souvenirs de beaucoup de nuits d'amour, dont aucune ne ressemblait à l'autre, de cris de femmes hurlant en mal d'enfant, et de légères, de blanches, de dormantes accouchées qui se refermaient.

Il faut encore avoir été auprès de mourants, être resté assis auprès de morts dans la chambre avec la fenêtre ouverte et les bruits qui venaient par à-coups. Et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs. Il faut savoir les oublier quand ils sont nombreux, il faut avoir la grande patience d'attendre qu'ils reviennent, car les souvenirs eux-mêmes ne sont pas encore cela.

Ce n'est que lorsqu'ils deviennent en nous, sang, geste, lorsqu'ils n'ont plus de nom et ne se distinguent plus de nous, ce n'est qu'alors qu'il peut arriver qu'en une heure très rare, du milieu d'eux, se lève le premier mot d'un vers .....

(Les Cahiers de M. L. Brigge) Rainer Maria Rilke

Rainer-Maria-Rilke fut l'un des plus grands lyriques contemporains. Ce magnifique témoignage sur la poésie — qui vaut un très beau poème — est tiré d'une manière d'autobiographie où ce visionnaire surprenant se raconte, «les cahiers de Malte Laurids Brigge» paru en 1909 traduit par Maurice Betz et que nous révéla la collection des Contemporains » D'origine slave Rilke est né à Prague. C'est un des premiers européens comme les rêvait Nietzche. Non par ses doctrines comme Romain Rolland mais par la connaissance que ses voyages lui donnèrent de l'Europe — Autrichien de naissance, allemand par son père il séjourna à Vienne pendant sa première jeunesse finit ses études à Munich, habita tour à tour Moscou, Vienne, Paris, Rome et ses errants le portèrent de la Suède à l'Espagne et même dans les pays de soleil du Nord Afrique: Algérie, Tunisie, Egypte. Il devait en rapporter un monde d'impressions merveilleusement harmonisées et rendues amplifiées par la sensibilité très riche que l'on a pu apprécier. Il a des antennes frémissantes ....

Pour Ph. Thoby-Marcelin

... Que tes vers réconfortent comme une poignée de main
qu'on y sente vibrer, fraternel, un cœur humain.
Oublier la leçon apprise, les livres lus,
les souvenirs factices, les sentiments voulus.
Peu importe que la rime sonne comme un grelot,
Peu importe le nombre, pour rhytmer nos sanglots.
Comtempler l'univers comme un petit enfant,
de son regard avide et de son œil gourmand,
tirer de chaque chose sa part de beauté,
découvrir en tremblant une humble vérité.
Il faut devenir simple, sincère, comme un mourant.

Normil Sylvain.

Sous la Varangue

Un vase de cristal, de l'eau fraîche, des viornes!...
Les pêches de Kenscoff et les fraises des mornes;
la faim donne à la bouche un goût de quinquina.
La minute est d'or vierge où l'on tient sur la langue
un délicat morceau d'un juteux ananas.
Et le soleil d'été, dans l'étroite varangue,
— Le palais devient lisse au coup d'un vin grenat...
pénètre les raisins mais glisse sur la mangue.

EMILE ROUMER

Sous-Bois

La bouche douce encor d'un baiser amical,
gravir un morne rouge où bronche le cheval.
Le jour sombre en la mer là-bas, l'ombre s'attarde,
on dirait, impalpable, un vol cendré d'outarde.
La pourpre des couchants reflue aux îles d'or.
Le sentier forme, étroit, un ombreux corridor,
les éperons éraflent les cactus ...On goûte
les voix fraîches d'enfants qui chantent sur la route.
L'angélus sonne combien triste; l'alezan
fait, brusque, un bond effleurant presque un paysan.

(*Poèmes d'Haïti et de France*) EMILE ROUMER.

Foot-Ball

à l'équipe de St. Louis de Gonzague.

L'arbitre... L'avant-centre est presque en équilibre
pour le shoot ... Débordant la ligne, les ailiers
agiles, les demis dans l'attente pliés;
le team palpite, harmonieux, sous le ciel libre.

Signal... Le coup d'envoi, c'est une aile qui vibre;
la boule retentit comme au flanc des voiliers
la mer, la grande mer que chante le fëlibre;
les arrières massifs sont de mouvants piliers.

La passe frémit longue, on le bloque, et la lutte
grouille autour du gardien qui se défend mais butte
contre un corps affalé, comme bronche un mulet.

Et brusque, shoot au but.., On dirait le front chauve
d'un bonze qui s'enroule aux mailles du filet.
Qu'on me centre à nouveau le ballon de cuir fauve

(*Poèmes d'Haïti et de France*) EMILE ROUMER

Cent Mètres

A mon excellent camarade
Sylvio Cator, champion.

Quatre. Ramassés comme
des fauves. Quatre hommes
Les énergies bandées telles des cordes
se sentent fluidiques, se heurtent fortes
d'embrocation,
nerveusement se froissent.
Angoisse. Angoisse
de l'attente. Invocation:
Starter, O Starter tire
délivre

— Nous — Prêts?
Bras, hélices brusquement
déclanchées par le pistolet
tournant éperdument
en quart de cercle. Vingt mètres.
Tous de front. Bien-être;
volupté du vent
entre les dents.
Cinquante mètres: deux lâchent
pied. Hâchent
l'air. Bûcherons
de la fatigue qui colle
les muscles au sol.
Desespoir.
Les deux autres de front.
Quatre- vingt mètres. L'un pense:
« Passerai-je? O passerai-je?
Souffrance,
Souffrance du petit marteau
contre l'enclume de ma tempe
Souffrance du trou noir
entre la misère de mes jambes
et l'arrivée. Je veux.
Je passe. Non.
Je veux. Je passe »
L'autre: « Ha ! mon corps las
Ha ! mes poumons
carburateurs douloureux
dans ma poitrine en feu. »
Dernier effort du corps projeté
contre le fil. Rictus de Prométhée
délivré. Trombe.
Enfin.
*(Journaux du lendemain:
Un tel, gagné d'une poitrine).
L'herbe est une verte et fraîche tombe.

JACQUES ROUMAIN.

Poeme Lunaire --

Lune, globe d'argent aux clartés somnolentes
Quel poême viens-tu conter aux flots trompeurs
Quand les cloches du soir claires et trémolentes
Rythment leurs Angélus pleins d'étranges douceurs

Quel poême viens-tu conter aux flots trompeurs.
Lueur, rayon, cloches d'âmes énamourées
Rythmant des Angélus pleins d'étranges douceurs.
Témoin froid des clameurs vaines, désespérées ....

Lueur, rayon, cloche d'âmes enamourées
O Lune, clair flambeau des rendez-vous furtifs
Que te content les flots aux voix désespérées
Quand l'ouragan ahane au profond des récifs.

Les flots sont assoupis sous ton regard de reine,
O fleur du ciel éclose au jardin de la nuit.
Et par instants, suave et pâle cantilène
Monte le rythme lent de la vague qui luit.

O fleur du ciel éclose au jardin de la nuit
De l'océan aux voix profondes et lointaines
Monte le rythme lent de la vague qui luit
Orchestre de sanglots aigus, de plaintes vaines ....

Et l'océan aux voix profondes et lointaines
Frémit sous les baisers de noirs oiseaux de mer,
Orchestre de sanglots aigus, de plaintes vaines.
Les grands mâts flagellés plongent au gouffre amer

Quand les cloches du soir claires et trémolentes
Diront leurs Angélus pleins d'étranges douceurs,
Lune, sous tes clartés douces et somnolentes
L'océan rythmera ses poêmes trompeurs.

C. Regulus.

PAYSAGES DES ANTILLES

LA VAGNE

I

Il pleut sur La Vagne.

Rien ne me semble plus triste que la pluie à la campagne, sur les arbres immobiles, qu'on les croirait sans vie.

Pas un souffle n'agite leurs frondaisons.

Il pleut dru, mais finement.

Ce n'est pas une averse ! Le ciel n'a pas cette nuance sombre des temps d'orage; l'atmosphère n'est pas lourde.

Il fait frais, presque bon.

L'horizon est clair. A peine est-il estompé sous la trame légère et ténue de l'ondée, — trame continuellement tissée et dans tous les sens...

De temps en temps la traversent, des oiseaux: couples de ramiers attardés, descendant des monts, vers les « Figuiers» et les « Mombins » de la rivière; des « jondelles », venues je ne sais d'où,— de Fauché peut-être, ou des Salines de Trouin, —pareilles à des bouts de flèches cassées, ont l'air de petites croix suspendues dans le vide.

Un « Mansféni » passe ...

Il pleut toujours.

Les gouttelettes tâchent de gris les stipes des palmiers ou coulent en rigoles minuscules sur les pennes d'émeraude des Bananiers. Le feuillage des « Manioc » est lavé et d'un vert plus foncé.

Déjà brille un rayon de soleil; puis deux; puis trois...

C'est l'éclaircie.

Ondée bienfaisante !

Les champs avaient soif. La vie reprend.

Les « Sarah » multicolores piaillent dans les rameaux des « Gommiers ». Un vol de « perruches »; des cailles s'appellent.

La brise dévale des hauteurs réveillées, « houle » à travers les grandes herbes resplendissantes de mica et nous apporte le parfum vivifiant des sapins ou l'odeur de la bonne terre mouillée.

Un colibri fait: tu-tu-tu; des troglodytes sifflotent; le « Ouanga-nègness » jette son cri perçant et file comme un trait.

J'entends des chants de pintadeaux, en même temps que montent en chœur, des bois pleins de soleil, les stridulements rauques de nos cigales et de nos grillons.

* * *

La chienne est impatiente. Elle jappe; elle jure: elle pleurniche doucement: elle supplie....

Nous prenons nos fusils: elle est heureuse et exulte.
—Pour Midi, n'est-ce pas, Messieurs?
—Pour Midi!
—Bonne chasse;
—Bonnes affaires!

Nos pas martèlent l'avenue sablonneuse. Nous nous enfonçons dans les sous-bois odoriférants des gorges de La Vagne, laissant Duval; au milieu de ses cerises de café; rouges comme des lèvres d'amantes...

— II —

Sol' la cicala, col noiso metro
Le valli e i monti assorda e il mare e il cielo!

(L'Arioste)

II

Par la baie de ma chambre, m'arrivent, parmi le piallotis multiple des oiseaux, les premiers stridulements des cigales de juillet.

En souvenir de Carducci qui les entendit dans sa merveilleuse Toscane, et nous les a chantées avec amour, — je les guettais pieusement depuis la mi-Juin.

Je jouis déjà de mon prochain bonheur, lorsque chaque ombrelle de pins verts, abritera les chères bestioles.

Il n'y a rien de plus nostalgique, de plus émouvant, dans la solitude d'une campagne que le vacarme assourdissant que font ces « Filles de la Terre », dans leur hymne au soleil, à l'azur, à la vie!

Où donc en avais-je été témoin?

Voici un paysage luxuriant que la Canicule embrase de ses effluves. Son ciel moutonne dans la clarté aveuglante de Midi. Il vente frais. De grandes pennes d'émeraude se balancent lentement: Bananiers penchés sous le poids des régimes.

Des globes d'or pendent, pareilles à des boucles d'oreilles, — aux rameaux des orangers. Je hume sensuellement le parfum des mangues mûres et des mombins jonchant le sol.

Un tiam-charoi babille encore, quelque part, perdu dans la feuillée tandis qu'éclate le gros rire des bavardes corneilles.

Un chant mélancolique au rythme des battoirs, monte des Rives de l'Artibonite. Il y a des lavandières.

Un âne braie; des chiens jappent; des cailles sifflent....

Un vol effréné de « jacquots »crensant le ciel d'un sillage vert et rouge.

Puis rien; puis le silence: C'est le Midi près de Mirebalais.

Midi tropical: Heure de solitude !

Seul, maintenant pour enchanter les bois assoupis dans leur sieste résonne le chœur magnifique des cigales, folles d'amour, de lumière et de vie !.....

MERGÉ

III

Mergé le site est joli. La mer y est pittoresque. Nos bonnes gens de l'endroit l'appellent « mer frappée », sans doute parcequ'en se brisant sur les roches et les galets blancs et, gris du rivage, elle y laisse une mousse fouettée....

A quelques pas, un lieu propice aux songeries et aux lectures. C'est une petite anse. Une eau calme et peu profonde. Des barques de pêche s'y *dodinent*.

Ça et là, — sur la grève, — des nasses de roseaux; dans les marais; fouillis d'arbustes d'où émergent, comme des baguettes, les tiges sveltes et fines des joncs.

Pour abriter du soleil: un plafond de verdure à l'ouvrage duquel les majestueuses futaies et les bayahondes ont uni leurs frondaisons. Les tourterelles; brunes aux yeux bleus; viennent s'y reposer le jour, les merles y nicher la nuit. Les chevelures vertes et frisées des bambous rafraîchissent l'air brûlant.

Retraite calme et paisible, dont le silence, par instants, n'est troublé que par le chant nostalgique de femmes au lavoir; des bêlements de cabrits, des appels stridents de râles ou d'échassiers hauts sur pattes et laids, l'appel d'amour, le roucoulement tendre des perdrix grises, la plainte des feuilles sèches sous le pas menu des lézards ou le bruissement harmonieux de la brise dans l'éventail des cocotiers...

Et dominant tout ce paysage, — quand MIDI broie la campagne de sa rude étreinte, et étincelle au large, — le bourdon jamais faux, mais monotone du flux...

SAINT-ROBERT

Méandres

Je n'alourdirai pas les poèmes que vous allez entendre — un poème n'est-il pas toujours un chant, et même lu des yeux ne chante t'il pas en nous — d'aucune glose maladroite, pour vous introduire dans l'âme de mon ami je serais sans doute un guide suffisament averti car je l'affectionne assez et cela suffit, mais peu-t-être m'en voudrait il de troubler son intimité.

Je ne vais donc pas tenter de vous l'expliquer, c'est un travail trop délicat alors qu'il est déjà si difficile de voir clair en soi connaît-on jamais assez son voisin pour ne pas craindre de le trahir en dénonçant ses intentions secrètes.

Je vous invite seulement à communier avec moi en la beauté — le travail du critique est il autre chose qu'un acte de foi et d'amour.

Nous nous promenons en un jardin merveilleux, je cueille pour vous en faire hommage mes amis — car je n'admets à me lire que des âmes fraternelles, les compagnons bénèvoles qui sentent comme nous — des roses royales des jasmins troublants, des frangipanes pâles ... un autre viendra qui échenillera, fera tomber les gourmands, rectifiera l'alignement.

Pour moi l'ombre propice, l'eau qui chante, les plantes vivaces et drues me plaisent pour promener mon nonchaloir et j'écoute la chanson du trouvère ... c'est une chanson frêle d'amoureux ... il s'acompagne de la viole ou de la mandore, les mots sont doux qui disaient la joie des présences, célèbrent les rencontres, magnifient l'extase, c'est un prélude calme ou un chant ardent ... Le poête est à l'âge du rêve. Il murmure ses poèmes « à voix basse » pianissimo amorose. Le soir est confidentiel. Le jardin s'est fait plus intime. L'heure est précieuse. Les femmes rendues graves ont cessé leurs ramages. L'une d'elle a frisonné, d'un geste frileux, sur son épaule a ramené l'écharpe qui tombait, une autre a joint les mains, et j'ai vu dans l'eau sombre de vos regards, notre amie, une étoile d'or qui dansait, borne proche au sord des cils ...

Il est de ces musiques qui attendrissent doucement tendre et tendrement mélancoliques, et puis les femmes ont des cœurs plus sensibles, et promptes à s'émouvoir l'intelligence de l'âme...

Ecoutez la chanson bien douce.....

DISCRÉTION

Si vous voulez que votre présence
Me soit douce, ne me dites rien
Et que seule la voix du Silence
Emplisse notre grave entretien.

Si vous voulez que je vous comprenne,
Que me parlent vos yeux seulement
Et que vos lèvres, comme les miennes,
Gardent les plis du recueillement.

Si vous voulez que parfois je pense
A vous qui passez sur mon chemin,
Ne murmurez rien à ma souffrance
Et partez sans me toucher la main.

Partez comme vous êtes venue.
Pas de mots de tendresse ou d'adieu.
Ma tristesse veut être inconnue.
Les mots qu'on tait l'apaisent le mieux...

LEON LALEAU.

Les Oubliés

Tout le jour, des visages pâles
Se sont penchés vers les tombeaux,
Et leurs soupirs et leurs sanglots
Ont brui parmi les pétales

Des lèvres, tremblantes d'amour,
Ont dit de très lentes prières
Afin qu'en l'éternel séjour
Leur vie, aux morts, soit moins amère.

Et nul cependant n'a pensé
Que, plus morts que les morts eux-mêmes
Les cœurs, par d'autres délaissés,
Ont aussi besoin qu'on les aime.

Ainsi des âmes que l'Amour
Peut être a pour toujours broyées,
Ont gardé, même en ce grand jour
L'aspect des tombes oubliées

2 Novembre —

(à voix basse...)

Dans ce jardin des joies je suis revenu quelquefois, mais le joyeux décameron, la troupe un peu folle s'est dispersée. Le vent souffle en bourrasque. L'heure n'est plus aux joyeuses causeries, aux confidences émues. Combien reste-t-il des donneurs de sérénades ? Ou sont les belles écouteuses ?

Nous sommes seuls, lui et moi, sur le banc de pierre. C'est un homme qui parle. Sa voix est grave. L'accent est mâle et il me dit les joies de l'âge viril. Plus ne sont les cadences savantes et compliquées. Plus n'est besoin de la viole d'amour, de la musique grêle des barcaroles. C'est un homme qui parle, vous dis-je. Il dit l'amour, mais si la même ardeur l'anime, c'est qu'il sent couler en lui le sang généreux d'ancêtres vigoureux.

ATAVISME

Si mon être frémit d'une éternelle fièvre
Et qu'il ignore, après les amoureux tourments
La molle volupté des longs apaisements
Et le baiser lassé qui s'endort sur les lèvres,

Si la souple splendeur de votre blanche chair
Se meurtrit dans l'étau de mes brusques
étreintes,
Si je n'entends jamais vos angoissantes plaintes
Lorsque vous vous tordez entre mes bras de fer

Si ma bouche clouée à votre frêle bouche
Ne s'en arrache plus qu'avec brutalité
Et qu'il semble qu'en moi arde tout un été
Calcinant notre amour et brûlant notre couche,

C'est que je suis de ce Pays, où de ses ors
Fondus, un lourd soleil cingle la chair des êtres,
Et qu'aux rudes baisers de ce Royal Ancêtre
D'implacables désirs m'ont lacéré le corps.

C'est que, jamais, je n'ai senti mes chaudes
veines
Se tempérer de la torpeur des durs hivers
Et qu'il circule en moi, puissant, âpre et pervers
Un peu de ce sang noir des races africaines.

Il est à l'age du désir. Il dit la volupté.
Au bord de la route comme des bornes qui indiquent la voie, qui nous font souvenir que jamais nous ne repasserons avec notre âme d'aujourdhui dans les chemins d'hier. Il y a des tombes.

A l'heure où se taisent les colombes
Parle tout bas, si c'est d'amour,

Et c'est la halte pieuse au bord des tombes. Autour des visages disparus Clément Romain, Paul Estève, fantômes aimés, compagnons de l'adolescence inquiète. Avec quelle émotion sincère, quelle sympathie revivaient autour de nous vos ombres fraternelles ....

Un soir, la mauvaise bête qui rôde sournoise s'est approchée. Il a su regarder, en face, dans les yeux le vieux chacal qui est le Desir et la Nuit. Mais sa chair a tremblé et il avoue ce frisson quand il a vu le mufle roux effleurer le berceau où dormait son enfant.

Je n'ai pas peur de vous ...

Je n'ai pas peur de vous, mort implacable et sourde
et que n'émeuvent pas les désespoirs humains.
Une fois à vingt ans, votre démarche lourde
m'a heurté: j'ai senti ma gorge entre vos mains
Et je n'ai pas crié ...

Pourtant, dans ma poitrine,

Mon cœur a sursauté comme une flamme au vent
Quand j'ai vu votre pas qui, dans l'ombre chemine
Hésiter près du lit où dormait notre enfant.

Voilà le cri sincère, d'un accent qui ne trompe pas. Ce sont de ces vers humains que souhaitait Rainer Maria Rilke. Des paroles de vie, ces simples mots qui expriment la vérité. La mort, parmi les thèmes poétiques est une pierre de touche: elle mesure notre résonnance. C'est pourquoi très peu l'abordent. Le cliquetis des épithètes, les déclamations paraissent ridicules et odieuses comme une profanation. L'art et la Vie se rencontrent. Il semblerait puéril de les parer d'aucun accessoire ou d'offrir un décor factice. « Prends l'éloquence et tords lui le cou »

Mourir

Songer qu'un jour ce soleil brûlant qui se lève
N'éclairera qu'un peu de pâleur sur mon front
Que mon regard en feu s'éteindra comme un rêve
Et que mes chers désirs, à jamais, se tairont

Songer que soudain, mon cœur cessera de battre
Malgré le grand amour qui l'ensanglante encore
Et qu'aux frôlements lents de votre main d'albatre
Mon être répondra par le froid de la mort.

Songer qu'un jour, songer qu'un jour prochain peut-être
Je ne pourrai plus boire aux coupes de tes yeux
Ni chanter le frisson des choses et des êtres
Avec en moi l'orgueil d'être inspiré des dieux...

Et j'aurais terminé le poème là avec cette angoisse qui ne se résout pas, cette interrogation passionnée qui n'est hélas qu'une certitude désespérée, mais où circule une révolte de toute la chair qui n'accepte pas l'arrêt du destin — Et voici la réponse, c'est malgré tout la soumission, le calme après ce sursaut indigné.

EN SILENCE

Ce serait si bon de mourir
Sans souffrance et sans secousse,
Avec l'impression si douce
Qu'en un instant l'on va dormir !

Ce serait si bon de partir
Sans que la lèvre se retrousse
D'aucun rictus, sans que l'on
pousse
Ni sanglot vain, ni vain soupir !

Une petite main qui presse
Vos mains d'une ultime caresse
Et sur votre front, un baiser,

Un baiser de sœur ou d'amie,
Et calme, le cœur apaisé
S'en aller enfin de la Vie ! ...

C'est la toute petite parole qui nous fait tant de bien, la simple parole humaine. Le reste est littérature, ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. Ecoutez « la Voix dans le soir » en un rythme haletant oppressé, le rythme de l'émotion même.

Comme notre ami est aimé des dieux nous serons pour lui sévère qu'il nous permette de lui dire franchement qu'il lui faudra consentir des sacrifices « la perfection est chose célée » disait notre Moréas ; il doit après cette œuvre ou il nous a dit ses douleurs d'homme, l'œuvre définitive des pièces du même grain d'un marbre compact et fin.

« Paulo majora canamus » Il y a encore des mievreries sentimentales auxquelles il s'attarde, de la préciosité et des exercices qui sont du jeu et du métier, jeu agréable au demeurant et métier d'artiste a droit, l'influence ça et là de Magre, Défaite et Visite, le rythme échevelé ce grand barbare sincère Verhœren ce dont nous ne nous plaignons d'ailleurs pas et quand je dis influence c'est façon d'entendre les choses, des points de vue de descriptions psychologiques, pas autre chose.

L'œuvre nouvelle est de qualité et retiendra l'attention. Ce qui nous a plu particulièrement c'est d'y trouver un homme « Je cherche un auteur et je trouve un homme. » Pour mener à ce haut lieu, l'enthousiasme, et l'émotion esthétique participe de ce paroxysme, il faut être ému profondément soi-même. La sincérité ne suffit pourtant pas car un imbécile convaincu serait poète.

Il faut le don d'expression. D'abord faire en soi le silence, descendre aux plus profonds abimes de sa conscience et nous rapporter ensuite les découvertes.

Certains en souffrent et parlent de cabotinage spirituel mais ce n'est pas jouer un rôle que de présenter aux autres le spectacle de leur joie et de leurs souffrances, le nombre des sentiments étant restreint. Est-ce pécher vraiment que de parler pour eux leur âme? L'homme est égoïste. Nous plaisent les œuvres ou nous nous retrouvons, les esprits de la même famille spirituelle; cela explique sans doute les sympathies et bien des incompréhensions ...

Maurice Rostand dans l'affectueuse préface qui introduit au recueil de Laleau louant la sincérité de

l'accent dit que « les seuls beaux poèmes sont ceux que nous avons vécus avant de les écrire » Je pense que cela mêve assez loin des badinages puerils et des banalités rimées dont s'encombrent les libraires.

Trois ciels pour un cœur » tel est le nom de baptême « le nom jouet » comme on dit chez nous — que lui donne son parrain parisien.

Il y a certe une influence des choses, du climat, du terroir ou s'épanouissent nos sensibilités. Maurice Rostand prête un certain trouble, une exaltation un peu païenne et barbare au ciel haïtien, la sensualité magnifique un peu lourde à l'Italie de lumiére, et une certaine retenue sobre dans la douleur aux paysages tranquilles des côteaux modérés de l'Ile de France. Séduisante induction de poète, mais c'est chez nous ou il levait, par ses lectures qui l'enrichissaient que s'est formée la sensibilité si riche de Léon Laleau qui nous vaut aujourd'hui ces poèmes qu'il vient de livrer à la curiosité inquiète des amateurs de tulipes

Car la plante est rare et la fleur jolie.

PASCAL FLAMMEUR

LE CENDRIER

Elle regrette ses péchés
qu'en son âme, cendre légère
d'une cigarette étrangère
tombe enfin sur ses fruits épluchés.

(JEAN-PELLERIN).

D'UN RETOUR

C'est comme une première rencontre,
Tu reviens sans ton premier visage
Tu te penches sur le bassin.
Tu cherches ton sourire
et tes gestes d'autrefois;
mais l'eau ne retient pas l'image. . .

LAGO (*)

C'était il n'y a pas trop longtemps
(j'avais encore des sanglots
pour pleurer mes jouets cassés)
je savais le bonheur de m'enfouir
sous un tas d'herbe de Guinée,
le cœur angoissé
par la crainte d'être découvert et pris.
J'écoutais. . .
Rien que l'impatience d'un cheval
tapant du sabot.
rien que des démangeaisons
aux jambes et à la figure.

(*) Lago : càche-càche

BEAU RÈVE. . .

Beau rève, hamac tendu
à l'ombre du sommeil,
bercez l'homme éperdu
d'être tombé du ciel.

CONTE CRÉOLE

Savez-vous pas la savoureuse histoire
de Bouqui
qui habitait à six journées
de la ville ?
Savez-vous pas l'histoire
de Bouqui se rendant à la ville
et qui,
à la cinquième journée,
déclara :
— C'est bien trop loin,
je m'en retourne
à ma case.

JOURNÉE D'HIVER

La lampe est allumée et c'est pourtant midi à larpendule.

Paris m'offre un soleil sans joie, rouge, lointain, polaire comme une lune après l'ouragan.

Je suis très las.
J'appuie mon front à la vitre fredonnant une mérengue.

Elégie aux Lavandières du Bois de Chêne

Dites, lavandières, est-il si loin
le temps de mon enfance ?
Ah ! nierez-vous, mon père,
le plaisir de vos quinze ans ?

Pour épier ces *tangas*
D'où tant de chansons s'envolaient,
On descendait dans la *ravinne*,
Doucement, sans se presser.

Les cailloux du torrent glissaient,
Bruissaient,
Et toute une poésie
Commençait.

Ah ! nierez-vous, mon père,
Le plaisir de vos quinze ans ?
Dites, lavandières, est-il si loin
Le temps de mon enfance ?

PAULINE BONAPARTE

Beau Paris (si gai, si gris), loin de vous elle languit,
Un petit nègre pour porter la traine et le perroquet.
La compagnie de nonchalantes créoles pour causer.
Et, sur votre tête, songeant, un grand calme bleu. . .
Point ne vous plait, Pauline, ce doux climat des Isles.

DESTIN MELANCOLIQUE

Où est Caonabo?
Caonabo n'est plus
qu'au sein d'une pensée.
Où, Anacaona ?
Elle est dans son hamac,
songeant quelque argentée
chanson pour, papillon,
s'envoler de sa bouche.

NOCTURNE FAMILIAL

Il ne sait pas, bonne maman
dans l'attente,
au balcon appuyée.
Madame, votre fils ne sait pas
que son absence, la nuit,
applique
un index mélancolique
contre la joue de sa mère.

POEME

Sourire enfin au joli lieu de sa naissance.
Comme minces bambous la source dissimulent,
Manguiers ombreux font au beau ciel une ceinture.
C'est ici le retour à la fraiche gaîté,
Les rires éclatants et le soleil d'été.
Je retrouve une joie en la chaude lumière
Qui sur tes galets s'étale, vive rivière.

POEME

Mille bambous grêles font à la source un rideau de mystère.
C'est le décor des idylles créoles.
Des manguiers.
Des fougères.
De la mousse.
Le ciel léger des Antilles.
Et, comme un essor de colombes, négresse, vos blancs sourires.

PASTEL

Le visage baigné de la fraîche clarté
De l'aurore, tu vas dans la naïveté
Des chose du matin et ton regard se pose
Sur chaque fleur, abeille d'or parmi les roses.

HUITAIN

C'est comme un vieil homme cassé
Qui pense au temps des folies lestes.
(Ta main n'a plus les mêmes gestes).
Cette nuit je songe au passé
De notre cher espoir lassé.
Nous rêvions des amours agrestes.
De ces flambées il ne nous reste
Qu'un peu de cendre à ramasser.

PHILIPPE-THOBY MARCELIN.

AINSI PARLA L'ONCLE...

LA FAMILLE PAYSANNE

Mœurs Locales et Survivances Africaines.

Kenscoff? Beaucoup d'entre vous sont peut-être des familiers de cette délicieuse région ?

C'est, là-bas, un canton montagneux serti parmi le groupe des pics dont la ligne sinueuse se confond avec les lourdes masses qui aboutissent à l'extrémité de la presqu'île.

Les Montagnes Noires qui font bloc au Sud-Est de Port-au-Prince se prolongent vers la basse plaine au Nord-Ouest en une suite de rameaux fragmentés de gorges et de vallées. Un de ces rameaux darde vers la mer son éperon de roches argileuses où poussent ça et là des pins clairsemés. Tout le reste est battu par d'âpres vents. C'est cette pointe avancée si souvent fréquentée par les orages qui forme le plateau de Furcy.

A l'Orient — un très proche Orient — l'autre branche du rameau contenue par les contreforts de la Selle étale sa croupe vallonnée vers l'Ouest où l'espace lui semble moins mesuré, puis comme épuisée par l'effort, s'infléchit et s'effondre dans la vallée de Grands Fonds. C'est dans cette soudaine dépression, semblable à une cuvette au fond bosselé, que se blottissent les maisonnettes de Kenskoff. Là, nous sommes à 1.200 mètres d'altitude. Des bords abrupts de la cuvette croissent des arbustes en groupes serrés que les habitants appelent « tabac sauvage », puis sur la pente roide ou en gradation douce, dans les moindres anfractuosités une herbe courte, grasse et drue revêt toute la terre d'un tapis vert, moelleux *et* tendre.

Kenskoff est un frais pâturage. Le bétail s'y développe sain et vigoureux. A cause même de sa configuration en creux et de sa haute altitude la terre de Kenskoff abritée contre la bourrasque retient une très grande quantité d'humidité soit que le nuage se résolve en pluies fines ou torrentielles soit que le brouillard quotidien s'accroche au flanc des collines et traîne sa robe de mousseline blanche dans le moindre repli des vallons. Au surplus un clair ruisseau dispense en minuscules cascades l'eau dont s'abreuve la région. Ah! cette eau savoureuse de Kenskoff. On ne sait plus en s'y désaltérant si elle est savoureuse d'avoir humé de

trop près l'haleine odorante du [illegible] d'avoir ramassé, absorbé, clarifié l'humus séculaire de la terre généreuse et féconde des cressonnières.

Mais, enfin, de cette rapide esquisse, il me paraît possible de tirer diverses conséquences au point de vue des aptitudes de Kenskoff à nourrir une communauté humaine.

C'est d'abord que le pays offre de grandes facilités à l'établissement d'habitations fermières. Avec le système de propriétés morcelées qui domine notre économie rurale, chaque famille à Kenskoff est propriétaire de son lopin de terre et possède une ou plusieurs vaches dont elle tire un appréciable supplément pour l'équilibre de son budget.

Dans chaque famille, c'est la fillette, la jeune fille, plus rarement le jouvenceau, qui, à pieds, transporte le lait, 5 à 10 litres, de Kenskoff à Pétionville et à Port-au-Prince. Notre laitière effectue ainsi un parcours quotidien de dix à douze heures de marches (1), souvent par des sentiers glissants, rocheux, malaisés. . . . . A l'industrie laitière le paysan de Kenskoff joint la culture maraichère et horticole. Et c'est plaisir de voir combien à la faveur de l'altitude et de la fécondité du sol croissent en exubérance les plantes potagères et les arbres fruitiers originaires des pays tempérés. On y fait des pêches, des fraises, des pommes, des légumes et d'autres choses succulentes. En résumé la vie paysanne prend ici un aspect d'aisance tout à fait frappant, et cela est dû autant à la richesse du terrain qu'à la fraîcheur exceptionnelle du climat.

Et, maintenant de quelle manière ces magnifiques aptitudes du milieu physique vont-elles influencer le développement de l'être humain?

Et d'abord de quel type est-il, cet être humain? A quelle variété de l'espèce ou de la race appartient-il?

* * *

Il est difficile de déterminer de façon même imparfaite la part respective des divers groupes humains qui ont contribué à la formation physique du type haïtien contemporain. Nous l'avons dit ailleurs, on nous excusera de le répéter. Ce type est la résultante de races amalgamées en d'autre continents depuis des millénaires et voici près de deux siècles que sur cette terre se tassent, se condensent et s'agrègent les matériaux d'une race historique en processus d'évolution. Mais autant que des hypothèses d'ordre général nous permettent quelqu'indication, il nous semble que la com-

(1) 15 à 20 kilomètres

munauté de Kenscoff a gardé des ressemblances physiques assez remarquables avec le type congolais qui appartint — on s'en souvient — à la plus nombreuse des tribus africaines importées à St Domingue. Dans tous les cas, tel qu'il est à l'heure actuelle, le paysan de Kenscoff est dans son ensemble un homme de taille moyenne, allègre et vigoureux bien qu'il ne soit rablé, ni trapu. Ce montagnard qui supporte torse nu des températures de 40 à 50 au-dessus de zéro est au demeurant un gaillard solide, bien équilibré sur ses jambes un peu grêles et beaucoup plus finaud qu'on ne pense sous ses traits accusés en saillie, avec ses gestes lents et son goût immodéré de la palabre. A 21 ans, il est mûr pour les grandes entreprises et pour la plus grande d'entre toutes qu'est la fondation d'un foyer; à cet âge, il peut, quand il est ordonné, avoir du bien au soleil. Mettons que l'alternance saisonnière ait été favorable à son travail: ni trop de pluie; ni trop de sécheresse. Avec un gai *coumbite* (1) il a engrangé une masse respectable de pois rouges. La semence du maïs a quintuplé la moisson ordinaire. Il affiche sur les bouquets d'avocatiers qui entourent la demeure parternelle 6 ou 7 grappes d'épis empaillés dont la lourde pyramide témoigne à tous de la vigueur de son bras. Les légumes ont été d'un bon apport au marché de la ville. Sa vache pendant plus de 6 mois lui a fourni quotidiennement quelques bons litres de lait que, sur place, il a cédés aux marchandes ambulantes. Même à la *gaghière* (2) la chance lui a été plus d'une fois complaisante, que manque-t-il donc a *Tilean Pierre Jean* pour être tout à fait heureux ? Ce qui lui manque? Parbleu, c'est de ne pas avoir sa maison à lui, sa femme et ses enfants à lui, qui feraient dire à la ronde qu'il est un homme marié, un père de famille, un *habitant notable*. Eh ! sans doute, comme tous les jeunes gens de la région, il a eu avec les donzelles un peu faciles sa part de fruste aventure. Mais là, jamais son cœur n'a battu plus fort et ses tempes ne se sont gonflées d'un sang plus généreux que lorsque d'aventure, il croise sur son chemin, *Dorismène*. la laitière de Guibert (3) revenant de la ville, chargée de son panier, la poitrine pointant drue sous la pression du corsage étriqué, les hanches bombées, les mollets dodus, saillant sous le retroussis de la robe bleue. Alors figé par l'émotion, la faucille sous le bras, il la dévore des yeux, la laisse passer, puis remarque tout haut :

1 Coumbite: — Réunion agricole où l'on s'entraide pour le défrichement, l'ensemencement et la récolte.

2 Gaghière: — Lieu ou l'on se réunit pour les combats de coq.

3 Guibert: — Communauté rurale voisine de Kenscoff.

—Oh! *Mainmainne* ou t'a capab'dit m' bon jou ! (4)

Elle éclate. Et c'est dans le jour lumineux une cascade de rire clair qui sonne comme un appel de printemps.

— Non! *pas possible, ou gangnin l'air ou soude*... (5)

C'est vrai que *Ti-Jean* est un peu fou s'il n'est sourd. Il a l'ivresse de ses vingt ans, l'inquiétude de l'amour et l'ardent désir de le faire partager. Mais, il est timide. Combien de fois n'a-t-il pas pris la résolution de s'en ouvrir à la belle, de lui arracher un bref consentement afin d'en finir? Chaque fois il a bredouillé quelques mots inintelligibles et s'est arrêté coi, cependant que déjà jaloux, il est prêt à se battre avec n'importe lequel des gas qui parleraient trop librement de *Mainmainne*. En attendant, il travaille dur et thésaurise sou par sou. Enfin, un soir l'occasion vint.

C'était à Corail chez *Lapointe*, le plus fameux *houngan* du voisinage. On célébrait un *service* à la participation duquel tout le monde s'était préparé pendant des jours d'avance. Les plus accortes filles de *Viard, de Godet, de Robin, de Kenscoff* coudoyaient les jeunes gens venus de plusieurs lieues à la ronde.

Le *service* était *gras*: la mangeaille copieuse, le tafia abondant, Les tambourineurs, le coryphée et les chœurs endiablaient l'assistance par une ivresse de sons que rythmait en basse profonde la plainte rauque de l'*Assôtor* (1). Alors, danseuses et danseurs, embués de poussière, allaient tournoyant, virevoletant en piétinement sourd et innombrable, frappant le sol d'une foulée souple et cadencée.

Au premier rang *Ti-Jean* et *Mainmainne* faisaient couple, libres, gais, frivoles. Soudain, sur un signe, un coup de baguette plus intense de l'*Assotor* arrête l'élan de l'assistance. C'est le coryphée qui improvise un air en l'honneur d'*Ogou-Fèrraille*. L'assistance se recueille. C'est aussi minuit, l'heure propice aux incantations rituelles ....

Ti-Jean profite de l'intermède pour entraîner sa partenaire à l'arrière. Il a à causer avec elle. De quoi? Il ne le sait pas lui-même, mais il éprouve un besoin de lui dire quelque chose. Sa poitrine s'oppresse, ses dents se serrent. Hélas! les mots se rebellent dans son vocabulaire un peu mince. Alors, sans plus de cérémonie, dans l'opacité de la nuit et dans le vent frais qui souffle sous les étoiles, il la saisit brusquement, et dans une farouche étreinte, lui applique au cou le plus tumultueux des baisers. Déjà il rejoint le tourbillon de la danse ....

4 Eh ! Mainmainne vous pourriez me dire bonjour ?.— Mainmainne: — Diminutif de Dorisméne.

5 Non, c'est pas possible. Vous avez l'air d'être sourd.

1 Assotor: Le plus gros des tambours sacrés.

Mais, elle, étonnée, ahurie, resta un court instant comme assénée par l'impromptu de la scène. Puis, dans un sanglot, dont on ne sait s'il était fait de joie inquiète ou d'inexprimables regrets, dans un sanglot irrésistible, elle s'écria:

— *Oh! Oh! Mès amis oh! oua vlé coué Ti-Jean radi; mes zamis, Ti-Jean horde débordé. Parole ça trop fort. Faut m' dit papa m'ça ! 2.*

Ti-Jean, lui, était heureux. Enfin, il avait fait un aveu. Il est ou se croit engagé.

Et pourquoi, cependant, longtemps après la scène, la belle lui refusa-t-elle son salut et évita même de le rencontrer ? Serait-elle à jamais fâchée ou serait-ce simple caprice de femme? Pourtant personne de la famille de Dorismène n'a adressé de reproches à Ti-Jean. C'est une preuve qu'elle a gardé le secret de ce qui s'est passé entre eux. Il y a là une énigme que l'amoureux se proposa de résoudre. Sournois et timide, il prit plus d'une fois le chemin qui conduit *à la Cour* de Dorismène pour avoir une explication décisive. Vaine tentative. Un prétexte quelconque, toujours, l'arrêta en route. Et c'est du haut de la colline qu'il devait se contenter de contempler la maison où loge la belle.

Un jour, vaille que vaille, il résolut de faire une suprême démarche auprès de la jeune fille.

Il mit son plus neuf pantalon, endossa sa blouse de cotonnade bleue, à boutons de *corozo* doré, celle où l'artiste avait fait courir en dessins naïfs les points les plus fantaisistes d'une aiguille experte ; *sapattes* (1) aux pieds; *halefort* (2) de latanier enluminé de motifs à l'aniline, posé élégamment en bandoulière, Ti-Jean va parler d'amour. Le *halefort* est gonflé de quelques menus cadeaux : biscuits et pains d'épice, sucre d'orge et bonbons venus de la ville, quatre ou cinq parmi les plus beaux épis de maïs de son jardin. Ce n'est qu'une simple entrée en matière. En route, il muse en échangeant des saluts joyeux avec les amis de passage. Mais voici qu'au débouché de la vallée, il heurte du pied gauche un dur caillou juste au moment où une bande de corbeaux croassaient en tournoyant sur sa tête.

— Tomate! c'est mon mauvais pied! grommela-t-il.

Sale présage! Il hésita un instant, puis reprit son chemin. Hélas! à peine eut-il franchi la bananeraie qui borde le talus voisin, que voit-il ? Dorismène en personne qui était en tête à tête avec un galant, le cousin Florvil.

2 Oh! Oh! mes amis, voulez-vous croire que Ti-Jean est impertinent. Il a décidément dépassé les bornes. C'est trop fort. Il faut que j'en avertisse mon père.

(1) Sapates : — Sorte de sandales.

(2) Halefort : — Sac en paille.

Malheur de Malheur! C'était donc pour en arriver là qu'il avait tant travaillé, mis tant d'argent de côté? C'était pour se faire ridiculiser par une femme? Eh! bien non, il se vengera, il relèvera le défi.

Alors dare dare, il courut conter ses déboires à Lapointe, le plus fameux hougan de Corail et solliciter son assistance. Lapointe gravement se recueillit, lança les coquilles sacrées sur le sol, interprêta la réponse des dieux et prescrivit l'ordonnance :

« Ti-Jean néglige les *Esprits* qui sont fâchés d'une si coupable indifférence. Ce qui est arrivé n'est qu'un avertissement. Un plus grand malheur allait lui échoir. Heureusement Maîtresse *Erzilie gé rouge* est là qui le protège. Les *Esprits* seront propices à ses vœux s'il n'oublie plus ses devoirs. Qu'il sacrifie donc un *coq blanc* et un *poulet noir* au carrefour de *Rendez-vous* le troisième mercredi avant le chant des coqs de minuit. Puis il récitera la formule : « *Loco Louéba Yanzy* » en se frappant 3 fois la poitrine. Avec la cérémonie qui sera faite, en son honneur, à la même heure, dans le hounfort, il peut être sûr que non seulement le cœur de *Manmainne* lui appartiendra, mais que désormais, elle le suivra partout où il voudra aller. »

Ti-Jean sourit rasséréné à cette révélation, se fit répéter plusieurs fois l'ordonnance, la marmotta tout le long du chemin de retour, et rentra chez lui beaucoup plus tranquille qu'il n'en était parti. Quand donc vint l'époque d'exécution il fut fidèle et ponctuel à remplir l'engagement contracté et attendit la suite des événements.

Décidément, le *Houngan* de *Corail* est un homme fort. Car, enhardi par l'assurance du succès promis, selon la volonté des dieux, dès le mois qui suivit le sacrifice, *Ti-Jean* rendit visite chez *Frè Charles*, le père de Dorismène, où il fut cordialement accueilli et l'on convint que dans huit jours *Captainn Cazeau Jean-Pierre*[3] apporterait en personne la lettre de demande en mariage de son fils. Et la lettre vint.

Ah! cette lettre, nul à Kenskoff ne fut assez digne de l'écrire. C'est à Pétionville qu'on découvrit un écrivain public qui, moyennant salaire, une vingtaine de gourdes, coucha en style traditionnel la pensée de l'amoureux.

Cette lettre? Mais, je vous assure que personne d'entre nous aussi n'aurait pu la rédiger. Cette lettre? Elle est l'écho affaibli d'une très vieille coutume remontant à cette époque lointaine où le scribe était l'oracle de la Cité, quel que fut le sens ou le nonsens de son grimoire. Une lettre de demande en mariage doit contenir tout à la fois l'aveu d'a-

[3] Erzilie gé rouge : — Divinité vaudouesque.

mour du prétendant, son engagement de se bien conduire envers sa future compagne et la garantie présentée par les siens qu'il est de bonne vie et mœurs. Elle est signée non seulement du prétendant lui-même, mais de ses parents naturels et spirituels, parrain et marraine — si faire se peut. Et surtout elle doit être écrite sur du papier spécial, ajouré brodé, enjolivé d'images coloriées et cachetée dans une enveloppe de la même tonalité que le papier. En outre, elle doit être apportée chez les parents de la jeune fille par l'homme le plus âgé de l'autre famille, soigneusement enveloppée dans un mouchoir de soie rouge et le tout — lettre et mouchoir — sera remis au chef de la famille dont on sollicite l'alliance. La réponse sera faite avec le même cérémonial La date du mariage sera alors fixée.

Vous ne m'en croyez pas peut-être? permettez que je vous donne lecture d'une de ces pièces venues de Dame-Marie dont l'authenticité est garantie par le patine du temps et par l'honorabilité de celui qui m'en fit don, mon ami, M. le Dr Fouron.

Fac simile d'une lettre de demande en mariage.

Deuxième Section Rurale de Dame-Marie le 5 Décembre. 1905
A Monsieur Dorméus Beralus et à Madame Méséide Jacçaint,
en la 1ère. section sur l'habitation Sapour.

Monsieur & Madame,

Nous avons l'honneur de prendre la plume pour vous souhaiter le bonjour ainsi que votre respectable famille, dans le but Mr. et Mme. que d'après notre humanité chrétien, et en intelligeance des honnettes gens, tout en remplissant un devoir d'honnecté. Nous venons au devant de vous, avec tendresse, joie, sagesse, respect, et satisfaction tout en vous demandant la main de votre fille, Mademoiselle Zabéla Dorméus que notre jeune garçon nommé Joseph Duverna aimait tendrement dont il nous a lu ses pensées tout en voulant créer une famille avec la tienne, car ce devoir est l'humble aveu des gens civilisés ; Alors Monsieur et Madame Nous comme ses gouvernents nous lui témoignons, avec courage et nous vous assurons que notre garçon est un enfant très sage, docile, et rempli de respect, obéissant envers les grands ainsi que pour les petits et prétendant d'acquitter avec honneteté, avèc fidélité, notre devoir : en vertu Monsieur et Madame de ce grand témoignage que nous vous proposons tout en demandant à Dieu de leurs protéger pour nous afin qu'un jour de témoigner cette pareille satisfaction, demandant la gloire, le respect et la science, l'u-

nion et la persévérance, En attendant de vous une bonne réponse afin de savoir votre diligeance.

Et vous saluent d'un profond et d'une sublime amitié.

Vos serviteurs,

Duverna St.-Louis.

Sa mère

Cléodice Noel.

Son grand père et son parrain

Louis jeune Noel

Sa grande mère

Madame LOUIS JEUNE NOEL,

Voici nos jeunes paysans officiellement engagés. Ils peuvent désormais se voir et causer librement. Le père de la promise désigne à son futur gendre le terrain sur lequel sera bâtie leur maison. Cette maison viendra augmenter le nombre de toutes celles qui s'agglomèrent dans l'espace de terrain limité et indivis dont l'ensemble constitue « *La cour* », le patrimoine inviolable de la famille. Parmi ces maisonnettes, on en remarquera une d'une architecture un peu spéciale : forme rectangulaire, vague rassemblance avec un temple. C'est celle-là qui contient l'autel du dieu honoré dans la famille...

La formalité du choix du terrain faite, il ne reste plus qu'à fixer la date de la cérémonie du mariage. Mais en quoi consiste-t-elle cette cérémonie ?

Elle repose d'abord sur le *consentement conditionnel* des parents et sur la célébration rituelle de l'union.

Premièrement le futur marié doit « *payer le bonheur de la jeune fille* ».

Payer le bonheur de la mariée est l'acte *sine qua non* et qui consiste de la part du fiancé à verser à ses beaux parents une valeur convenue d'avance comme prix de leur agrément. Cette dot, car c'en est une —varie selon l'importance sociale de la famille avec laquelle on veut faire alliance. Elle peut être de 50 gourdes, de cent gourdes et au-delà. L'argent sera compté publiquement le jour de la célébration des noces. Alors devant l'assistance qui apporte à la fiancée tel un cadeau en espèces monnayées, tel des étoffes, mouchoirs, et autres présents, le père prend solennellement la main de la jeune fille et la met dans celle du jeune homme, puis entraînant le couple dans le retiro, devant l'autel sur lequel sont posés *plats de marassa calebasse et coquilles sacrées* où sont conservés les attributs des dieux honorés dans la famille : *tambours et assans. L'ancien* allume la bougie blanche, jette sur le sol de l'eau et de la liqueur, puis, une poignée de farine en décrivant des signes mystérieux, et, enfin, étendant les mains vers le soleil levant adjure pieusement

les dieux, *Ogon Damballa Legba, Simbi nan d'leau, tous les bons esprits de protéger le couple et de bénir l'union qui vient d'être faite dans la foi des pères et des ancêtres.*

Tout est accompli.

Et c'est à partir de ce moment que se déroule la seconde cérémonie — la moins intéressante — : Beuveries et ripailles, rires et danses, gais propos et devinettes la seconde cérémonie déroule toute la gamme des plaisirs plantureux. Désormais, les jeunes époux vont vivre à leur guise. Souvent, ils restent encore séparés l'un de l'autre un certain temps cependant que l'homme fait diligence, coupe ou achète du bois, sollicite les conseils de l'architecte de la région, taille, dresse et charpente sa maison, la recouvre d'un toit de chaume, *la clisse, la bousille*, et la *blanchit* à la chaux. Il la meuble très simplement : une table, quelques goblets en métal et en verre, une ou deux nattes, une malle, des chaises. C'est à peu près le mobilier d'un ménage débutant et modeste. La famille est établie. Dorénavant l'homme et la femme s'entr'aideront à la besogne quotidienne, attachés l'un à l'autre pour le bon et le mauvais temps. De longues années peuvent ainsi s'écouler dans la monotonie des jours sans fièvre et sans nouveauté.

Vienne un malheur ou plus simplement la prospérité a-t-elle accru l'ambition du ménage, le *Houngan* consulté, on en viendra de demander à l'Eglise une nouvelle sanction de cette longue vie commune. Dans les lignes générales ce qu'est une famille paysanne dans les régions où les conditions de la vie contemporaine et le voisinage des grandes villes n'ont pas altéré l'autorité des traditions. Sans doute ces traditions se perdent, se modifient et se transforment avec plus ou moins de rapidité et de netteté par-ci, par-là. Sans doute, quelques-unes d'entre elles n'ont même laissé aucune trace appréciable dans certaines parties du pays et résistent pourtant à toute pertubation, quelque part, d'ailleurs, sans doute... Mais à qui sait bien voir elles dominent la conception de la vie paysanne parcequ'elles sont liées à des croyances séculaires qu'il est difficile de déraciner dans ces milieux frustes. Dois-je remarquer que plus d'un philosophe regrette l'effritement de certaines de ces coutumes dont le symbolisme suranné et désuet possède un charme et une poésie indicible? Me sera-t-il permis d'évoquer les jours ensoleillés de mon adolescence quand j'entendais les vieillards.— Laudator temporis acti.— regretter les traditions disparues dans la région de la Grande-Rivière-du-Nord? A cette époque-là un mariage paysan même célébré à l'Eglise du bourg comportait comme défilé une magnifique cavalcade, à une condition, cependant: il fallait que les

mariés eussent les meilleurs chevaux et fussent précédés d'un porte-étendard et que l'étendard lui-même fut d'une blancheur immaculée. A la barrière de la propriété où la réception des invités devait avoir lieu un reposoir de feuilles vertes moucheté de lauriers pourpres donnait l'accès de la cour. Arrivé là, le mari prestement sautait de selle et courait s'enfermer dans la maison nuptiale. Alors, l'épousée, en toute humilité, devant l'assistance muette, frappait trois coups à la porte principale, en répétant à haute voix: Mon mari, ouvrez-moi la porte». L'homme aussitôt accédait à la prière de sa femme, lui remettait les clefs du foyer accompagnées d'un mouchoir bleu et d'un pain.

Joli symbole, n'est-il pas vrai, et dont la signification pour l'épouse peut ainsi se traduire. «Je suis ici le maître. Je te donne une place en cette demeure où, désormais, je pourvoierai à la nourriture et à tes vêtements. .

Et, comment pourrais-je oublier cette autre coutume, chère à mon pays natal, il y a quelque trente ans, et qui consistait à célébrer les noces somptueuses à la tombée de la nuit? Le cortège nuptial au retour de la cérémonie religieuse traversait le bourg précédé des porteurs de torches...

Etait-ce simplement parce que la municipalité oublieuse des nécessités de l'éclairage public laissait les rues enténébrées ou bien y avait-il là une vague survivance de la course au flambeau, la belle fête antique dans laquelle des coureurs se passaient le flambeau inextinguible pour symboliser la transmission de la vie de génération en génération? Que sais-je? J'opterais volontiers pour la seconde hypothèse qui rattacherait nos porteurs de torches à leurs pareils des bords de la Méditerranée si je ne craignais qu'on me reprochât mon penchant à lier le présent et le passé d'hier à un passé plus lointain, embrumé peut-être par la reculée des âges. Les municipalités ne sont pas plus prodigues de lumières aujourd'hui qu'hier et les vieux usages ... sont allés sans retour. . .

Et que d'autres souvenirs hantent mon imagination pleine de leurs ombres inquiètes? Que ne puis-je m'empêcher de trouver dans les gestes de nos campagnards quand ils font la politesse à leurs hôtes en s'inclinant en une gracieuse révérence un témoignage lointain des habitudes élégantes de la Société coloniale du 18me siècle? Vous savez que les grands Seigneurs de Saint-Domingue étaient des imitateurs forcenés des usages de Versailles et dressaient leur livrée à l'art exquis des poses. La révérence paysanne est une survivance certaine des usages de l'époque. Quoiqu'il en soit quelques unes des coutumes que j'ai essayé de faire revivre

sont empreintes du symbolisme le plus transparent et puisque toute la vie humaine est enveloppée de symboles qui en masquent les brutalités, n'est-il pas déplorable que nous laissons s'évanouir quelques uns parmi les plus suggestifs de ces symboles qui paraient l'existence des gens d'autrefois.

Nous en avons honte parce qu'on a dit qu'ils étaient des superstitions et des préjugés. Y pensez-vous ? quand vous vous indignez contre quelque vieux préjugé absurde, songez, qu'il est le compagnon de route de l'humanité depuis dix mille ans peut-être, qu'on s'est appuyé sur lui dans les mauvais chemins, qu'il a été l'occasion de bien de joies, qu'il a vécu pour ainsi dire de la vie humaine. N'y a-t-il pas pour nous quelque chose de fraternel dans toute pensée de l'homme.

PRICE MARS.

1re Année · No 2 Aout 1927.

LA REVUE INDIGÈNE

— Les Arts et La Vie —

Directeur : E. Roumer
Gérant-Responsable : Normil G. Sylvain
Fondateurs : E. Roumer
N. Sylvain
J. Roumain
A. Vieux
Ph.-Thoby-Marcelin
Daniel Heurtelou
Carl Brouard

SOMMAIRE

La Jeune Littérature haitienne	Normil G. Sylvain
Entre Nous : Emile Roumer	Antonio Vieux
Quelques définitions de la Poésie	Georges Duhamel
Poèmes	Emile Roumer
«	Jacques Roumain
«	Normil G. Sylvain
Essai sur le Langage Créole	Emile Marcelin
Pluie	Doris
Le Tam-Tam Angoissé	Carl Brouard
Inayat Khan, Messager du Soufisme	Carl Brouard
La Douleur — La Religion	Salim Aun
Les Héroines	P. Thoby Marcelin
Notre Enquête	X

IMPRIMERIE MODELE
1940, Angle des Rues Courbe & Macajoux
20th Street.
PORT-AU-PRINCE, (HAITI).

1re Année N° 2 Aout 1927.

LA REVUE INDIGÈNE

— Les Arts et La Vie —

LA JEUNE LITTÉRATURE HAITIENNE

Il n'y a jamais eu, à proprement parler, d'écoles littéraires chez nous. Les grands mouvements français, les formules de cénacle, n'ont pas ralliéd'adeptes assez nombreux, pour créer de véritables courants. Les écrivains haïtiens vécurent isolés, et si l'influence d'un maître se retrouve parfois, elle résulte d'une préférence particulière.

Cependant, il y a eu deux points de vue, deux façons d'entendre la poésie et ses fins qui ont, il nous semble, dominé la littérature haïtienne.

Pour les uns, la poésie haitienne doit exprimer nos joies et nos souffrances, faire sentir la beauté de notre nature tropicale, la splendeur du paysage qui nous entoure, elle doit être riche en couleur, peu importe même les tons un peu crus,le soleil ardent aborigène a une palette magnifique. De la couleur avant toute chose, de la couleur locale.

Pour les autres, peu importe le décor, peu importe le cadre, seules comptent les réactions de notre sensibilité douloureuse ou attendrie. Que deviennent en passant au prisme de nos âmes les vieux sentiments humains comment nous émeut l'angoisse de la mort, le tourment de l'infini, comment nous savourons la douceur de vivre, le plaisir d'aimer, notre façon de comprendre l'amitié et le charme de la vie en société. Retrouver tous les rêves, tous les mythes avec les déformations qu'y apportent le milieu et la race. La littérature haitienne n'a que faire d'un pittoresque passager, d'une couleur locale combien relative,elle doit viser à être humaine, Elle était en attendant plus française qu'autre

chose, et qu'on le veuille ou non, plutôt d'imitation Cette querelle a divisé les lettrés de chez nous, et menace de durer. Nous allons dans une courte promenade dans l'autrefois, retrouver des manifestations de ces tendances, et apporter au débat notre opinion en précisant davantage notre position. Cette préoccupation de faire connaître, aimer leur pays, en rendant sensible ses beautés,nous la trouvons à l'aurore de notre littérature, L'œuvre d'Ignace Nau et de Coriolan Ardouin est empreinte d'un délicat parfum du terroir. « Les Belles de Nuit » «la Brise au tombeau d'Emma» et maintes autres élégies tendres sur le mode romantique en des rythmes pourtant déjà sûrs associent aux douleurs intimes de leurs auteurs des paysages de chez nous.

Toutes les générations littéraires qui se succéderont jusqu'à Oswald Durand appelaient de leurs vœux le chantre inspiré qui donnerait un écho fidèle, et un tableau sincère, écho fidèle de nos âmes douloureuses, tableau sincère de notre luxuriante nature tropicale dont la poésie est un parfum et une musique: la senteur de la terre caraïbe, la musique mélancolique de ces chansons créoles nostalgiques et tendres.

Une lettre de Ducas Hyppolite à Frédéric Marcelin vieille de cinquante ans, où à propos des Primevères de Villevaleix il donne son opinion sur la poésie haïtienne est significative des tendances de cette époque.

« Tu me demandes ce que je pense des Primevères... Tu me crois donc encore grand amateur d'esthétique. J'ai lu les Primevères.

Beaucoup de ces poésies m'étaient déjà connues. Je les ai trouvées suaves, pleines de grâces... une d'entre elles surtout m'a ému...J'ai voulu reprendre ma lyre délaissée dans un coin, oui, mais aux premiers accords la voix m'a manqué.Quand je serai libre des préoccupations matérielles, quand je verrai mon avenir sinon assuré du moins tracé, je reviendrai à mes chères amours, je reviendrai à mes premières amours.

Ma poésie à moi, c'est la poésie des pleurs parce que je suis malheureux; c'est la poésie des souvenirs, parce que, je fus heureux un temps ; c'est la poésie de l'amour parce que j'ai vingt-trois ans..... Je te l'ai dit, je trouve les *Primevères* admirables.

Mais est-ce là la vraie poésie, celle qui convient à notre époque à notre pays ? Malgré la dédicace, sent on chez l'auteur le souffle de l'inspiration nationale ? Est-ce bien aux abords de nos rivières sous l'ombre de nos manguiers que cette muse coquette et bien attifée a pris naissance ?

N'est-ce pas plutôt aux abords de la Seine, au centre de la civilisation et des arts ? Son atmosphère n'est elle pas plutôt la serre chaude d'un salon parisien ? Pourrait-elle courir bien qu'elle en ait la prétention nos grands chemins, battue par la pluie et le vent, escaladant nos mornes et couchant à la belle étoile comme une fille du pays. Non, son éducation de couvent lui défend ces excentricités là,

Elle est de trop bonne maison et trop bien élevée. Le voudrait-elle qu'elle ne le pourrait,sa complexion délicate s'y oppose ; elle risquerait d'attraper un gros rhume, ce qui serait dommage.

Telle qu'elle est, elle plaît pourtant, cette demoiselle corsetée, épinglée, mise à la dernière mode, avec ses cheveux frisés et ses talons hauts. Aimons-la, sans cesser de penser à l'autre qui viendra plus tard — celle-là certes n'aura pas peur de salir sa robe aux broussailles de la route, ni de s'éclabousser. Elle saura bien quand l'occasion se présentera entrer jusqu'à la ceinture dans l'eau de nos ravines, Elle sera peut-être mal à l'aise dans un salon ; mais pour sûr, aucun montagnard ne s'entendra mieux qu'elle à gravir une haute colline. Elle chantera nos joies et nos douleurs, nos aspirations et nos espérances.

Elle ne prendra pas un cadre national pour y placer des figures exotiques.

Elle ne se prêtera à aucune supercherie. Elle sera loyale et honnête, forte et grande comme le peuple de qui elle sera l'image. Elle prouvera que l'esprit humain s'il est partout le même subit pourtant certaines modifications, soit qu'il s'éveille dans les bosquets de Versailles, soit qu'il voit le jour dans nos forêts de palmistes »,

Enfin Malherbe vint.... On comprend donc comment Oswald Durand fut salué comme un maitre. Il fut le poète par excellence pour le pays tout entier, pour sa

génération et l'âge littéraire qu'il domine. Il fut sacré poète national par nos chambres législatives, et mérita même une subvention pour la publication de ses livres. Cet enthousiasme prête à sourire, à distance mais il montre comment toute une époque se reconnût en lui combien son influence fut souveraine. La critique étrangère lui fit un accueil des plus flatteurs, Coppée l'introduisit à la Société des Poètes Français aux acclamations de l'auditoire, et sa Choucoune avec sa grâce paysanne et le rire rayonnant de ses dents blanches, a su conquérir tous ceux qni se sont promenés chez nous, Blair Niles a été la dernière conquête de l'accorte marabout. Idalina la fille des grèves et quelques autres héroïnes jaunes ou griffonnes «aux appâts triomphants» pour employer le vocabulaire du «barde» vivront dans les mémoires. Son étonnante fécondité, sa facilité prodigieuse, son haitiennelé, font qu'Oswald demeure pour nous un précurseur.

Cependant, à nos yeux déjà ont vieilli nombre de ces vignettes, peintures conventionelles et factices, d'un exotisme voulu, et d'un exactitude contestable. Comme les Orientales de Victor Hugo et comme les turqueries de certains voyageurs en chambre, leur pittoresque s'écaille. Les lecteurs bénévoles qui ne prendront jamais le bateau et à qui un nom d'arbre inconnu, un vocable étrange suffit, seront satisfaits, nous pas «Francine la possédée, certaines autres pièces méritent encore nos suffrages, mais à côté, que de clichés déplorables, en matière d'exotisme on n'était pas difficile, exotisme de bazar, vignettes tendrement rococcos, almanachs illustrés d'autrefois, images d'Epinal de notre enfance. Il y manque la vision directe et personelle, ou plutôt l'intensité de cette vision, il se contente de voir, il ne regarde pas attentivement.

Que ceux qui me jugent injuste relisent Loti, Kipling, Lafcadio Hearn, les Frères Tharaud, Conrad, Chadourne ces merveilleux poètes en prose que sont Marius-Ary Leblond que je m'en voudrais de ne pas faire connaitre aux lecteurs de cette Revue.

Ceux qui ont gouté la saveur acide, le gout âcre de Batouala, seront certainement déçus en relisant Bernadin de Saint Pierre, à moins que le contraste ne les séduisent.

Beaucoup ont entendu le chant des matelots, et, depuis Baudelaire, l'exotisme en robe chatoyante,la tête nouée d'un madras de couleur, a pris droit de cité dans les lettres françaises. J'ome's Parny et Léonard qui ont eu peu d'influence, Leconte de lisle, qui est plutôt un grand peintre de fresques barbares et antiques, et dont le sens exquis de l'exotisme ne se retrouve, avec quelle touche délicate! que dans sa "vilanelle," et le Manchy.„

La nostalgie des tropiques d'azur, celle qu'eut pu éprouver, un fils de ces climats, le charme mélancolique de leur morbidesse sensuelle, c'est Baudelaire qui l'a exprimé, la malabraise, les négresses, les cocotiers absents.

« Et parmi l'herbe, mainte fleur
« Qui sent mes antilles lointaines
« Et qui repand sur ma douleur
« Les murmures de leurs fontaines

dira avec justesse le poète *Armand Godoy* dans cette magnifique *stèle pour Charles Baudelaire.*[*]

John Antoine Nau est un ange des tropiques, c'est Jean Royère qui l'a dit et il ne pouvait, autant que nous, comprendre et aimer, les *Hiers Bleus.*

Les escales de Paul Jean Toulet, dans de brèves notations, savent enclore des Visions définitives. Jules Supervielle, vos « Débarcadères » sont une récompense.

La critique Européenne n'a cessé de nous demander notre témoignage personnel.

« Savez-vous le reproche que j'adresserai à M. Coicou et à ses confrères ? C'est de ne pas donner une impression assez vive et colorée de leur pays. Leurs galanteries, leurs idylles, leurs soupirs, leurs larmes ne diffèrent pas des élans de même ordre auxquels pourraient s'abandonner entre deux bocks un jeune aède du boulevard Saint-Michel! Et la couleur locale — ô Massillon, ô Coicou! — et la brise qui souffle dans les lataniers, et le vol des colibris, et les bruits de la savane, et la lourde senteur des fruits mûrs, et la torpeur des plaines endormies sous les baisers du soleil. ». C'est Adolphe Brisson[*] analysant jadis les Poésies nationales de Massillon Coicou.

[*] «Triste et Tendre» Editions Emile Paul frères 14 rue de l'Abbaye Paris
[*] « Numéro du 12 octobre 1902 Annales Politiques et Littéraires »

Jean Valmy Baisse, dans une conférence sur la Poésie française chez les noirs d'Haïti, prononcé au local de la Nouvelle Revue Moderne, exprimait le même regret.

« Faites des vers français, puisque vous en avez fait de fort beaux, mais demeurez haïtiens; évoquez pour nous les jours ensoleillés et chauds, les nuits pleines d'étoiles du climat antillléen, que dans vos vers circule le souffle tiède des vents alizés, et que le bruissement des palmes en rythme la cadence; chantez cette mer des Antilles qui conserve pour nous le charme ensorceleur, qui retint sur ses rives nos aieux les émigrants du XVIe siècle; soyez ainsi nos frères, mais apportez dans notre famille que menace un vent de décadence la floraison de vos illusions vierges, l'alme douceur de votre primitivité.... »

....« Nous touchons là le point faible de la littérature haïtienne contemporaine.

En effet parmi tous ces haïtiens dont il m'a été donné de lire les vers, combien sont poétiquement haïtiens? En leurs vers ce sont nos préoccupations quelque peu dénaturées qui provoquent les plus beaux élans d'entousiasme. *Le ciel du vieux monde plane sur cette poésie* et, souvent à travers les images dont elle est émaillée nous voyons se dresser au lieu du paysage antillléen un bourg des bords de la Loire....

Et pourtant quel décor peut être comparé à celui dans lequel vivent ces poètes! Quel paysagiste lyrique a pu contempler sans en être ému cette beauté de nature primitive sans cesse renouvelée! Quel homme a pu sentir en lui cette fraîcheur de sentiments qui se lève avec l'aurore de ce jeune peuple, où l'on sait bien vivre pour une œuvre, et où l'on sait mieux mourir pour une idée. »

Ventura Garcia Calderon dans une critique bienveillante de l'Anthologie haïtienne de Louis Morpeau conclut d'une manière presque identique.

Et voici enfin sur le même sujet à propos « du nationalisme, dans la littérature sud-américaine » les conseils que donnait Manuel Ugarte,* le penseur et critique urugayen.

* In Revue Amérique Latine 1/10/22.

« La critique européenne et le public qui suit l'évolution mondiale ne peuvent prendre en considération l'Amérique latine comme force nouvelle au point de vue artistique, que si elle apporte une nuance spéciale, et une originalité. Accueillants pour les littérateurs latino-américains, les grands centres ne sauraient s'arrêter néanmoins réellement qu'en présence d'un mouvement d'ensemble traduisant des caractéristiques particulières, soit au point de vue de l'action, de l'atmosphère ou du style.

.... Et ce n'est pas seulement l'inédit de l'intrigue et du paysage. C'est l'âpreté ou la douceur des âmes, la force de la haine ou de l'amour l'inexploré qu'il y a au fond des êtres dans des milieux mouvants et tourmentés où la vie prend un rythme qui diffère de celui des autres nations. Tout en louant le mérite ou la portée de notre production actuelle, on admet qu'elle pourrait se fortifier en utilisant les éléments offerts par la contrée où nous sommes nés et en annexant à l'avoir universel nos paysages, nos légendes, les particularités de notre vie....

.... Ce que l'Amérique Latine attend — ce que l'on attend, — c'est un art résultant de sa propre conscience, violente, inexpérimentée, naïve, avec des goûts romanesques d'aventure dotée d'une certaine finesse de perception, pleine de jeunesse et de confiance dans son avenir. Après avoir été spectateur, elle doit devenir acteur dans les ouvrages qui sortent de son esprit, se refléter dans les créations issues de son milieu et se faire un art personnel, abandonnant tous les colonianismes, même les flatteurs..... »

Voilà des conseils qui embrassent tout le problème de notre littérature autochtone et autonome, la vraie émancipation spirituelle.

Les écrivains qui ont adopté comme formule d'art, la recherche du pittoresque, du détail significatif, n'ont pas tous également réussi dans la réalisation de leur rêve de Beauté. Une autre fois, de l'anthologie de Louis Morpeau je tirerai les vers qui me plaisent le plus; ceux que je préfère, ce ne sont pas les plus beaux peut-être, mais qui par leur ensemble, donnent une image assez heureuse, de notre pays. Ils forment une mosaï-

que précieuse, d'un coloris naïf, et frais, comme certaines peintures contemplées jadis, avec ravissement, sur des vases étrusques, et dont j'ai gardé un souvenir émerveillé.

Pour les écrivains de l'autre groupe notre littérature n'a pas besoin de se situer dans l'espace ; et dans le temps, l'art sans être foncièrement impersonnel, peut cependant être humain et haïtien, mais haïtien simplement parce que l'auteur qui éprouve ces sentiments est haïtien et que cela conditionne des modes de sentir spéciaux. Cet art n'est nullement en fonction du décor jugé comme accessoire et contingent. La meilleure expression de cette tendance a été donné avec beaucoup plus de clarté et d'élégance que je ne saurais jamais le faire.

« Je crains bien que ceux qui veulent voir dans les œuvres étrangères le reflet de pays lointains, de milieux inconnus, ne soient déçus. Je n'ai pas écrit pour les amateurs d'exotisme. J'ai pensé, j'ai écrit pour ceux que tourmentent le drame de la vie, les problèmes de la destinée, et de l'âme.

Quelle erreur d'exiger comme l'a semblé faire un distingué critique, M. Adolphe Brisson, que la poésie haïtienne se borne à la description de notre merveilleuse nature tropicale. Nous sommes peut-être dans le cadre le plus beau du monde, les esprits les plus foncièrement mélancoliques, les plus intérieurement agités qu'il y ait... Tout le mal vient en somme de ce que l'esprit ne se crée pas un milieu social à sa convenance, comme le mollusque forme de sa propre substance la coquille qui le protège.

Les conditions mêmes du milieu impriment généralement à la poésie haïtienne un caractère plus subjectif qu'objectif. Ce n'est pas par la peinture des objets extérieurs qu'elle révèle sa marque originale mais par l'évocation de nos états d'âme particuliers. » * Etzer Vilaire.

Comme il traduisait les douleurs secrètes de son époque, le grand mal de vivre avec des rêves magnifiques dans un milieu souvent hostile, la cruelle inadaptation à la vie, les consciences étaient encore douloureusement ébranlées, la fin tragique de l'aventure libérale, le dra-

* « Lettre à Georges Barral citée dans la Préface des Poèmes à la mort »

me d'une jeunesse ardente décimée, Miragoâne en cendres, — la vie publique a des répercussions profondes dans l'être intime — Etzer Vilaire fut choisi pour être porte-parole officiel, le grand témoin lyrique d'une génération qui se qualifie romantiquement de sacrifiée.

C'est le même désir d'évasion loin des réalités décevantes — évasion dans le temps et dans l'espace — qui amena Damoclès Vieux à situer ses rêves galants dans une atmosphère Watteau — peut-être aussi l'influence de Verlaine — mais le paradoxe ne manque ni d'imprévu, ni d'un certain charme piquant d'entendre madrigaliser avec une grâce exquise ce noir authentique.

Comme Léonard il prit naissance sous le ciel brûlant des Tropiques et comme le chevalier de Saint Georges eut fait bonne figure à la cour la plus raffinée. C'est son exotisme à lui.

Damoclès Vieux nous est surtout sympathique, moins par ses poèmes d'intimité d'un sentiment très délicat, d'une musique fine, que par la peinture des paysages haïtiens, où il sait découvrir des correspondances imprévues. Cotl Plage, Furcy, qu'il a décrit en coloriste habile, en peintre minutieux. Les lieux où l'on fut heureux se mêlent dans notre souvenir à l'évocation des images de notre bonheur, on ne peut rappeler ces instants rares, ces minutes éblouies sans que ne surgisse aussitôt le décor inoubliable....

Sur nos proches devanciers, Luc Grimard, Dominique Hyppolite, Burr-Raynaud, Henri Durand il est difficile de porter un jugement définitif.

Burr-Raynaud dont deux volumes ont permis d'apprécier le talent souple, Dominique Hyppolite, Ed Numa, sont plutôt des poètes du terroir.

Léon Laleau est un poète d'intimité qui situe ces rêves quelque part... Ailleurs... n'importe où vous voudrez, dans un décor des contes de Shakespeare des nuits de Musset, une Italie de fantaisie..

Luc Grimard « sur son fifre de bambou » chantera ses joies mêles intimement au souvenir des lieux chers

Le groupe de la « Revue indigène », venu après des siècles de littérature française, la tête lourde, les oreilles

pleines des musiques entendues, les yeux fatigués des paysages de civilisations, veut oublier les cadences connues et savantes, les images toutes faites reçues des autres, lire dans le livre de la nature, découvrir le monde par ses yeux. Le monde extérieur existe pour nous — « Au centre du monde bat le cœur de l'homme » — et voilà concilié les deux idéals du passé réunis.

Le monde extérieur existe pour nous. Nos instruments de connaissance, nos sens qui nous permettent de l'aborder, sont aigus et neufs, des sens vierges de sauvages et de primitifs. Les couleurs, par nos yeux avides, sont happées avec volupté. Quel plaisir de découverte !

Savoir regarder, combien en sont capables, découvrir entre les choses le rapport secret, quoiqu'imprévu, qui les unit, le lien ténu et mystérieux. Donner l'impression, de nouveauté au rapport constaté, le plaisir de surprise, l'impression de sécurité, tant est rigoureuse l'exactitude fidèle de l'observation.

L'étranger cultivé qui observe les choses de chez nous jouit d'une perception plus aigue et plus prompte de leurs associations ou de leurs antinomies, parce qu'elles le heurtent davantage, sont plus extérieures a lui, lui apparaissent en relief.

L'habitude endort nos sens, émousse notre sensibilité, les points de comparaison nous manquent, les contrastes aussi. Le poète se promènera donc dans le jardin des littératures étrangères, non pour y prendre des images, ou des imitations, mais pour mieux se rendre compte, par les différences, de son originalité.

Le peuple que n'embarassent pas les théories, le peuple, comme l'enfant, est poète.

Cius tire des contes sous la tonnelle. «tim tim: bois sec mulatresse veines cou bleues: palmiste

Cius vient de faire œuvre de poète, il a vu le palmiste comme une belle femme.

Et l'ombre, comment la voit il ? « m'là, prend m' »

Me voici, viens me prendre. C'est la partie de cache-cache avec le mirage décevant.

La lumière, « piti, piti, plein caille » « toute petite, elle emplit la maison.

Ces définitions, ces devinettes sont le premier mot d'un vers, le premier acheminement vers la poésie, la vraie poésie du terroir, raccourci elliptique et poétique d'un peuple enfant.

Nicole a quatre ans des yeux étonnés et ravis qui créent alentour d'elle un univers merveilleux. Nicole est poète.

Les nuages s'amoncèlent dans le ciel d'été, des nuages blancs, ils courent et se poursuivent, celui qui a la forme d'un chat, le chat de la mère Michel, ou son cousin le chat botté, faisant le gros dos s'avance vers la lune — tartine bien beurrée — et d'une bouchée il avale la lune. Nicole pleure.

La poésie et la vie se mêlent en son âme candide.
Les nuages passent et repassent sur la lune.
« Regarde, comme on balaie la lune »

La vraie poésie, vous ne la percevez jamais si vous n'avez pas l'âme d'un petit enfant.

La vraie poésie, je la trouve dans les refrains que nous chantaient le soir les nourrices noires, qui bercèrent notre enfance, « Dodo dodo pitite moin, crabe nan calalou, cribiche nan gombo, « Dodo pitite moin » les berceuses lentes et douces au rythme apaisé...

Les chansons des « reines-chanterelles » qui mènent les danses champêtres.

Ecoutez la chanson de la jeune envoutée

Feuille nan bois, coté ou pralé
Feuille, ô, coté ou pralé
Feuille nan bois, coté ou pralé
m'pralé caye boumba
Alexis o, cé ça m'pas vlé
Alexis ô coté ou pralé
Alexis ô cé ça m'pas vlé
boumba quimbé moin

Notre folklore est riche de chansons pareilles. C'est le bruit des tams-tams conviant à la danse d'un morne à l'autre, l'appel des lambis, cri rauque d'humanité aux abois, c'est le rythme trépidant et sensuel d'une méringue avec sa mélancolie lascive, qui doit passer dans notre poésie, sa notation sera directe, de nos émois, et personnelle. Non des vers mais la poésie. Les querelles

prosodiques nous font rire. Les pédants solennels discutent, la source chante, le ruisseau sur les galets susurre un air nouveau, un merle ironique a sifflé leurs discours.

Comptez sur vos doigts les battements de nos cœurs. « J'ai peur de parler devant lui me dit Petit Pierre. C'est un monsieur trop savant. Il voudrait corriger les fautes d'orthographes que je fais en parlant »

Nous laisserons comme dit Phito, ces cuistres prétentieux brouter les couronnes mortuaires sur les tombes des cimetières — antiques et solennels !

Mon ami Phillipe Thoby-Marcelin se promène un soir au Champs-de-Mars. Il voit la lune dans un halo et l'image suivante s'impose a lui.

« La lune au centre d'un halo
se dilatait comme pupille d'un chat »

D'un autre soir

Cette lune, comme un œil rouge.
Je trainais des songes dolents
Parmi la canaille des bouges.
L'angoisse au cou, nœud coulant.

De Roumer, cette notation « La faim donne à la bouche un gout de quinquina »

Pour Jacques Roumain.

La pluie monotone dactylo
tapote sur les vitres closes

Et je pourrais multiplier les citations.

Si nous écrivons en français, nous sommes, il ne faut pas l'oublier, des étrangers, peu-t-être même des barbares, nous n'avons pas à suivre les raffinements de sensibilité, essayer d'imiter, mais nous devons rendre nos sensations, exprimer nos sentiments. Nos poèmes sont traduits de l'haitien, c'est à dire la traduction d'états d'âme qui nous sont propres. La grande règle n'est elle pas de plaire, peu importe la formule mystérieuse suivant laquelle s'opère la transmutation, l'honnête homme respire le parfum, s'enchante de la musique si elle l'émeut. Le reste est littérature.

NORMIL SYLVAIN

ENTRE NOUS:

EMILE ROUMER

Chez Florvil. Coin de taverne mélancolique en cette fin d'après midi lourde. La table rêche, et qu'a marquée le cul des cornets à dès. Les murs suintants d'humidité. Des bancs. — Nous avons clos la porte qui donne sur la vie fiévreuse des clacksons. Tristesse des salles désertes. Fumée bleue des cigares, en face des bocks vides. Nous avons clos la porte. Et ce silence, et cette ombre allongée au pied des murs, tout cela nous isole davantage, crée une atmosphère spéciale de tabac et de vagabondage intellectuel.... Roumer parle.

Roumer: tout rond. Une bonne tête rouge, joviale, candide. Derrière les lunettes des petits yeux qu'un tic nerveux fait clignoter. Le geste est large, puissant. Une vie brûlante en rayonne, qui vous inonde, vous avale: Emile Roumer est dynamique.

*
* *

— Comment je débutai ?

Il a l'air de très s'amuser, comme qui dirait en soi: « Ah la bonne blague ! » Les petits yeux rient avec plus de malice. Et aussi toute la bonne face ronde et rouge.

— C'était au lycée Michelet où je faisais ma philosophie. Quelques amis, dont ce Jean Claude Aujame, peintre depuis, et qui devait, à vingt ans, exposer au Salon une œuvre remarquable, me défièrent d'entrer aux Annales, revue très fermée, à ce qu'ils disaient. Vous devinez ma vanité d'Haïtien piquée. Pari. Discusion, et qui se termina par l'envoi de quelques uns de mes poèmes à Madame Sarcey sous la signature d'Emilius Niger. Vous avouerai-je que je ne fus pas peu étonné moi-même de les voir paraître quelque temps plus tard ?

A Paris j'avais eu pour maîtres Albert Millot, Camille Vergniol, connu par ses travaux sur A. Theuriet, le musicographe Henri Collet. C'est aussi là que je connus Morpeau. Puisque j'y suis, laissez-moi vous dire qu'on a été très injuste envers Morpeau. C'était un grand garçon très bon, très franc, et qui aimait beaucoup son pays. Dans une lettre à sa famille, au lendemain de sa mort, je crois l'avoir dit. Très choyé en France, il nous avait pu attirer bien des sympathies. Et puis quelle magnifique aventure, et que nous comprenons, nous autres, que ce départ, presque sans argent,

à la conquête de Paris ! Il y avait dans Morpeau un Don Quichotte....

Ce fut lui qui, cependant qu'en Angleterre, et dans ce centre d'études formidable qu'est le Free Reference Library, je passais mes journées à étudier, s'occupa de l'édition de mon volume: Les Poèmes d'Haiti et de France.

—*Quel fut l'accueil de la Presse française ?*

-- Elogieux. André Mora. Noël Sabord. La Pensée Latine...

— *Je me rappelle en effet avoir lu une étude de la Pensée Latine et qui rendait hommage à ce don visuel que vous avez, et à la musicalité de votre rythme.*

—Vous étonnerai-je en vous disant que la plupart des encouragements que j'ai rencontrés me viennent d'étrangers ? (Naturellement, ces auteurs insistaient sur ce point que c'était une œuvre de début).— Tandis qu'au contraire, la presse haitienne — à part un article d'André Liautaud dans la Nouvelle Ronde, et le Temps de cet écrivain qu'est resté Moravia — ne me consacrait que de banals avis de réception et se montrait d'une absolue indifférence envers l'œuvre, non pas définitive, mais qui cependant méritait mieux, d'un jeune Haitien.

— *Et l'impression de ce silence ?*

C'est un Roumer tel qu'on n'a pas coutume de le voir, brumeux, désabusé, qui lève la tête du fond du verre de kola où sa paille danse une gigue fantasque pour répondre....

— Je vis que je ne serais jamais compris dans mon pays. Il y a dans ce milieu un goût fait, arrêté. Où n'en sort pas. C'est celui établi par ces Olibrius qui pour trouver une rime plus ou moins convenable, ne reculeront pas devant les pires inepties, bons faiseurs de poèmes pour jeunes filles, mais à qui le sens de l'art fait absolument défaut. Mr. d'Artrey, cet entrepreneur de pompes funèbres égaré dans la littérature, en a submergé son Anthologie. Ce sont eux, ici, qui font le goût.... Vous voyez mon découragement. Le courage et la foi...

(Brusque écart de la chaise. Roumer se lève. Il croise sa veste carrément. Il arpente la piéce. Il est triomphant et lyrique ! Il est Roumer !)

— Le courage et la foi devaient me revenir avec vous. Nous avons une même façon de sentir. Et pour nous, le monde littéraire ne s'arrête pas à Victor Hugo. Nous n'avons en outre d'autre ambition que de faire de la littérature. On nous reproche de croire que nous seuls savons écrire. Ja-

mais de la vie. Il se peut seulement que nous seuls voulions écrire d'une certaine façon, et qui est la notation exacte de nos réactions psychologiques. La sincérité en art, voilà ce que nous demandons, et.....

Je sentis que l'entretien déviait. J'y ramenai Roumer en lui demandant quels étaient ses maîtres.

— En tête: La forgue. Le Verlaine des Fêtes Galantes. Toulet. José Asuncion Silva.

— *Vous avez eu à subir des influences bien dissensables: Verlaine et Toulet par exemple.*

— J'ai dit: le Verlaine des Fêtes Galantes, très éloigné du mysticisme de Sagesse, et qui, pur artiste de strophes telles que celle-ci

Léandre le sot,
Pierrot qui d'un saut
De puce
Franchit le buisson,
Cassandre sous son
Capuce.....

s'apparente évidemment à cet orfèvre délicat qu'est le Toulet des contrerimes.

— *Vous avez parlé de José Asuncion Silva. N'avez vous pas eu à lui consacrer une conférence* ?

— Oui, A Jérémie. Je voulais établir ses rapports, et qui m'avaient frappé, avec un de nos plus grands écrivains, Edmond Laforest. Physiquement, ils se ressemblaient. Des photographies que je pourrais vous montrer, en font foi. Tous deux, cultivés, fins lettrés, vivent dans un milieu hostile, qui ne peut pas les comprendre. Ils finissent également par le suicide.

— *Curieux.*

— Très. Mais c'est aujourd'hui un fait établi que des familles transplantées dans un milieu différent de leur pays d'origine finissent, au bout de quelques générations, par subir des transformations telles qu'elles se trouvent assimilées au nouveau corps social dont elles font partie. Un blond de Poméranie, balourd, buveur de bière, transplanté avec sa famille à Marseille, donnera infailliblement, au bout de quelque temps, une descendance proche de cette race chaude, mousseuse des Provençaux.

— *Je ne vois pas où cela tend*

— Excusez moi. Laforest et Asuncion, tous deux sous un même climat, dans des pays à bouleversement continuels

semblables, portant des âmes de civilisés parmi des Béotiens, devaient infailliblement réagir tous deux de la même façon. C'était mathématique. Je ne vois d'autre explication, pour ma part, à ce fait étrange et que, dans ma conférence, j'ai tenu à signaler.

— *La métempsycose...*

— Bien vieux, cela. Et pas quand il s'agit, comme c'est ici le cas, de contemporains.

Je me rappelle (car la chaleur que notre ami avait su mettre à cette discussion m'avait fait perdre de vue notre sujet) que le but de notre enquête était plutôt que Roumer s'expliquât, sur son art, ses tendances, et que, pour les lecteurs de la Revue Indigène, il exposât ce qu'il veut faire. Il y consent, de mauvaise grâce d'ailleurs.

— Des explications... Des explications. Vous en parlez à votre aise. On ne s'explique pas: on est. Laissez moi vous dire seulement qu'une de mes caractéristiques, c'est l'anti-lyrisme. Les grands lyriques me barbent. Lamartine... tenez Jacques Roumain a un mot rosse et qu'il me pardonnera de lui voler : Lamartine, mon seul regret est qu'il ne se soit pas noyé dans son Lac. Toutes ces rêveries fades, cette sempiternelle mélancolie (très littéraire, en outre, très littéraire), me donne la nausée. Dernièrement, une jeune fille très bien me lisait le Crucifix. Quand elle eut fini: « Mademoiselle, lui dis-je, votre Lamartine était à mettre en croix. »

Voilà pourtant de qui toute notre poésie procède. On ignore Laforgue, Toulet, Valéry. Ce que j'aime avec Toulet, c'est que sa poésie (et c'est ce que voudrais arriver à faire) est la notation d'une sensation. On goûte un poème de Toulet avec tous ses sens. Chaque vers, selon moi, doit avoir sa fin en lui même, et qu'on y prenne un plaisir délicat et sensuel, comme on déguste, un après-midi lourd, une tasse de café sous une vérandah....

— *Mais alors vous écrivez pour un public d'artistes.*

— Pas forcément. Pour un public cultivé.

Sur la terrasse bleue on mange des cirouelles.
Et le feuillage noir au magique treillis
fait, de la pleine lune, une rose d'étoiles !

Où faut-il être artiste pour goûter cela ? Mais je veux l'image qui crée la vision artistique. Au lieu de l'alexandrin rempli vaille que vaille à l'aide de quelques chevilles et d'adverbes, je veux la musicalité du rythme....

— *Conception nouvelle en Haïti?*

..... Attente. Dans la clarté neuve des lampes, mon crayon est un bâton noir, levé ?

-- Je ne sais pas.

Décidément, il se dérobe. Je l'accule par une question directe

— *Que pensez-vous de la littérature haïtienne* ?

-- De Parny à Léon Dierx, les écrivains haïtiens n'ont fait que refléter les différentes écoles qui se sont succédées en France. Pouvaient-ils d'ailleurs faire autrement ?... Deux noms, selon moi, dominent: Etzer Vilaire, Edmond Laforest.

— *J'ai lu en effet les œuvres complètes de Vilaire. Quelle émotion tragique dans ces dix hommes noirs ! Cet homme a su, mieux que tout autre, traduire l'âme incertaine de toute une génération. Du souffle. Du génie. Et notez qu'avec cela il est un sûr artiste.*

— Laforest aussi est un sûr artiste. Vous avez dû lire ses Sonnets Médaillons. C'est, selon moi, ce que l'on a dû publier de plus parfait en Haïti. Les sonnets Médaillons resteront.

-- *Ne constatez-vous pas un renouveau littéraire, depuis quelques temps* ?

— Debout, le chapeau sur la tête, frais, souriant, prêt pour la rue, il répond :

-- Un renouveau ? Jamais de la vie. Une continuation. Le véritable renouveau, il ne s'est pas encore manifesté. Il se prépare. Comme tout ce qui doit exercer une poussée définitive, il se recueille... Il attend.

ANTONIO VIEUX

Quelques Définitions de la Poésie

II

GEORGES DUHAMEL

..., Quand nous prononçons le mot poésie, nous pensons à cet art profond, puissant, délicat et grave qui permet à l'homme de se mieux connaître lui-même ; nous pensons à cette flamme scintillante et farouche qui permet à l'esprit de s'aventurer dans l'inconnu, de pénétrer chaque jour plus avant dans les ténèbres du monde et du cœur

. . . . . La vraie poésie est un instrument de connaissance.

Connaître le monde ! Est-il pour l'esprit une autre carrière ? Tous nos efforts; tous nos travaux tendent-ils à autre chose qu'à l'intelligence de ce qui nous entoure? Or au centre du monde, bat le cœur de l'homme en lequel se réfléchissent et se résument tous les aspects, tous les spectacles.

La vieille maxime socratique «Connais-toi,toi même», reste à la base de tout savoir, et la poésie qui nous sert à démêler le mystère environnant, nous dit tout d'abord éclairer des profondeurs de notre propre conscience.

Tout œuvre poétique ou prétendue telle qui ne nous apporte pas quelque lumière sur notre âme n'est point poésie véritable. Elle peut représenter un jeu plaisant, un divertissement badin, une acrobatie verbale, elle n'est pas digne du nom de poésie.

..... Mais l'âme humaine n'est pas confinée à l'intérieur de l'homme, elle est manifeste au dehors, elle se répand dans le temps et dans l'espace ; elle forme, entre les individus, un lien continu; elle imprègne même l'univers matériel et communique un sens aux objets en apparence inanimés. L'homme est partout comme une sorte de vérité latente toujours sensible au regard et au cœur du poète.

..... Ainsi défini le fond même de cette poésie moderne, je dois ajouter qu'elle n'est pas le moins du monde alourdie d'idéologie. Elle ne rappelle en aucune façon ces ouvrages fastidieux qui ressemblent à des

traités de philosophies versifiés. La poésie, s'efforce à suggérer l'âme par la peinture du concert. Alors même qu'elle s'intéresse à des phénomènes purement phsycologiques elle le fait de façon directe, en appelant les choses par leur nom, sans recourir aux détours et aux artifices du symbole.

Elle ne s'exprime donc plus par allusion, mais directement. Elle aborde de front toutes les difficultés de l'expression. En cela elle se rapproche de l'art classique. Elle fait un large et audacieux emploi des images. De tout temps l'image fut un merveilleux mode d'expression... alors que le symbole développe longuement les analogies que l'on peut découvrir entre deux ordres de phénomènes et, le plus souvent entre des objets concrets et des vérités abstraites, l'image est, au contraire, une opération quasi instantanée. Son efficacité tient à sa concision. Bien entendu elle comporte aussi le rapprochement de deux idées. De ce rapprochement, jaillit comme une étincelle, une lueur brève et fulgurante. A la faveur de cet éclair, les deux objets primitivement distants, se révèlent, s'expliquent. Un rapport imprévu se trouve établi qui nous renseigne profondement sur les idées mises en présence.

Dans un poème symboliste, nous découvrons rapidement qu'aucun des objets dépeints ne signifie strictement ce qu'il est: la mer représentera la destinée, une tour représentera l'orgueil, une rose' la beauté, une main tendue, la concorde, une fenêtre, l'espérance. Dans la poésie moderne rien de tel; les choses sont figurées pour elles mêmes. L'image sert à nous en donner une intelligence plus aiguë et non pas à égarer notre pensée sur des généralités abstraites.

...Vous regardez un arbre d'hiver. Tout de suite cette comparaison s'impose.

L'arbre, comme une cage vide.

.... Voulez-vous penser à un de ces sombres jours d'hiver où la lumière même semble se désintéresser des hommes.

Le jour restait dehors
Comme un homme étranger.
L'immensité d'un ciel pluvieux.
L'espace énivré de pluie
Se dilate comme un coeur.
La mer et ses fureurs.
L'eau colossale qui songe aux tempêtes.
Le vent.
Le vent pousse un soupir
éternel—puis qui finit.

(CONFERENCIA 1er Septembre 1921)

MADAME EDMOND LAFOREST

Que le sommeil te prenne en ses légers réseaux
et de pavots subtils t'enchante jusqu'aux os.
Déjà, dans l'ombre dense et qui tombe en la place
l'air chargé de fluide est une peau de chat.
Et tu fermes tes yeux et qui défient la glace
du temps, dans leur lumière où l'amour se coucha.
Et j'aime au soir de juin ou tu reposes lasse,
ton front qui dodeline en un doux cabicha.*

YVONNE MAC-GUFFIE

J'ai des cheveux « auburn », des yeux comme une source
et qui glisse emportant des jasmins dans sa course.
Je suis Yvonne et le monsieur qui fit ces vers,
le monsieur laid me dit Yovonne avec délice.
Je suis toute petite et déjà dans mes fers
j'ai mon poète et que je boude par malice.
Tout comme une grande personne j'ai mes nerfs,
je suis Yvonne et ma fossette est un calice.

DANS LE VERGER.

Un palmiste unicorne et la lune au sommet !...
O soir de mon pays que je sente à jamais
ton odeur de jasmins et de mangues cannelles.
Et sur le mur la douce enfant me dit: Milo ...
— Voix de cristal, O diamants de ses prunelles !...
Un parfum de fruits mûrs s'alanguit dans l'enclos.
— Milo ! redit Jeannine au cri des sauterelles...
Et nous bénit sainte la Lune et son halo.

EMILE ROUMER

Cabicha : somnolence

NOIR

Mon amie, assieds-toi au piano
long et sombre tel un cercueil:
ce soir mon âme est en deuil.
Joue une mélodie vieille, et triste,
triste infiniment. Chopin ou Liszt
qu'importe ! je veux entendre ma
douleur
sangloter. Puis pose la main, o
très doucement sur mon cœur;
et toute la nuit j'écouterai mélancolique
pleurer en moi très bas, amère, une mu-
sique

JACQUES ROUMAIN

LA DANSE DU POETE — CLOWN

O Agni ! Toi qui flambe
dans le sang du
danseur éperdu !...

AMAROU

Bondis parmi eux et danse
avec tes jambes fines et ton cœur triste.
Danse tout autour de la piste:
aérien, nu — et lance
à leur haine l'injure
de ton sourire. Tourne sur toi-même, o pur
à réchauffer ton désespoir
tourne à ne plus les voir
tourne, déjà ils ne sont plus
que brume. Entends-tu
maintenant vivre la blessure
de ton cœur: ils furent,
ils furent ! à mort, tourne,
danse, tourne, o poète, o flamme, o clown.
Et chante aussi la mort
qui griffe ton corps.
Tes lèvres sont blêmes,
chante quand même,
tes pieds s'alourdissent, le lien
se casse. Va, poète crever dans la niche du
chien

JACQUES ROUMAIN

IMAGES DE LA MER

I

O Thalassa ! Thalassa !
Xenophon
La mer, la mer toujours recommencée.
P. Valéry

Amour de la mer et des choses marines,
ardeur soudaine et sourde nostalgie !
Un flibustier français ricane en mon passé.
Sang amer de forban qui corroda mes veines.
Goût âcre du vent gonflant les voiles pleines.
Départs, départs qui déchirent et délivrent.
Appels véhéments des horizons.
Tourment, hantise des espaces libres.
La grande savane de la mer !
La barque chevauche les lames.
couleuvres au flanc
glissant et s'étirant
avec un bruit de soie qu'on froisse.
Plus lourde, celle de fond
la pousse de l'épaule.
Dur labour de l'étrave puissante.
Le soc a fait jaillir des étoiles bousculées.
Commandements dans la nuit:
" Pas lofé ! Lofe pas tant !
Descende flèche là !
Barre au vent ! "
Colloques émouvants.
La mer, la lune, le vent
causent.
La mer est un prisme changeant.
La lune une méduse d'argent
nageant sur les flots irréels de l'éther.
Avez-vous vu le vent, l'avez-vous vu
sordide et nu,
vieux pâtre rêvant,
poussant devant
la caravane des nuages qui pâturaient
l'herbe rare des hauts sommets ?

II

ACCALMIE

La mer etincelait ainsi qu'une gitane
Toulet

Le miroir de la mer au soleil vertical.
La mer est un diamant superbe et qui rit.
Le bateau grince et crie,
tourne et vire.
Le bateau ivre
tangue et roule
à chaque houle,
et puis enfin
s'en revient,
fourbu et las,
sur ses pas.
Les noirs chantent une *boula*,
scandant de leurs pieds nus
des airs barbares et ingénus.
Un lambi appelle le vent
mais le vent s'est caché
dans les gorges profondes.
Tapi dans ses anciens repaires,
le vent s'est endormi.
Le vent ne s'est pas réveillé.

III

TEMPETE

L'abime a des cheveux blancs.
La Bible

La mer bout et fume.
La mer bout et fume sur les Côtes-de-fer.
La mer est une marmite d'enfer.
A coups de marteau frappant l'enclume
s'acharnent les vagues en délire
contre la citadelle des rochers.
La mer a pris la terre à bras le corps
sur toutes les côtes du monde.

IV

HAUTE MER

Puissante, élémentaire,
aïeule des continents,
la mer se souvient des matins de la genèse.

NORMIL G. SYLVAIN.

lumière, par la compréhension des langues qui leur étaient la veille complètement étrangères. Des Indiens, qui avaient survécu à la destruction de leur race, étaient mêlés à leurs travaux, à leur conversation, de là, l'emploi des expressions caraïbes qui sont venues jusqu'à nous.

Et c'est à travers les combinaisons des mots africains, indiens, espagnols et français, que nous sommes parvenus à la possession de ce langage créole, capricieux et désordonné. Néanmoins il est à noter que c'est surtout à la langue française qu'on a fait des emprunts définitifs. Et l'on peut encore plus particulièrement dire que c'est après une longue et difficile imitation de la langue française que les noirs parvinrent avec un singulier instinct d'abréviation, à modifier, à déformer plutôt la langue de leurs maîtres. Ajoutez à cela qu'une certaine paresse d'esprit les portait à dire les mots de la façon la plus facile et la mieux en harmonie avec leur idiome d'Afrique.

Forcément, par leur fréquentation, les noirs qui habitaient les villes ou les villages ont changé peu à peu leur prononciation en la rapprochant de celle du français, tandis que les noirs des campagnes ont conservé plus ou moins la prononciation première.

Sorti de l'esclavage, après l'épopée glorieuse de 1804, le peuple haïtien fit de la langue française sa langue officielle, mais conserva naturellement le langage créole dans ses relations courantes pour traduire ses pensées, ses sentiments, ses impressions et sensations.

Et nous nous servons toujours du créole sans qu'il ait jamais été l'objet d'aucune observation, d'aucune étude sérieuse. Quelques écrivains étrangers ont essayé d'étudier le créole, mais c'est surtout le créole, en général, des Antilles. En Haïti rien de particulier, concernant le nôtre n'a été tenté, sauf quelques vagues ébauches de dictionnaire créole.

Un français, M. J. Turiault, qui a visité les Antilles, a écrit, sur le créole et son évolution charmante, ces phrases admiratives et fervantes: «en passant par la bouche des femmes créoles, ce langage a perdu, il faut le dire ce qu'il avait primitivement de dur, de sauvage...il s'est assoupli, façonné, ouci, et aujourd'hui, malgré tous

ses défauts, il est devenu un langage qui a bien ses qualités; il est doux, affectueux, caressant, et s'il ne prête nullement à l'exposé des idées métaphysiques, du moins exprime-t-il facilement, souvent avec chaleur, toutes les impressions, toutes les sensations du cœur ... Il est telle idée tendre ou naïve dont l'expression créole augmente le charme, et ne pourrait être mieux exprimée dans aucune langue. Mille riens, mille images voluptueuses, que l'on n'oserait dire en français, sont rendus en créole avec une grâce infinie, par l'inflexion qui est naturelle, aux créoles et qui fait la plus grande partie de l'expression.»

Il faut se rappeler aussi que les noirs n'ont pas été les seuls à travestir le français. Les colons y ont contribué dans une certaine mesure, en introduisant dans leur conversation des mots appartenant à des patois d'Europe, tels que *baille* (donner), *doué* (devoir), *nayer* (noyer) *souèf*, (soif)

Le créole contient beaucoup de sons imitatifs, (vonvon est une grosse mouche dont le bruit du vol peint exactement le nom donné), et il est utile d'ajouter, qu'ainsi que toutes les langues, il a ses idiotismes et une riche nomenclature d'exclamations très expressives.

Que l'on veuille bien considérer qu'il est difficile de fixer des règles uniformes en créole, et que, pour le bien parler, il faut être familiarisé dès l'enfance à son langage.

Dans le cadre restreint et modeste que je me suis tracé dans cet *Essai*, je cite à peine quelques mots créoles. Il y en a pourtant de brillants et qui sont des bijoux sertis dans des phrases ravissantes : *Zyeux-li clairé com' chandelle*, ou *Plits' dents-li blanch' c m'lait*...

Le créole *parlé* est bien autre chose que le créole *écrit*. Et c'est en prenant sur le vif l'a dit, M. Turiault, accompagné de ces gestes, de ces poses, de ces rires, de ces accents, de ces interjections dont les noirs seuls ont le privilége et le secret qu'on apprécie, qu'on juge bien le langage créole.

C'est pour cela qu'en l'écrivant on doit se bien pénétrer de la nécessité de lui donner *des ailes*, de mettre en lumière sa philosophie spirituelle et légère qui désarme et qui séduit.

Ainsi, il offre aux chercheurs une mine inépuisable de jolies phrases, avec des images imprévues qui enveloppent les idées sans les gêner. L'assugetir à des règles précises, ce serait le rendre trop difficile,et s'éloigner en quelque sorte de la représentation fidèle de sa prononciation.

Je ne sais plus qui a dit, que, quand on écrit le créole: les mots se posent, mais tout le reste s'envole, et on ne trouve sous la plume qu'une image effacée et décolorée de la pensée. Ce ne sont plus que des colibris immobiles sans éclat et sans ailes...

Oh! non, cela n'est pas vrai. L'on n'a qu'à relire la Choucoune de Durand pour se convaincre du contraire. Elle est remplie de fines nuances, traversée d'une mélancolie délicate, d'imperceptible malice, que le langage créole seul possède. Elle est bien écrite.

Quelque singulier que puisse paraître «l'écriture créole», il n'a pas moins un caractère original et personnel, en sa forme et en ses couleurs. Et ce sont jusqu'ici, nous devons l'avouer,les poètes surtout qui se sont fait un instrument docile du *créole écrit*. Il est léger, flexible, savoureux, dans leurs trop rares essais.

Cependant avec un choix habile du sujet,en prose ou en vers, on peut constituer, en puisant dans les coutumes et les mœurs de notre pays, des productions littéraires, exquises dans leur nouveauté et de mérite incontestable, fixées par (l'écriture créole).

Que les littérateurs haïtiens songent à cet(Art créole)! Qu'ils pensent au culte qu'ils doivent à sa Muse et emploient un peu de leur génie ou de leur talent à la glorification de notre langage national. Ils auraient tout profit à considérer ces suggestions, surtout ceux de la jeune génération, à s'inspirer de notre splendide nature dss tropiques où tout diffère de l'Europe; le climat, les plantes, les fruits, les fleurs, les oiseaux... Notre inspiration, certes, doit nous venir de notre milieu, de notre patrie, de notre vie. Et c'est tant mieux quand nous pouvons exprimer toutes ces choses dans le langage et avec l'accent du «terroir».

EMILE MARCELIN

Pluie

La nuit est épaisse et lourde; le ciel est bas et sombre. La ville entière dort, vautrée. Autour de la maison les parfums des plantes montent violents, doux, chauds.

L'eau d'un robinet qui tombe dans un bassin à demi rempli. Le grognement d'un chien. Le galop d'un cheval dans le lointain ...

Nuit d'été.

Je voudrais plonger mon corps nu dans le bassin ou galoper sur ce cheval dont les fers ne battent plus qu'un indistinct tam-tam ...

On aurait dû tapisser ma chambre de matelas comme celle du pauvre amant fou, car je voudrais à tout moment briser mon crâne aux murs.

Soudain l'averse.

Brusque, farouche en un élan de rage contre les êtres accroupis. Il pleut une pluie énorme qui bouscule les toits de chaume, mutile les plantes et dissout leurs arômes. Les gros arbres se tordent comme si on tenaillait leurs entrailles, les flamboyants ensanglantent le sol. Le front dans les mains je m'accoude à la fenêtre. Voilà le seul moment où je me sens moi. La pluie a une voix, une main, elle me parle, me ferme les yeux, m'emporte loin ... loin ...

Autour de moi tout s'est effondré. Mes vies antérieures se dressent-elles devant moi ? J'ai soudain des impressions connues, jamais éprouvées:

Il pleut quarante jours et quarante nuits. Des femmes nues, désespérément, de leurs mains ensanglantées, s'accrochent aux rochers. Des mains, des mains s'agitent vers les cieux.

L'eau monte, monte . . .

Je vois tant de choses qui furent, tout un passé lointain qui revit en mon cœur par cette pluie, un passé évanoui qui m'emporte au-delà ...

Je n'entends plus la pluie; mais qu'elle ne cesse pas ! Sans elle je n'existerais plus. Qu'il pleuve pour que je

sois. Qu'il pleuve toujours. Je me sens des inflexions douces dans la voix, je me sens bon, doux, tendre. Mon âme est une arabesque folle tracée par la main maladroite d'un enfant, sur une feuille volante. Quand le soleil reparait, la pluie a effacé l'esquisse et le vent a emporté la feuille.

Mais il pleut toujours ...

Ah ! s'il pouvait pleuvoir éternellement !

Doris

LE TAM-TAM ANGOISSÉ

Il est ridicule de jouer de la flûte dans un pays où l'instrumennt national est le puissant assôrtor

MA MUSE

Ma muse
est une courtisane toucouleure.
Des dents blanches,
une cascade de fous rires,
des sanglots profonds jusqu'à l'âme,
un tumulte sonore
de bracelets et de verroteries.
Ma muse
est une courtisane toucouleure.
Voyez comme elle est belle
avec de la poudre d'or dans ses cheveux
de l'antimoine sur les paupières
et du henné
empourprant ses lèvres épaisses
mais fondantes comme une
mangue.
Ma muse
est une courtisane toucouleure.

NOUS

Nous,
les extravagants, les bohèmes, les fous
Nous
Qui aimons les filles
les liqueurs fortes
la nudité mouvante des tables
où s'érige, phallus,
le cornet à dés.
Nous
les écorchés de la vie, les poétes
Nous
qui aimons tout,
tout
l'église,
la taverne
l'antique
le moderne
la théosophie
le cubisme
Nous
Aux cœurs
puissants comme des moteurs
qui aimons
les combats de coqs,
les soirs élégiaques
le vrombissement des abeilles
dans les matins d'or,
la mélodie sauvage du tam-tam
l'harmonie rauque des klaxons
la nostalgie poignante des banjos.
Nous
les fous, les poètes
Nous
qui écrivons nos vers les plus tendres dans des bouges
et qui lisons l'Imitation dans les dancings
Nous
qui n'apportons point la paix
mais le poignard triste
de notre plume
et l'encre rouge de notre cœur

VOUS

Vous
les gueux
les immondes
les puants
paysannes qui descendez des mornes avec
un gosse dans le ventre
paysans calleux aux pieds sillonnés de
vermines, putains,
infirmes qui trainez vos puanteurs lourdes
de mouches
Vous
tous de la plèbe
debout
pour le grand coup de balai.
Vous êtes les piliers de l'édifice;
ôtez-vous
et tout s'écroule, châteaux de cartes.
Alors, alors
Vous comprendrez que vous êtes une grande
vague qui s'ignore
Oh ! vague
Assemblez-vous
bouillonnez
mugissez
et que sous votre linceul d'écumes
il ne subsiste plus rien,
rien
que du bien propre
du bien lavé
du blanchi jusqu'aux os.

JE VAIS VOUS DIRE...

Pour Jacques Roumain

Ecoutez. compagnons
Je vais vous dire des choses ...
Tout d'abord versez à boire:
Quand j'aurai claqué, mes chers copains.
Ne pleurez pas.
N'écrivez point de plaintives élégies,
surtout ne faites pas de vers In Memoriam.
Mais que ma tombe vous soit une taverne
où l'on chante
où l'on se saoûle
et que le rythme mystique et sensuel
d'une méringue
me berce dans ce moelleux hamac qu'est
le néant.
Je vide ce verre
avec l'espoir
que les toasts qu'il me reste à faire
ne seront pas nombreux

ELEGIE

La lune allume son luminaire d'opale.
La dentellière des nuits dans la robe pâle
du soir, brode des étoiles, cependant qu'une
brise odorante, sinueuse caresse ma brune.
Un sanglot sourd, triste, du bassin.
Quelle muette extase fait frisonner le jardin!
... Ah! comme il sera doux à nos lèvres mêlées
le thé de citronelle en ces heures lassées

Carl Brouard

Inayat Khan, Messager du Soufisme

Il naquit à Baroda, dans cette Inde si riche en subtiles floraisons métaphysiques et d'où s'envolèrent les notes cristallines de la flûte de Kabir. Je cite à dessein le nom de Kabir parce que son mysticisme me paraît proche parent de celui du Pir-O-Mirschid Inayat Khan. Car tous deux pour gravir le pénible sentier qui mène vers l'Un ne s'isolèrent pas dans les Thébaïdes, mais ce fut sur le chemin amer de la Vie qu'ils cherchèrent et respirèrent la rose translucide de l'extase. Ce fut sous l'enclume de la douleur qu'ils se forgèrent des ailes pour voler vers l'Amour.

« Le cœur n'est pas vivant tant qu'il n'a pas connu la douleur » (1)

Tous deux cultivèrent avec délices la musique, art que le poète de la Musique Silencieuse poussa si loin qu'il reçut le titre de Tansen (2) dans l'Inde. Enfin tous deux s'enivrèrent du profond parfum du mysticisme persan de Hafiz, de Saadi et du prestigieux créateur de l'ordre des derviches tourneurs, Djelal-Eddin-el Rumi.

Le petit Inayat grandit dans la maison de son grand père Maula Buksh, homme de haute spiritualité. C'est là que cet enfant émotionnel qui refusa d'apprendre autre chose que la musique, la poésie, la morale et la religion, s'initia à la science brûlante des Emotions, au suave mysticisme du Son.

Mais la douleur fut la matrice qui le mit au monde une seconde fois.

Sous l'aiguillon de la souffrance il naquit à la Vérité.

Son grand'père mort, l'enfant devenu jeune homme s'adonna passionnément à l'étude des religions.

Inayat Khan était arrivé à cette période douloureuse de la vie, où l'homme lassé des couleurs changeantes et sinueuses de Maya (3) n'aspire plus qu'à se laisser bercer dans une molle quiétude sur le lotus de la Réalité.

1 Inayat Khan
2 Grand musicien
3 l'Illusion

Après des années de solitaire méditation, l'âme du jeune homme était devenu une harpe d'or immense dont toutes les cordes tendues désespérément vers l'Un vibraient d'une surnaturelle musique.

Cependant l'heure de la délivrance ne devait par tarder à sonner pour lui. Et comment cette heure ne sonnerait-elle pas puisque «lorsque vous faites un pas vers la grâce de Dieu la divine Miséricorde en fait dix pour vous recevoir.» (Coran).

Un message du monde astral, par l'intermédiaire d'un songe, l'avertissait de son initiation prochaine dans l'ordre Chisti.

Un jour que le jeune homme visitait un soufi de ses amis, celui-ci sut télépathiquement l'arrivée prochaine du murshid Mohammed Madani.

A peine se virent-ils que l'âme du jeune homme et de son Maître communièrent intimement et l'initiation fut presque immédiate.

Telle est brièvement résumée la vie de cet homme qui devait apporter le message soufi à l'Europe.

Le Soufisme n'est pas un mysticisme issu de l'Islan comme on le croit généralement, parce que peut-être Mahomet en fut un grand admirateur ; il n'est pas davantage une religion, bien qu'il vénère profondément tous les fondateurs de religions, ceux-ci étant de grandioses manifestations de l'Un :

Une église, un temple ou la Kasba
Une pierre, le Coran ou la Bible
L'os du martyr . . . tout cela et plus.
Mon cœur peut le tolérer
Depuis que ma religion est Amour

Le soufisme n'est pas davantage une religion. Il est plus et mieux que cela. C'est une philosophie religieuse, un embarquement de l'âme pour la Cythère mystique, une renonciation de l'Ego personnel au profit de la grande âme impersonnelle du Monde. « Je ne suis ni corps, ni âme. J'appartiens à l'âme du Bien-Aimé dit Omar Khayyam et encore « Vous êtes le noyau du monde et de ce centre connaissez que vous êtes l'âme du monde.»

Le soufisme conseille aux hommes la fraternité, car

le soufi, sait comme le brahmane, que toutes les âmes sont une seule âme, comme une lumière confondue dans une autre n'est qu'une lumière. Il sait que du minéral au végétal, du végétal à l'animal et de l'animal à l'homme, la parcelle divine s'élève dans une sublime ascension vers la demeure de son Père :

Je mourus comme minéral et m'élevai comme plante
Je mourus comme plante pour revivre comme animal
Je mourus comme animal et m'élevai comme homme
Pourquoi donc craindrais-je de devenir moindre en mourant ?
Je mourrai une fois encore comme homme
Pour m'élever comme ange, parfait de la tête aux pieds.
Quand je souffrirai à nouveau la dissolution comme ange,
Je deviendrai ce qui dépasse la conception humaine

(Rumi)

Tel est dans son essence le soufisme

CARL BROUARD

La Douleur
La Religion

La douleur que vous ressentez n'est que l'effet que produit en se brisant, l'écorce cachant vos sentiments.

Comme il est nécessaire à l'arbre et au fruit de rompre l'écorce qui les enveloppe pour sortir de l'obscurité à la lumière, ainsi il est nécessaire que la douleur brise vos écorces pour mieux connaître la vie.

Si vous donniez sa part de méditation aux faits journaliers de votre vie, vous ne trouveriez jamais vos douleurs plus étonnantes que vos plaisirs; vous accepteriez à vos cœurs ce que vous avez accepté à vos champs: les saisons, et vous attendreriez, tout en méditant, recueilli et silencieux, dans l'hiver de vos douleurs et de vos tristesses.

*
* *

Vous avez le choix de beaucoup de vos douleurs. Mais ces douleurs constituent la gorgée la plus amère avec laquelle le Sage qui veille au plus profond de vous-même guérit le mal de vos âmes.

Croyez en le médecin de vos âmes; ayez confiance en prenant tranquillement son breuvage amer, car sa

main, quoiqu'elle vous semble lourde et sévère, est guidée par la main délicate de l'Etre invisible. La coupe qui vous brûle les lèvres, elle est amère, mais sachez qu'elle est faite de terre par l'Eternel *potier* mêlée à ses larmes sacrées.

*
* *

Et un vieux disciple lui dit: « Maître, parlez-nous de la Religion ?

Est-ce que j'ai parlé, aujourd'hui, autre chose qui ne soit Religion !

La Religion est tout ce qu'il y a dans la vie de faits et de préméditations. Qui peut séparer sa foi de son œuvre, sa croyance de son métier, qui peut mettre devant ses yeux les heures de sa vie en disant: « c'est à Dieu, c'est à moi, c'est à mon âme, c'est à mon corps? Celui qui regarde sa vertu comme sa meilleure tenue, mieux vaut qu'il reste nu. Ainsi, ni le vent, ni le soleil ne souillent sa peau. Celui qui croit que l'adoration est une fenêtre qu'il ouvre et ferme, celui-là n'est pas encore au temple de son âme qui a ses fenêtres ouvertes de l'aube à l'aube.

*
* *

Votre vie journalière, c'est votre temple, c'est votre religion. Prenez avec vous en y entrant tout ce que vous avez: la charrue, l'enclume, le marteau, la guitare et tous les outils que vous avez préparés, soit pour vos besoins, soit pour vos plaisirs. Vous ne serez jamais avec vos méditations plus haut que vos faits; vous ne pourrez jamais, avec votre conduite, descendre plus bas que vos déceptions.

Si vous désirez connaître Dieu, ne le cherchez pas en vain. Regardez à vos côtés, vous le verrez jouant avec vos enfants; levez les yeux vers le grand firmament, vous le verrez marchant dans les nuages, ouvrant ses mains dans les éclairs, venant à vous avec la pluie.

Regardez bien, vous verrez Dieu sourire dans les fleurs, remuant ses bras entre les branches des arbres.

SALIM AUN.

Ces pages ouvrent la traduction complète du « Prophète » de Gebran Kalil Gebran, déjà traduit en anglais et en allemand.

La Revue indigène publie donc la première traduction française de cet ouvrage, grâce au talent de notre distingué collaborateur Salim Aun.

Ph. THOBY-MARCELIN

LES HÉROINES

Nous attendions des héroïnes...

TRISTAN DERÈME

Nausicaa

I

Hannibal, c'est moi.

J'ai 22 ans. Je viens de m'apercevoir que je n'ai jamais rien regardé. Serais-je indifférent ? A ce propos, une curieuse observation de Démos :

— Quand tu marches dans la rue, tu vas droit devant toi, sans te retourner une seule fois.

Au fond, je n'aime peut-être que moi. Aussi bien, quelqu'un me plaît pour autant qu'il me témoigne de l'affection. (Je connais un garçon qui passait des heures devant son miroir. Je lui en veux de l'avoir fait avant moi.)

Je ne parlerai pas de mon travail. Il ne m'intéresse pas. J'accomplis ma besogne avec automatisme. Et, chaque jour, je me réveille à quatre heures d'après-midi.

Dans ma famille, nous sommes haïtiens de père en fils. C'est une tradition. Je naquis à Port-au-Prince, un jour de révolution. Cela explique sans doute ma nostalgie des coups de feu. Mon sourire de mulâtre jaune et maigre évoque un épis de maïs-*au-lait* fendu.

Je ne mentionnerais pas mon séjour à Paris, mais il y a le petit museau frais, sanglant et sucré de « La Blonde Nivernaise ». Une charmante enfant. Il m'arrivait de la faire souffrir. J'adorais la déshabiller à la chemise près. Elle fermait les yeux et quelle pudeur ! Cela se passait... comme dans Longus, je crois (je ne l'ai pas lu). En trois mots, nous étions chastes. L'histoire se termine dans un taxi. Un fait-divers d'une banalité odieuse et que je veux effacer de ma mémoire.

A part cette aventure naïve, je n'ai jamais fait l'amour que par respect humain. Des femmes faciles et des demi-vierges cyniques. J'en ai la nausée. D'ailleurs aucune d'elles ne m'aimait.

Aujourd'hui je me complais dans la compagnie de toutes jeunes filles. Ce sont de petits êtres pleins de curiosités. Elles découvrent l'homme avec passion. Je leur conte des anecdotes salées. Elles s'effarouchent, mais,

au fond, quel plaisir ! Elles trouvent que je ressemble singulièrement à Alexandre Pétion. Ce qu'elles aiment le plus, ce sont mes vers (qu'elles ne comprennent pas) et cette moue méprisante que je dédie à tout ce qui ne m'intéresse pas. Elles me doivent certains lies. Cette exclamation:

— Tiens !

Et cette conclusion faubourienne :

— Je m'en f...s !

II

Ici commence Nausicaa.

Elle a 16 ans. Et, comme je danse le charleston (avec ces pantalons larges, vous savez), elle s'est éprise de moi.

Elle s'appelle en réalité: Loulouse.

Elle est quarterone aux appas dodus, et, si je la prénomme: Nausicaa, c'est à cause de sa candeur et parce qu'elle a des bras blancs.

Elle m'envoie de petits bouquets de violettes noués avec des mèches de sa chevelure noire et lisse.

(Ce n'est rien qu'une histoire à l'eau de rose, un roman pour pensionnaires mystiques.)

Je suis très enthousiasmé. Je me sens aimé. Je fais pour Nausicaa des vers un peu dans le genre des tankas japonais ou des coplas d'Andalousie. (Elle est vraiment délicieuse.) Ce petit poème, entre tous, l'émeut aux larmes:

S'aimer au creux d'un lumineux silence.
Tes bras blancs, comme une eau sur des galets.
J'y cherche l'ombre, qui me déçoit, de ta pensée.

— Je ne sais pas, dit-elle ... Dis, Babal, tu m'aimes un peu ?

Je souris avec condescendance. Au fond, je suis heureux, grisé, lyrique.

Tant de fraîcheur, Nausicaa, tant de fraîcheur !...

III

Anémone est une amie d'enfance.

Nous goûtâmes, dans la roseraie de ma Tante, cette joie inoubliable, *le premier baiser*. J'avais alors di-

ans, j'étudiais le grec et Anémone venait de faire sa première communion au Sacré-Cœur de Turgeau.

Je prononçai tout bas :

— *Ananké* !

Et depuis ce jour Anémone me prodigue des œillades de favorite attendrie.

C'est une forte fille. Grande. Brune. De type *indio puro*. Démos lui voue une grosse admiration, qu'il me confie en ces termes :

— Je ne sais pas si tu me comprendras. Mais, mon, *cherr*, cette fille, je la trouve végétale ... Tu sens, Babal tu sens ?

Il ferme les yeux. Moi aussi. Et nous reprenons:

— VE—GE—TALE !...

Nausicaa est jalouse d'Anémone. Alors, pour varier mes plaisirs un peu, je lui raconte mon enfance, le baiser de la roseraie et le vocable grec.

Le soir, Nausicaa me fait parvenir un billet et un mouchoir. « Vous m'avez donné un soufflet », m'écrit-elle, et le mouchoir, mon *cherr*, il est humide de larmes

IV

De Pétionville (théâtre, port-au-princiens, de vos vacances, de vos idylles et de vos lunes de miel), un matin nous sommes partis en excursion sur la route de Dupont, Nausicaa, Anémone, Démos, d'autres amis et moi.

10 heures.

Le soleil ardc.

La route est pierreuse, pénible.

De blancs nuages moussent à l'horizon.

Démos courtise Anémone et Nausicaa fredonne un fox-trot allègre.

Je m'ennuie. Je regarde obtinément les talons d'Anémone et je murmure en baillant:

— *Ananké* !...

Nausicaa m'entend, elle éclate de rire.

La chaleur pique au dos. Aux tempes et sur le cou fumant, de petites coulées de sueur fraîches.

Pourquoi si méchante, petite amie, Nausicaa. Dans la *galette*, il est un endroit d'ombre et mystérieux, où je sais des cris de pipirites se pourchassant parmi le feuillage d'un mombin géant. C'est là qu'il faudrait m'aimer, petite fille, chastement, joue contre joue.

Un tournant brusque.

Goyaviers arrondis offrant leurs goyaves.

Les dents, montées sur de la chair rose et tendre, sont de la joie qui brille.

Nausicaa s'est élancée...

— Hannibal !

Elle mord goulûment dans une goyave douce. Je suis lyrique. J'embrasse Nausicaa ... Violence... Douceur ... Je fonds, je fonds... Douceur de cette lèvre parfumée et barbouillée de jus de goyave ...

... Je titube comme un jeune dieu barbare. Je dois être beau de toute ma joie.

Nausicaa sanglotte. Elle me renie.

V

— Babal est un insolent, conclut Nausicaa, je ne veux plus le voir.

Elle semble indignée. Ane même perfide, elle renchérit. Moi, je hausse les épaules en toute philosophie. Mais, après huit jours de rupture diplomatique, Nausicaa me fait chercher.

— Avoue, Hannibal, me dit-elle, avoue qu'il n'est pas permis de s'embrasser pour le moment, car enfin tu n'es pas mon fiancée et tu ne m'as même pas encore *arrêtée*...

Je boude.

Nausicaa n'est plus qu'un regard de tendresse impérieuse. Elle sourit, parle, se penche, murmure ...

Je me sens aimé.

(Je pense à la chatte noire de ma grand-mère, dont les frôlements électriques m'ont initié naguère à la sensualité.)

Ce jour là, Nausicaa m'a communiqué son allum.

VI

Extraits de l'album de Nausicaa :

A celui, qui la première fois m'a inspiré le bonheur d'aimer et de vivre, je dédie cette page.

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Babal, je compte sur ton cœur.

Prier c'est le bonheur.

Ah ! quelle joie extrême de dire: « Hannibal, je t'aime ! ... »

Chagrine.

Tu m'as donné un soufflet !

Si je suis bonne, faut-il que tu m'offenses ?
Ton méchant cœur s'en prévaut chaque jour.
Plus de rigueur vaincrait tes résistances.
Tu m'aimerais si j'avais moins d'amour.

Cruelle déception, facheux réveil.

Le château bien échafaudé est demoli. Quelle déception ! Alors on voit clairement que la vie est une lutte perpétuelle.

Tout ce qui provient du caprice de l'imagination ne mérite pas notre attention.

Mais qui ne fait pas des châteaux en Espagne ? Tous, tous y passent. Les sensés comme les frivoles.

Babal ! je t'aime quand même.

Reviens...

Hannibal de mon cœur ...

Plus je vais, je me rends compte qu'il n'est pas d'avantages sans inconvénients.

VII

De me sentir tellement aimé, je fais ces vers pour Nausicaa :

Lettres sur un arbre.

Saigne une rose rouge,
je vois la bouche
et la douleur de s'embrasser.

Mon amour est aussi grand
que tu m'es secrète.
Quand je te saurai,
pourrai-je encore t'aimer ?

Aujourd'hui que tu n'es pas jalouse,
je m'ennuie.

Je t'aime plus, absente :
je te désire.

Une porte ouverte.
Le vent souffle.
Un rêve s'envole.

Si tu m'abandonnais,
petite amie,
comme je t'aurais aimée !
De toute ma souffrance. .

VIII

Un soir, Démos me présenta Simon. Un confrère. Il fut tout de suite mon ami et on convint de se tutoyer.

Charmant garçon.

Il me lit des poèmes futuristes et nous buvons de la *draught-beer*, sous le sablier de l'Eldorado, parmi le va-et-vient des autos bourrées de fêtards qui réclament à tue-tête du *fruit-salt*. On entend jouer, à l'intérieur, au billard (mais les *bêleurs* sont silencieux). Et tandis que le phono déroule une langoureuse méringue de notre cher Lamothe, Démos tambourine sur le zinc d'une table ronde.

Je parle d'André Gide, de ses «Nourritures Terrestres» et du culte de l'attitude.

Mais Simon crie :

— *Gâçon, Trois « barriques biè* !...

Après quoi il me fait l'éloge des poètes orientaux qu'il aime passionnément. Et brusquement :

— Tu dois être pervers, me dit-il.

— ? ? ?

— Tu sais, intervient Démos, il est très clairvoyant.

Je suis ahuri. Pervers, moi, un *indigène* ! La bonne blague !...

C'est en vain que j'allègue Nausicaa, notre baiser, les goyaves, l'innocence de nos relations. Simon Triomphe :

— Tu me donnes raison !

Je suis très ahuri...

C'est alors que sur la proposition de Démos, nous sommes partis, en auto, quérir des filles dominicaines.

Nous voici lancés à toute allure, en route pour la Mer Frappée.

Morbides, Rosa, Placida, Elvira, Ivres. Elles chantent « *Papa Montero* ».

Ollé Chico ! Je me sens lyrique.

Petite naïve, Nausica, j'évoque ton parfum, tes seins, ta bouche et c'est la chair que j'ouvres.

(Simon n'a peut-être pas tort, je dois être pervers un peu.)

... 11 heures. Le quartier de la Glacière. Nous venons de quitter les filles. Trois nègres dans un caboulot ignoble, l'un joue de la mandoline, l'autre de la guitare et le troisième... Que chante-t-il ? Je ne sais. Mais je possède leurs visages malades et de quelle douleur ! Je vis la nostalgie de la Race...

IX

Et ce fut quinze jours de bamboches...

Nous dinions en plein air, *caille* Mme Charles de ce poisson frit agréable au goût, mais dont le relent plébéien vous imprègne et persiste comme un remords. Nous faisions des études de mœurs aux dancings et dans les bouges du Warf-Zherbes.

Ces plaisirs devaient me répugner à la fin. Un grand désir de pureté me fit revenir à Nausicaa.

Je la revis au Grand Cercle.

On allait, venait, riait, dansait...

Elle était pâle, pâle...

J'avais peut-être envie de pleurer. Et, sans cette crainte bourgeoise du ridicule, je me serais jeté à ses pieds... Mais aurait-elle compris ?

Alors je me suis approché. Je souriais d'un niais sourire ;

— Bonsoir, Nausicaa...

Où avais-je vu qu'elle était pâle ?

Elle me regarde avec indifférence, maîtresse de soi et polie, polie, polie :

— Bonsoir, Monsieur. Comment allez-vous ?

Et elle ajoute en souriant ;

— Je vous croyais souffrant.

Il me semble qu'elle a grossi...

Je m'éloigne d'un pied mélancolique, sur la cadence d'un tango. Trois ou quatre jeunes gommeux, frais

émoulus des boites de Montmartre, s'exhibaient vêtus comme des rastaquouères, avec des allures d'invertis.

Ce soir là, Nausicaa eut beaucoup de succès. Anémone crût devoir me railler :

— Vous êtes méchant de plaquer ainsi la belle Nausicaa.

— C'est pour vous faire plaisir, Anémone, vous étiez si jalouse d'elle...

Et je ne puis m'empêcher de rire, sans quoi elle n'aurait guère compris.

X

Palmes!

La brise, le jasmin et la lune commencent.

Pauvre Hannibal !

Et tu penses qu'Anémone est une sotte et que Nausicaa a vraiment pris trop d'embonpoint.

Tu as le cœur vide.

Tu te promènes.

Tu vas, tu vas... Le long de la route, de la solitude... Dans les cris des *criquettes*.

Tu t'assieds dans l'herbe haute, qui te démange.

Tu te sens malheureux. Tu vas pleurer. Mais tu t'arrêtes, pour écouter un âne qui brait.

(*à suivre*)

NOTRE ENQUETE

Dans la préface des «Essais de psychologie contemporaine »— Paul Bourget parlant de l'influence des écrivains qu'il allait analyser écrivait « à cette minute précise et tandis que j'écris cette ligne, un adolescent, que je vois, s'est accoudé sur son pupitre d'étudiant par ce beau soir d'un jour de juin. Les fleurs s'ouvrent sous la fenêtre amoureusement. L'or tendre du soleil couché s'étend sur la ligne de l'horizon avec une délicatesse adorable. Des jeunes filles causent dans le jardin voisin. L'adolescent est penché sur son livre, peut-être un de ceux dont il est parlé dans ces essais. . . . . qu'il ferait mieux de vivre disent les sages . . . . Hélas c'est qu'il vit à cette minute et d'une vie plus intense que s'il cueillait les fleurs parfumées, que s'il regardait le mélancolique occident, que s'il serrait les fragiles doigts d'une jeune fille. Il passe tout entier dans les phrases de son auteur préféré. Il converse avec lui de cœur à cœur, d'homme à homme. Il l'écoute prononcer sur la manière de goûter l'amour et de pratiquer la débauche, de chercher le bonheur et de supporter le malheur, d'envisager la mort et l'au-delà ténébreux du tombeau, des paroles qui sont des révélations. Ces paroles l'introduisent dans un univers de sentiments jusqu'alors aperçu à peine. De cette première révélation à imiter ces sentiments la distance est faible, et l'adolescent ne tarde guère à la franchir...

Nous voulons dégager les *Influences* qui agirent sur la sensibilité des jeunes haïtiens d'aujourd'hui de quel maîtres reçurent-ils les paroles qui ouvrent sur le monde et la vie, ces fenêtres mystérieuses qui font que l'on croit découvrir l'univers pour la première fois. Ces initiateurs, leur influence, nous aiderons à comprendre la physionomie morale des jeunes gens qui nous entourent Nous publierons au fur et à mesure leurs témoignages... Nous posons la même question à nos proches ainés, à tous les intellectuels haïtiens pour essayer de retrouver les sources où s'alimente la Pensée haïtienne contemporaine ; nous espérons que l'on fera bon accueil à cette enquête, qu'on en comprendra la portée ; essayer de nous connaître, de trouver en commun des façons de sentir semblables, arriver à nous aimer...

1re Année No 3 Septembre 1927.

La Revue Indigène

— Les Arts et La Vie —

Directeur : E. Roumer
Gérant-Responsable : Ph.-Thoby-Marcelin
Fondateurs : E. Roumer
N. Sylvain
J. Roumain
A. Vieux
Ph.-Thoby-Marcelin
Daniel Heurtelou
Carl Brouard

SOMMAIRE

Eclaircissements	Emile Roumer
Poèmes de R. Garcia Barcéna	Trd. par Jacques Roumain
Quelques Définitions de la Poésie	H. Brémond de l'Académie Française
L'Ange Raymond Radiguet	Carl Brouard
A Raymond Radiguet	Ph. Thoby-Marcelin
Francis de Miomandre	Ph. Thoby Marcelin
Ecrit sur de l'Eau (extrait)	Francis-de-Miomandre
Entre Nous: Jacques Roumain	Antonio Vieux
Le Buvard: poèmes.	Jacques Roumain
Le Héros Caché (Frank Braun)	Trd. par Jacques Roumain
Poèmes	Daniel Heurtelou, Emile Roumer, Fabio Fiallo
Le Prophète (Kalil Gebran)	Trd. par Salim Aun
Les Héroïnes, nouvelle	Ph. Thoby Marcelin

IMPRIMERIE MODELE
1940, Angle des Rues Courbe & Macajoux
20th Street.
PORT-AU-PRINCE, (HAITI)

1re Année N° 3 Septembre 1927.

La Revue Indigène

— Les Arts et La Vie —

ÉCLAIRCISSEMENTS

« La Revue Indigène » est une pierre tombée dans la mare aux grenouilles. Dans le journal « l'Haïtien » on s'est plaint amèrement de *ces pètits jeunes gens* et démarqué les sottises des anciens bouquins de littérature sur le mouvement symboliste. Nous regrettons qu'un homme aussi respecté que Mr Pressoir ait accuilli dans sa feuille d'anonymes ragots et tripotages de ces éternels lâches qui signent : un abonné. Nous ne sommes pas incendiaires et notre souci est d'écrire assez bien pour que notre école nationale puisse avoir une place honorable dans la littérature haïtienne.

« La Revue Indigène » est composée non d'arrivistes mais d'arrivés. Nous n'avons pas à gravir l'échelle sociale. Il appartenait à des goujats de nous mettre sur le dos les grossièretés chroniques de jeunes « cagatingas» contre les jeunes filles de notre société. Nous faisons cette mise au point pour que l'intelligentsia haïtienne ne tire pas sur ses propres troupes. Que nous n'acceptions pas les manuscrits de ridicules auteurs et voilà une série d'attaques aussi bêtes que piteuses. Oswald Durand qu'on nous accuse de mépriser est l'oncle de Jacques Roumain.

Nos écrivains ne sont pas connus dans le monde. A qui la faute ? Les anthologies françaises sont ouvertes aux Belges, Suisses et Canadiens. Dans la collection « Georges Barral » des poëtes étrangers, les volumes les

plus beaux sont « La Nuit » d'Iwan Gilkin et les « Sonnets Médaillons » d'Edmond Laforest. Et pourtant, en France, notre Edmond Laforest n'est connu que de rares lettrés. Les efforts de notre ministre d'alors Georges Sylvain n'ont pas été poursuivis. Nous autres de la « Revue Indigène », nous voulons modifier cet état de choses injustes et que la Muse haitienne puisse placer son mot dans les aspirations passionnées des autres peuples.

Les chroniques du Dr Normil G. Sylvain auraient dû mettre certaines choses au point. Je revois encore la tête chauve, une barbe plus poivre que sel de Mr Iorga à l'Institut Carnégie : « Nos opinions sont faites de livres que nous n'avons point lu ». Au lieu de nous comprendre, de sympathiser avec nous, jeunes et vieux se lancent à l'attaque avec le bouclier de l'anonymat. En vain aurons nous écrit nos projets, nos buts, tout doit rester lettre morte. L'habitude de préparer sa phrase française et de ne pas écouter a donné à nos adversaires une mauvaise foi chronique.

Il y a, en Haïti, des fonds de bibliothèque à détruire La littérature de Doumic forme tout le bagage intellectuel de nos petits grands hommes. Les admirables découvertes de l'abbé Rousselot sont inconnues à nos chers concitoyens qui en restent toujours au mythe des six voyelles. À d'autres, plus évolués, l'Art des Vers d'Auguste Dorchain est un Koran, un Evangile. Ils en sont encore restés aux incolores poëmes philosophiques de Sully-Prudhomme. » Toute une bande d'eunuques littéraires nous rabâchent l'oreille de leur voix de fosset : Le vers libre ! le vers libre !

Depuis Oswald Durand en passant par les « Créoles au Clair de Lune» de Constantin Mayard et «La Femme en bleu » de Charles Moravia, on n'a vu pareille floraison de poëmes. Pour reprendre un mot d'Hilaire Belloc : les Primaires sont la peste de l'humanité. Les Haïtiens ne peuvent admettre qu'une chose de beauté naisse chez eux et qu'un monsieur soit un poëte mondial qui boit de la bière sur la terrasse de l'Eldorado. Lafcadio Hearn a passé plus de trois ans à Port-au-Prince sans qu'on n'ait jamais entendu parler de lui. Notre œuvre

claire et fraiche et de poëtes sincères est battue en brèche par des pitres de salon, et de pauvres littérates qui se plaisent dans la délectation morose. Nous cédons à l'ennui de leur faire un cours du reste assez bref. Les gens qui nous attaquent sont les partisans de l'inénarrable anthologie de Mr d'Artrey.

Il nous est impossible quant à présent de faire une sérieuse étude sur les vers français ; nous n'avons pas des caractères pour marquer les accents forts et faibles de même les graphiques nécessaires. Tout est à créer dans ce pays, l'imprimerie comme la librairie. Prenons par exemple, ce vers d'Agrippa d'Aubigné dans les Tragiques :

L'écume de leur pus leur monte jusqu'aux yeux.

On remarquera qu'il y a quatre accents forts, *écume*, *pus*, *monte*, *yeux*. Nos lecteurs peuvent appliquer cette règle des quatre accents forts aux vers français, (les articles, les auxiliaires les conjonctions etc. comptant pour des accents faibles) Les règles de Boileau sont empiriques et le poëte actuellement doit se mettre au courant de tous les progrès prosodiques. Les études sur les vers sont des gammes nécessaires à l'artiste.

Compter chaque syllabe pour un pied ne peut être scientifique, la préposition *à* ne vaut pas le substantif *aube*. Le premier mot du vers, *écume*, une syllabe brève suivie d'une forte est un pied iambique dans la poësie anglaise comme dans toutes les prosodies. Qu'on ne m'objecte pas la faillite des écrivains de la Pleïade dans la création du vers mesuré. Par delà les siècles de littérature française, les Ronsard, Baïf, du Bellay ont tendu les mains aux écrivains de l'école romane. Du Plessis, Moréas. Les fantaisistes sont arrivés ensuite dans la lice avec Paul-Jean Toulet, Emile Henriot et le poëte chéri des muses: Tristan Derême.

Il n'est qu'en Haïti que des répliques de Trissotin et Vadius ne s'attirent pas le fou rire du public. Le rythme continu continuement varié de René Ghil, la théorie ingénieuse de la chaine à godets que nous étudierons bientôt, de même que les règles établies par Paul

Claudel montrent que les vers classiques ou libres ne sont que des artifices typographiques. Le souffle règle les rythmes et la chanson d'Eviradnus ne peut se lire en donnant le même ton et la même valeur à chacun des vers.

Ecoutez, / comme un nid / qui murmure / invisible

En étudiant un poëte moderne, Albert Aufremont, nous rencontrerons la même coupe de vers :

Je suis fier / de porter / dans mon â / me ton âme Israël /

Nous ne voulons pas ennuyer nos lecteurs de définitions techniques mais le vers cité serait en réalité un vers de quatre pieds, chaque pied étant représenté par deux syllabes faibles suivies d'une forte. De plus un rejet allonge nécessairement le vers précédent et la manière de réciter ne donnerait-il pas le vers riche d'une seule coulée, à la Claudel.

Je suis fier de porter dans mon âme ton âme, Israël !...

Le vers classique à quatre accents forts est un vers à forme fixe comme le sonnet et l'areyto (que nous avons créé) sont des poëmes à forme fixe. Suivant les cris de nos poétereaux, un homme qui n'écrirait pas en ballades, rondeaux ou pantoums ne ferait pas de la poësie. Nos voisins de Cuba ne sont pas en but à la malveillance systématique de nos crétins solennels. L'audace d'un Fernandez Arondo est accueillie chaleureusement qui nous vaudrait à nous les plus grossières insultes

...I pasara tu juventud !... tu juventud que es canto,
que es manzana de Octubre, bravo sol de los tropicos,
que es agua pura y fresca de cristalinos rios
y flor qui se abre al beso pasional de la aurora.

Il reste une objection : la rime !...

La chanson de Roland n'est pas rimée ; elle n'en est pas moins le seul poëme épique français. Et de quel droit des petits maîtres attaqueraient les Valery Larbaud, John Antoine Nau et Verhaeren. Ils sont bien intransi-

geants : nous digérons bien leurs rimes-tiroir. bouchon et mariage républicain : arbre, marbre ; vers. voiles, étoiles ; rose. morose etc. « La poésie est de la prose montée «, une pierre brute dont on tire un diamant de la plus belle eau. Le rythme est souverain et que me chantez-vous de rime si un poème vous plait et vous émeut.

Aimez-vous Shakespeare demandais-je à un monsieur? Et Gœthe, Le Dante, Camoëns ? Je revois encore sa bouche en cul de poule.

— Oh ! leurs vers sont admirables, quel feu ! quel génie !...

— Et pourtant vous ne savez l'allemand, l'anglais ni l'italien ? Comment avez-vous pu goûter des poèmes sans rimes.

Même avant l'apparition de « La Revue Indigène » nos cuistres auraient dû se taire devant la geste épique du poëte Félix Viard : « La légende du dernier Marron !... » Ecrivant personnellement avec la rime, la contre-assonance de Derème et la contre-rime de Toulet je ne prêche pas « pro domo » Il n'en reste pas moins que notre mouvement est original et que nous suivons directement nos aînés : Etzer Vilaire, Damoclès Vieux, Charles Moravia. Nous sautons volontiers sur l'intervalle, cette mare aux grenouilles et leurs coassements anonymes.

EMILE ROUMER

LA REVUE INDIGÈNE présente...

à ses lecteurs un jeune poète cubain, RAFAEL GARCIA BARCENA, LAURÉAT DU PRIX DES JEUX FLORAUX célébrés par le sécrétariat de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts à l'occasion des noces d'argent de la République de Cuba.

VISION D'OUTRE TOMBE

Et j'étendrai mon vol et je resterai flottant
dans l'immensité sans lumière.
Uniquement je saurai que j'existe
et ne me verrai même pas dans la mer...

Un silence absolu...
Et une horreur suffocante
qui arrachera de moi un cri terrible,
une clameur effroyable et aigue.
Uniquement je saurai que je crie
et n'entendrai même pas ma voix...

Et je sentirai une telle angoisse
que je tenterai de me détruire et ne le pourrai pas.
(Ma Raison sera un morceau du jour
réfugié en mon être)

Uniquement je saurai que j'existe
et ne me verrai même pas dans la mer.
Uniquement je saurai que je crie...
et ne m'entendrai même pas crier...

Et ainsi j'errerai éternellement
dans l'immensité sans lumière.

MIRAGE

Debout sur un rocher je contemplai le paysage.
Et je vis plein de joie, comme la mer était bleue.
Et je lançai ma barque à la mer, comme un baiser
[aux vagues.

et je partis!...

Le ciel — reflet de la mer — se couvrit de nuages bientôt.
Et la mer — rime parfaite du ciel — devint noire.
Et je vis, prisonnier en ma barque, que point [n'était bleue la mer.

Et je dominai l'impulsion de renverser ma barque au fond de la mer par une peur inconnue.
Mais déjà la quille va au caprice des vagues et je navigue au hasard.

Ah! si j'avais su en lançant ma barque que point n'était bleue la mer!

RAFAEL GARCIA BARCÉNA

(Traduit de l'espagnol par JACQUES ROUMAIN.)

Quelques Définitions de la Poésie

Si, du reste, j'avais voulu parler des seuls poèmes qui suggèrent explicitement, immédiatement l'infini— les Psaumes, par exemple, ou le Paradis,— je n'aurais pas dit que ces poèmes tendent «à rejoindre la prière» Ils font beaucoup plus; ils la touchent déjà; ils se confondent presque avec elle. Ce que j'ai dit me paraît s'appliquer à tout poète, dans la mesure où il est poète, même s'il n'a jamais composé que des épigrammes. Nous ne nous plaçons pas, mon ami et moi au même point de vue. Il parle du poème, pris en soi, et du sujet que ce poème nous représente. Moi du poète lui-même, en temps que tel, c'est à dire de l'expérience

première qui est à l'origine du poème. Cette expérience, si elle est vraiment poétique, est toujours une certaine rencontre de Dieu, obscure, du reste, le plus souvent; une certaine prise de contact, consciente ou non, peu importe, mais réelle, mais féconde, avec Dieu. « Quand nous affirmons, écrivait Newman, que l'absence totale de sens religieux entraine une absence totale du sens poétique, nous n'entendons pas que le poète doive nécessairement traiter des sujets religieux; nous ne parlons pas de la matière même du poème mais de ses sources profondes.»

Avec cela, il va de soi que je ne prends pas ici le mot prière au sens formel et rigoureux; élévation volontaire, surnaturelle et méritoire de l'âme vers Dieu. Entre chanter Sirmione et faire oraison, je mets une différence. L'inspiration poétique « tend à rejoindre la prière » c'est à dire qu'elle conduit à la prière, qu'elle y pousse de tout ce poids dont parlent Wordsworth et Keats. Elle est prière, non pas précisement analogique ou métaphorique, mais inchoative. Qu'on me pardonne ces gros mots. Elle est don de Dieu; plus encore elle est Dieu lui-même dans ce don, présent et s'offrant, sub diversis speciebus. Comme toute rencontre de Dieu, elle est invitation à la prière. Le poète qui voudrait épuiser ce don, aller jusqu'au bout de sa grâce, finirait nécessairement par la prière. Nous ne pouvons pas tout dire à la fois, et, pour l'instant nous devons nous en tenir aux aspects négatifs de notre vaste sujet, à la différence entre poésie et prose.

(*La Poésie Pure*) H. BRÉMOND

de l'Académie Française.

L'Ange RAYMOND RADIGUET

Ange—et pas seulement au sens poétique du mot. Le corbillard qui porta Radiguet en terre, n'avait-il pas en effet, des plumets de la couleur symbolisant l'angélique innocence, puisqu'il mourut à vingt ans, âge où mourut aussi l'auteur génial des Chants de Maldoror.

Vingt ans ! Le plus bel âge pour quitter ce monde de cafards, de bigotes, et de ces hypocrites et pompeux démolisseurs d'âmes, que sont les bourgeois.

J'ai connu, naguère, un jeune qui fit son possible pour mourir à cet âge-là. S'il n'y parvint pas, c'est que peut-être, il n'avait encore rien dit de ce qu'il avait à dire. Ce diable de jeune homme avait une manie singulière. Il aimait se promener dans les cimetières à la recherche d'épitaphes sensationnelles. Un jour il en lût une, qui le laissa rêveur : ci-gît Mademoiselle Une Telle, morte chrétienne et vierge à l'âge de 99 ans. Sans blague, pensa-t-il, cette vertu devait être rudement ennuyeuse tout de même ; 99 ans sans... miséricorde est-ce possible ?

Mais ici, je vois le lecteur écarquillant ses yeux. Qu'est ce que c'est que cette histoire d'épitaphe, au beau milieu, d'un article de critique; cela n'a pas l'ombre de sens commun. Ah! ça, jeune homme vous vous moquez?.— Pas le moins du monde, cher Monsieur, et je reviens à mon sujet. D'ailleurs, ce jeune homme n'est pas le moins du monde intéressant, attendu qu'il avait été excommunié, à un âge fort tendre, par un gentleman en robe de chambre noire.

Mais, revenons à l'ange. Raymond Radiguet ne tenait pas à la terre, écrivait Jean Cocteau. Il suffit pour s'en convaincre, de lire le Diable au Corps et les Joues en Feu. Radiguet était un averti et, l'intuition qui le portait à écrire ces lignes, ne le trompait guère: « Je flambais, je me hâtais, comme les gens qui doivent mourir jeunes et qui mettent les bouchées doubles ». Et encore « un

homme désordonné qui va mourir et ne s'en doute pas met soudain de l'ordre autour de lui. Sa vie change. Il classe des papiers. Il se lève tôt, il se couche de bonne heure. Il renonce à ses vices. Son entourage se félicite. Aussi sa mort brutale semble-t-elle d'autant plus injuste. Il allait être heureux. »

Ces dernières lignes émeuvent davantage, quant on sait que ce fut peu de temps avant sa mort, que Radiguet réunit les poèmes épars qui devaient compléter les Joues en Feu.

Est-il un livre plus troublant que ce mince recueil de poèmes écrits de la quatorzième à la vingtième année et sur lequel plane l'aile angoissante de la mort. Raymond Radiguet garde toute son originalité, dans le roman.

Le Diable au Corps est écrit dans ce même style nerveux et grêle, si lumineux cependant, des Joues en Feu. Avec ce roman simple et vrai, à coup sûr autobiographique, nous voilà loin de ces œuvres romanesques où l'on voit des créatures romanesques faire l'amour en songe, et déguster des sorbets à l'éther. Je veux qu'on me montre les hommes, tels qu'ils sont dans la réalité. Si ce sont des amants, je veux les voir... mais laissons ces choses que quelques-uns prétendent scabreuses.

Peut-être son chef-d'œuvre est-il Le Bal du Comte d'Orgel. Je n'essaierai pas de raconter ce roman où il ne se passe presque rien ; cependant les personnages vivent intensément renseignés que nous sommes des motifs psychologiques qui les font agir. En vérité, ce petit roman me paraît être de la lignée bien française, qui va de la Princesse de Clèves à Dominique. Radiguet — mélange exquis d'un marivaudage un peu sec et du modernisme le plus aigu.

CARL BROUARD

A Raymond Radiguet

In memoriam

Des anges le plaisir appris,
ce cœur nous empêche de vivre,
que recouvre de givre,
profanes, votre sot mépris.

Au bout de l'an scolaire,
chanterons-nous, le front lauré,
belle dans le soir doré
me dédiant un regard polaire?

PH. THOBY-MARCELIN

FRANCIS de MIOMONDRE

(ROMANCIER FRANÇAIS)

Quoi qu'il écrive, un homme renseigne bien plus sur soi-même que sur les autres.

Une comédie de Molière, pleine de rire et de bouffonnerie explique très bien le drame de son existence.

Dans tout livre, je cherche un homme. L'auteur m'intéresse beaucoup moins.

Ma première rencontre avec Francis de Miomondre date de deux ans.

C'était à Paris, parmi l'indifférence affairée des passagers du Métro; avec un ticket de deuxième classe, je découpais les feuillets de son premier roman, *Ecrit sur de l'eau* (couronné par l'Académie Goncourt), et ces lignes me tombèrent sous les yeux, qui ont éveillé en moi un écho d'une infinie mélancolie: « Une longue habitude du malheur lui avait donné de la vie cette juste conception que la malice des hommes n'est rien à côté de celle autrement incompréhensible des événements. Il y avait là un profond mystère devant lequel il s'inclinait sans discuter. »

C'est un livre plein d'humour et de fantaisie; mais quand on vient de le lire, il laisse en soi une rêverie désenchantée (comme le souvenir, à la gorge, d'une bouchée de cendre).

Dans *La Jeune Fille au Jardin*, Miomandre procède de la même manière.

La Naufragée et L'Amour de Laure Duverrier sont, au dire même du romancier, des études « d'une âpreté presque désespérée ».

Je n'ai pas lu le Dictateur, fantaisie joyeuse et libre, qui doit faire contraste avec toute une œuvre fataliste et amère, mais sans la nier; au contraire, elle explique le caractère de Miomandre, enclin au rêve, à la gaîté, et que la triste platitude du réel ramène à la mélancolie.

Max Daireaux, dans les Nouvelles Littéraires, nous le présente ainsi ;«Il a cru à la beauté, à la bonté, et sur le chemin de ses expériences il n'a rencontré que des amours manquées de mornes ambitions, des infamies sans grandeurs, »

Dans un de ses inappréciables *Une heure avec ...*, Frédéric Lefèvre nous apprend que Francis de Miomandre vit chez-lui en pyjama de soie verte (orné « au beau milieu du dos d'une lune qui sourit »).entouré d'une guenon et de ces fantoches de feutre, dons de ses amis Valéry Larbaud, Simon Kra et Miguel de Unanmmo. Sa table de travail est très parente de ces secrétaires des marquises dix-huitiéme, jouant la bergère à Versailles sans se douter qu^e le couperet de Samson les guête pour le sanglant Quatre-vingt-treize.

Ce fut pourtant dans ce cabinet de travail, si fantaisiste et mandarin, que Miomandre rédigea son vibrant appel à la conscience européenne, lors du bannissement de Miguel de Unanumo, recteur de l'Université de Salamanque et porte-parole de la pensée espagnole.

Francis de Miomandre est, par ailleurs, grand ami de l'Amérique Latine.

Il mérite d'être mieux connu des lecteurs haïtiens, qui semblent tenir que la littérature française finit avec Anatole France, Bourget, Loti, et Barrès. Puisse ce témoignage donner ici la cûriosité de son œuvre.

PH. THOBY-MARCELIN

ECRIT SUR DE L'EAU

(extrait)

—Vous penserez à moi. Adieu, mon fou !

Elle l'embrassa, boudant déjà et tout triste, puis, légère, s'évapora.

Seul de nouveau, plus seul encore entre les murs de porcelaine et sous le gaz brûlant, Jacques ne se sentait plus la force de descendre. L'idée de revoir les invités de Mme Morille lui était insupportable, et il eut pour la première fois l'obscure intuition que l'amour, lorsqu'il n'est pas là, sous la main, fait perdre aux petites choses de la vie le pauvre charme qu'elles ont pour qui ne rêve pas mieux.

Cependant, il faut bien vivre, n'est-ce pas? c'est-à-dire accepter avec un air aimable et indifférent la mauvaise plaisanterie supérieure qui nous est quotidiennement imposée de faire ce qui nous déplait cent fois plus souvent que le contraire, en vue d'ailleurs de ne plaire à personne.

Il devait être égal à Mme Morille que Jacques de Meillan vint où ne vint pas faire figure à ses quadrilles, et même à M. Morille que ses parquets perdissent un frotteur, car ce qu'il en avait dit n'était qu'une manière de badinage métaphorique, et cependant le jeune homme, en acceptant leur invitation, s'était engagé implicitement à séjourner plutôt dans leur salon que dans leur cabinet de toilette. Et, donc il descendit.

Ce fut à grand'peine d'ailleurs qu'il ne se perdit point au milieu du Labyrinthe d'escaliers, de corridors et de chambres qu'il avait traversé, et ce qui ne contribua pas peu à son embarras, ce fut de retrouver pleines de confuses présences et de très doux murmures ces pièces qu'il n'avait vu tout à l'heure hantées que de leurs meubles... Des personnes nombreuses (si nombreuses qu'on s'étonnait qu'il put en rester tant dans la salle du bal) étaient venues chercher là, dans la pénombre propice, quelques instants de ce cher répit que la société refuse si cruellement à ses enfants, lorsqu'en les respectant, elle se respecte. Pour mieux goûter la saveur des minutes trop brèves, elles parlaient peu, et seule-

ment pour s'assurer entre elles que les baisers qu'elles se donnaient ainsi, malgré leur fièvre et leur hâte, étaient la preuve et le gage d'une fidélité durable.

Jamais, dans aucune soirée, Jacques n'avait vu autant de monde s'embrasser. Il comprit, car il n'était point bête, qu'il n'avait fréquenté jusqu'alors que des hôtes dont les salons n'avaient pas d'issue, tandis que, chez Mme. Morille, deux étages presque entiers étaient abandonnés à l'amour. Il dérangea beaucoup de monde, mais sans le faire exprès, car il était rempli de bienveillance, et il aurait voulu que tout un chacun, malgré son évidente ingénuité et la médiocrité de son choix, goûtât autant de bonheur avec sa compagne qu'il en avait pris, lui, à retenir entre ses lèves la bouche exquise de son amie.

Au fait, où était-elle? Il espérait la retrouver au grand salon et... Elle lui avait défendu de la reconnaître, mais ne pouvait-il pas demander à lui être présenté? Ne serait-ce pas très charmant, cette entrevue faussement la première, avec tous les sous-entendus, toutes les significations infiniment nuancées que prendraient alors les moindres paroles de galanterie?

Recherche vaine. Comme des ombres, comme les personnages absurdes et perpétuels qui défilent aux tirs des foires, il vit passer et repasser, sans raison vraiment Lanturlut, Mme. Defayyantz, M. Morille et le petit Chamaré, Mme de Rappaponi et M. Bombard, et Mme Brémond, et bien d'autres. Mais Lanturlut, surtout repassait si souvent que c'était à en avoir le vertige. Cette situation devint même si insoutenable que Jacques se leva et, l'abordant, lui posa la main sur l'épaule:

—Ecoutez, Lanturlut, dit-il avec une grande douceur, ne repassez plus comme cela. Je ne peux plus y tenir. Il faut absolument que vous vous arrêtiez.

Lanturlut fut tellement étonné qu'il en demeura une minute la bouche ouverte, jusqu'à ce qu'au coup de coude violent de M. Morille, qui justement entraînait Mme de Chamaré dans une scottish à contre-temps, vint lui faire perdre son instable équilible et le faire tomber assis sur une basque de son habit, dans la poche de laquelle une petite lanterne pour rentrer le soir, écrasée, éclata.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

ENTRE NOUS:

JACQUES ROUMAIN

Affable, les mains tendues, Jacques Roumain nous reçoit. Il est souriant dans un pyjama noir. La tête ébourrifée. Une fatigue légère autour des yeux. De quoi il s'excuse d'ailleurs aimablement.

J'ai beaucoup travaillé depuis ce matin, dit-il. Une traduction.

Et sur un geste de suprise:

—Je crois que ceux qui nous ont précédés s'en sont trop exclusivement tenus aux quelques écrivains français dont la renommée leur parvenait. Ils se sont complètement désintéressés de la marche de la littérature mondiale. Tort profond et qu'on ne déplorera jamais assez. Au xxe siècle —, le mot peut vous paraître grandiloquent, mais il exprime ma pensée, — on est un citoyen du monde. De plus en plus les littératures tendent à sortir des limites des frontières. Elles s'influencent réciproquement. D'où un certain intérêt à connaître les représentants de la pensée étrangère pour se mieux posséder soi-même.

Il y a une éducation du goût à entreprendre en Haïti. Des horizons insoupçonnés qu'on se doit de découvrir à la foule. On ne le peut que par des traductions. Qui connait chez nous Pratlz Ramirez, Fabio Fiallo et ce jeune poète Cubain Garcia Bârcena? Et pourtant voilà des écrivains de notre hémisphère, puissants, originaux. Et la terre qu'ils chantent est sœur de la vôtre.

—*C'est là réellement un tort immense. Je ne conteste pas que la littérature française doive avoir chez nous, peuple de même culture, une importance capitale... mais de là à ignorer complètement les autres...*

— Avant tout nous sommes un peuple nègre. Que nous allions chercher les maitres de notre forme parmi les écrivains français, *rien de plus naturel.* Mais qu'ils ne deviennent tout de même pas les maitres de notre sensibilité. Ils ne l'ont été que trop longtemps. On a fait son petit Gourmont, son petit Samain. Et l'on a candidement ignoré qu'il y avait là, aux Etats-Unis, à quatre

jours de nous, une florissante poésie nègre. Et originale. Countree Cullins par exemple. Notre littérature est désaxée.

Dans un cadre, au dessus de la table de travail, le visage d'un homme se profile. Robuste, énergique. Barbiche à la Napoléon III. Un narguilé, sur un tabouret évoque je ne sais quel décor oriental où des femmes nues s'alanguiraient sur des tapis. Au mur tapissé de draperie persane: panoplie.

Il sourit:

—Vous regardez mes armes? Toutes exotiques. Kriss Malais. Hache mongole. A Paris, je m'attardais souvent dans les boutiques des brocanteurs. Je crois que riche j'eusse fait un merveilleux collectionneur. Un merveilleux bibliophile aussi du reste.

Du geste, il me montre sa bibliothèque. Philosophie. Histoire. Roman. L'indice d'un esprit curieux, ouvert. Tacite coudoie sans morgue madame Bovary et Pirandello.

Nous nous asseyons dans ces fauteuils du pays en acajou et qui ne manquent pas de confortable. Le soir tombe. Cela met une frémissante clarté d'or dans la pièce, une frémissante clarté d'or où son visage se découpe en relief. Brun. Les traits saillants. Machoire volontaire et têtue, qu'aux moments de silence un tic contracte. Les épaules sont larges. Sous une sveltesse apparente, on devine une extraordinaire puissance de vie. La souplesse d'une machine bien huilée.

—Ce en quoi ma bibliothèque vous paraîtra peut-être originale, c'est dans le grand nombre des livres orientaux. L'Orient m'a réellement marqué. Voyez-vous même. [Je lis: Les penseurs de l'Islam, le Rissalvat al Tarohid, le Coran, l'Islam Noir, les Upanishad, Hafiz, Omar Khayam etc...]

—Cela est très instructif, dit-il en les replaçant sur le rayon. Et intéressant. J'ai idée ainsi que je voyage. Je tiens sans doute de mes ancêtres, bretons et matelots, cette nostalgie vers l'espace. Certaines terres exercent sur moi une véritable attraction. Et certains noms aussi: Prague, Vienne, Nidjninovgorod.— A côté des livres orientaux, voici Nietzche.

— *Moi aussi j'ai connu la crise nietzchéenne. Il fut une époque où avec un de mes amis, René Salomon, je passais des heures à commenter Zarathoustra.*

— C'est à mon avis l'œuvre la plus caractéristique du génie nietzchéen. J'ai lu — dans quel manuel de philosophie pour écoliers? que Nietzche est malsain. Tout au contraire. Aucune morbidesse. Nulle trace de l'amertume hégélienne. Mais un vaste chant à la vie. A l'effort. A la «Volonté de Puissance.» Cet homme a créé une religion: celle du Surhumain: «Et je veux que l'homme soit beau et dur comme le diamant.» Et ce passage: « Qu'est le singe pour l'homme, sinon une honte et une dérision. De même l'homme doit être une honte et une dérision pour le Surhumain.» Je cite à peu près.

—*Et quelle grandeur, quelle ampleur du lyrisme!*

—Vous l'avez dit: Nietzche est lyrique. Ce n'est pas le lyrisme sentimentalement niais de quelques Lamartiniens attardés (je trouve comme Roumer, que ces gens là me barbent. Mais le lyrisme grandiose. Puissant et large comme un chant d'orgue. J'ai été heureux de retrouver à Claudel même allure. C'est le verset poétique aussi simplement émouvant que celui de la Bible.

—...

—Mon enfance? Tumultueuse. Je trouvais plaisir à déchirer mes fonds de culotte avec toutes les mauvaises têtes du quartier. A 16 ans: la Suisse, Institut Grunau. Puis Zurich. Je m'engoue de Henri Heine. Je fais des vers allemands. Et aussi tous les sports: boxe, course, Plus tard, voyage en Espagne où j'allais continuer mes études d'agronomie. En fait de Zootechnie, je m'interessai surtout aux courses de taureaux. J'aimais surtout le plein soleil des corridas. Cela correspondait à cet excès de vie que je porte. Ce fut aussi à cette époque que je connus Montherlant. Ses « Bestiaires » m'ont frappé à un point que vous ne pourrez supposer. J'y sentis un poète avec lequel j'avais de certaines affinités.

—*Je crois que Votre « Cent mètres » en est influencé. Et d'André Obey aussi dans l'Orgue du Stade.*

Jacques Roumain réfléchit. Il est visible que ma question le gène, comme tout ce qui touche trop directement à sa personne. Mais enfin il se décide et répond:

—Ni de l'un ni de l'autre. J'ai le défaut, comme je vous l'ai dit, d'avoir des aïeux bretons, à tête dure. Dès que je me sentirais sur le point d'être influencé par un auteur, je m'en défendrais. C'est un tort peut être... Et puis, j'ai aussi ma conception du poème. Laissez que je vous la dise. Vous n'êtes pas venu pour autre chose, du reste.

Pour moi le poème contient un drame. Et ce côté dramatique, lui seul peut dégager une émotion. Ce qu'on appelle l'émotion artistique et qui n'est que la satisfaction de la chose bien dite, ne me suffit pas. Je suis plus exigeant. Je veux au poème la force vibrante qui secoue. Le moteur. Dans « Cent mètres » je n'ai pas voulu brosser un tableau. Je ne suis pas peintre. J'ai voulu faire vivre ce que j'avais couru. La fièvre. Les impressions délirantes. Et l'Angoisse. Montrer la profondeur douloureuse de cette chose banale, extraire son âme. Le drame de la piste. Le drame dans les nerfs et les muscles. Depuis qu'ils se sont courbés, les coureurs, prêts à la détente, jusqu'à la minute où le fil blanc fera à l'un d'eux, une fine écharpe.

On a prétendu que ce n'était qu'un simple jeu d'images. Des gens naïfs s'imaginaient qu'il est besoin de la chercher. Mais non. Elle vient seule. Elle s'impose même. On souffrirait de ne pas la mettre.

Ma conception du poète? Un être qui vit. Donnez à ce verbe, je vous prie, sa pleine conception. C'est le barde antique, adossé aux colonnades et déversant le trop plein de ses sensations. Et c'est pourquoi je me refuserai volontairement à suivre toute règle. Cet oiseau qu'est la poésie, meurt, en cage. Avez vous lu le poème de Marinetti sur l'automobile de course ?

Formidable. Une puissance d'évocation! Et cette poésie de la vitesse...!

Et nous voilà tous deux récitant :

Dieu véhément d'une race d'acier,
Automobile ivre d'espace,
qui piètines d'angoisse, le mors aux dents stridentes!
... je lâche enfin tes brides métalliques et tu t'élances
avec l'ivresse, dans l'infini libérateur.
... Et d'instant en instant je redresse ma taille
pour sentir sur mon cou qui tressaille
s'enrouler les bras frais et duvetés du vent,
... Montagnes, ô Bétail monstrueux, o Mammouths,
qui trottez lourdement, arquant vos dos immenses,
vous voilà dépassés, noyées. .
Et j'entends vaguement
le fracas ronronnant que plaquent sur les routes
vos jambes colossales aux bottes de sept lieues.
Montagnes aux frais manteaux d'azur,
Plaines ténébreuses, je vous dépasse au grand galop.
Etoiles, mes Etoiles,
Entendez vous ses pas, le fracas des abois
et ses poumons d'airain croulant interminablement?
Que le pouls du moteur centuple ses élans.
J'accepte la gageure avec vous, mes Etoiles.

Je conclus:

De tels hommes évidemment passeraient ici pour pédants ou fous. Voilà qui nous console.

Nous avons traversé sur la terrasse. Les toits émergent du fouillis noir.

—Qui donc affirme, me dit-il après un instant de silence, qu'il y a deux hommes en chacun de nous. Auprès du sportsman que je vous ai montré, exubérant de vie, il y a en moi un côté mélancolique,, l'élégant ennui de Byron. Ces deux hommes, dans mes actes, je les sens se heurter. En Suisse, nous étions de joyeux étudiants. Aimant le plaisir et ne reculant pas, certains jours, devant la rixe joyeuse. Je gardais néanmoins des accès de tristesse profonde. Le mal du pays. D'autres choses aussi que je ne peux définir. C'est ce qui explique sans doute mon amour de Heine.

Je suis heureux que Mr Moravia l'ait traduit. Notre milieu si étrange, sous couleur d'être cultivé, a-t-il su seulement le goûter ? Heine est le seul romantique que je supporte. A l'encontre des amants maladifs du «moi», son amertume est discrète. Il ne porte pas son cœur en sautoir. La vraie souffrance n'est pas dans les phrases.

Elle est dans un sourire, une pointe. Songez à ce simple vers :

« avec mes grandes douleurs, j'ai fait de petites chansons.

C'est par là qu'il me séduit.

Je comprends : Nietzche serait alors chez vous une réaction contre une tendance naturelle du pessimisme ?

— Je crois.

— Voilà qui n'est pas pour rendre votre art accessible à notre public.

— Le Public ?

Il est ahuri. Il a l'air de ne pas réellement comprendre

— Vous m'obligeriez de n'en point parler. Y en a-t'il un ? Je ne veux pas croire un seul instant que vous envisagiez cette masse amorphe de semi-lettrés ou de « littératés » qui nous encombrent. Ceux-là; ils sont irréductibles. Nous aurons beau, toute notre vie, expliquer que nous n'apportons point la guerre, mais un art plus réellement nôtre, ils ne voudront jamais nous croire. Encore moins nous admettre. Si vous entendez parler d'une trentaine d'hommes réellement cultivés, ouverts à tous les courants d'idée, soyez sûr que nous avons déjà leur estime.

Carl Brouard publie bientôt son recueil.

— Et il a raison. Le « Tam Tam Angoissé » sera à mon avis, une superbe manifestation d'art haïtien. Naturellement, cela fera crier. On nous accusera, comme certain journal, d'esprit de chapelle.

Il n'y aurait pas grand mal d'abord.— le feu sacré n'ayant jamais été entretenu que dans les chapelles. Mais nous n'avons pas cet esprit. Si nous voulons ignorer les médiocrités (elles pullulent), et secouons les idoles pourries, nous reconnaissons avec plaisir le génie d'un O. Durand par exemple.

Pas moi. Je le trouve illisible. Une facilité qui le rend parfois obscur. Des rimes sans recherche. Avec Durand l'impression artistique fait défaut. Je le soupçonne d'avoir manqué de goût.

— Vous pouvez avoir raison. Mais le vrai visage de notre pays, c'est encore là qu'il faut aller le chercher. Oswald Durand est un précurseur. Il est indigène.

Vous me parlez de sa forme. Et il est vrai qu'elle nous semble désuète. Comme, très certainement, à la génération qui nous suivra, nous qui scandalisons la pudibonderie de quelques gros bourgeois, nous paraîtrons «vieux jeu.» Il faut que l'art se renouvelle. Ceux qui nous disent « prétentieux », avec tout ce que ce mot renferme ici d'injurieux, se trompent. Nous savons que nous devons passer. Une autre génération viendra qui nous poussera de l'épaule, apportant sa forme à elle. Laquelle? Il serait osé de jouer au prophète. Mais soyez sûr qu'elle correspondra à sa sensibilité. « Les prétentieux » sont ceux qui croyaient avoir trouvé une forme définitive, le dernier mot de l'art. Ce n'est pas nous.

La chaleur avec laquelle Jacques Roumain avait défendu l'art haïtien de Durand m'avait frappé. Aussi y revins-je et lui fis-je remarquer que Mr Vaval lui aussi...

—J'ai beaucoup d'estime pour Mr Vaval. Peut être notre conception d'une poésie autre que les mièvreries sucrées de quelques uns, nous vient-elle du travail obscur de quelques écrivains comme lui. Le seul tort de Mr Vaval fut de n'avoir pas en lui même, la maîtrise qui pût imposer ses théories. Un bon point néanmoins à son actif. Son «Moulin» évoque réellement le paysage haïtien: Ailleurs j'ai retenu de lui cet image:

« la route blanche comme du sel.»

—Et Dominique Hyppolite?

—Evidemment. Mr Dominique Hyppolite est un poète. Une naiveté de bon aloi qui donne à son recueil la tiédeur d'un bouquet de verveines. Il a parfois de beaux vers. Le malheur est que Mr Dominique Hyppolite, pour être jugé, doive être replacé en son époque. Vers 1905. C'est un peu loin. Et, puisque nous parlions de Durand reconnaissez ici son influence.

Vous m'avez entraîné malgré moi à parler de notre ancienne littérature. Laissez qu'alors je vous dise mon sentiment entier. Il a manqué à nos écrivains de *savoir regarder.*

—*Pas assez de sentiment personnel. Des lectures.*

—Des lectures. Prudhomme. Gourmont. Samain Un peu, (pas trop cependant), de Rivoire, et qu'on délave, avec quelles précautions! dans du très mauvais Géraldy. Tandis qu'il eut fallu oublier.— Normil Sylvain l'a dit —la leçon apprise. Rien qu'ouvrir les yeux. Saisir les rapports. Et l'image. Emile Roumer sait très bien voir et peindre. Il lui suffit d'un vers pour esquisser un paysage

Un palmiste unicorne et la lune au sommet !

Ajoutez y un certain raffinement, et un goût éprouvé. On sera bien obligé de lui rendre justice. Le premier il a su à vingt deux ans donner une œuvre qui est — je n'exagère pas — ce que nous avons fourni de mieux. —...

—Ce que je compte faire ? Je ne sais pas encore. Je n'ai pas, vous savez, d'ambitions littéraires ni n'envisage de publication avant trois ans. Mon volume de vers sera intitulé: le Buvard.

Je prends des notes pour un roman.

Mais quelle que soit mon œuvre, c'est à mon sol que je la dédierai...

...La musique, au lointain, s'est tue. Un pas traîne sur l'asphalte. Frisselis du vent tiède. Et il n'y a plus dans le silence entre nous tombé que le crissement, par intermittences, des cigales. Et la lumière qui pleut des étoiles.

ANTONIO VIEUX

LE BUVARD

INSOMNIE

Et de ne plus avoir
pour écrire sa peine
qu'un morceau de buvard
éclairé par la lune.
JULES ROMAINS

Clarté indécise.
La nuit
entre dans la chambre, sombre voile
brodé d'étoiles.
La lune est un gros fruit
se balançant à mon insomnie.
Les rossignols de Hafiz
sont morts. Silence bleuâtre.
Nuit interminable. Chaque heure
s'étire monotone comme une litanie.
Je me penche hors de moi
pour écouter une voix
ténue, et triste comme un parfum.
J'ai peur du sommeil.
Je veux penser à ma douleur
et m'en bercer comme d'une chanson.
Je tends les mains
vers toi et j'étreins
le ciel
—et le vide.

JACQUES ROUMAIN

ORAGE

Pour Th. Thoby-Marcelin

Le vent chassa un troupeau de bisons blancs dans la vaste prairie

du ciel. Silencieux et puissants ils écrasèrent le soleil ; le soleil s'éteignit.

Le vent hurla telle une femme en mal d'enfant :

la pluie accourut, fille du feu et de la mer; elle accourut en dansant

et tira sur le monde des rideaux de brume. Les feuilles chantèrent

en tremblant comme des débutantes de music-hall ; vint le tonnerre

et applaudit. Alors tout se tut pour laisser applaudir le tonnerre ; des fleurs

moururent sans avoir vécu ; les palmiers agitèrent leurs éventails contre la chaleur.

Un troupeau de bisons noirs émigra de l'orient à l'occident, et la nuit arriva comme une femme en deuil.

Jacques Roumain

LE CHANT DE L'HOMME

C'est la chanson des rêveurs qui s'étaient arraché le cœur et le portaient dans la main droite.

G. APOLLINAIRE

Pour A. VIEUX

I

J'ai voulu à ma détresse
des rues étroites, la caresse
à mes épaules des bons murs durs.
Mais vous les avez, o hommes
élargis de vos pas,
de vos désirs,
de relents de rhum,
de sexe et de «draught-beer».
J'erre dans vos labyrinthes
multicolores et je suis las
de ma plainte.

II

Ainsi:
vers vous je suis venu
avec mon grand cœur nu
et rouge, et mes bras lourds
de brassées d'amour.
Et vos bras vers
moi se sont tendus très ouverts
et vos poings durs
durement ont frappé ma face.
Alors je vis:
vos basses grimaces
et vos yeux baveux
d'injures.
Alors j'entendis
autour de moi croasser, pustuleux,
les crapauds—Ainsi:
solitaire, sombre,
maintenant fort et mon ombre
mon seul compagnon fidèle,
je projette l'arc de mon bras
par dessus le ciel

JACQUES ROUMAIN

CALME

Lampes qui s'allument,
espoirs qui s'éteignent.
OMAR KHAYYAM

Le soleil de minuit
de ma lampe. Le temps qui fuit
n'atteint pas ma quiétude.
Voici la minute
rare où la douleur se lasse
et enfin, furtive, repasse
le seuil. Une grande indifférence entre
en moi avec un goût de cendre.
Ma table est une île lumineuse
dans la ouate noire de la silencieuse
nuit. Hors
un homme courbé sur ses désirs morts
je ne suis plus rien...
La route s'arrête avec les pas du pèlerin.

JACQUES ROUMAIN

CORRIDA

a poudre d'or de l'arène, la vie immobile des fleurs
les châles. Les mantilles évocatrices de cloître ou
harem. Les oranges et les quolibets qui volent. Le
e romain du loueur de coussins.

assion, passion qui déclanche aux bras de la foule
ressorts brusques.

ercles magique de l'aréne. Et toi, o Armillita, le cen-
où tout vient rayonner et d'où tout rayonne.

oute cette vie pour toi seul, o petit Indien!

mort se tient devant toi avec des cornes pointues.
bras prolongés par les banderilles, tu avances; tu
n jeune dieu aztèque nourri du soleil, et du cœur
vaincus.

aintenant tu cours, tu cours vers la mort aux
rouges et tu la rencontres, et tu la touches, et tu la
es du déclic de tes jeunes hanches.

éni soit le ventre de la femme qui te porta!—

r le sable le sang éparpille de petits drapeaux espa-
es pourpre et or; mais toi tu vas piétinant les drapeaux
montes un escalier invisible au-dessus de la foule,
essus des mains enthousiastes, au-dessus des fem-
évanouies, avec un sourir ambigu aux coins des lè-
.

is la muleta rouge dans tes mains brunes, tu mar-
de nouveau à la mort, tu t'offres à elle, tu l'implo-
le ton pied et elle accourt noire et puissante.

ors tu la contournes, la nargues, t'en détournes, re-
s à elle, jusqu'à ce qu'elle perde le souffle et baisse
uffle.—

L'instant grave, la minute suprême qui fige les gestes
Les cœurs pèsent lourds, lourds et cependant mon
tent à la gorge.

O Sacrificateur, frappe !
Eclair! Choc !

Le monstre titube, secoue de tout son reste de vie l
mort qui l'envahit. Tombe, se redresse sur les genoux
tombe.

O noble mort, trouvée dans la lutte noble et loyale

Des colombes palpitent soudain dans toutes les main
Alors toi, Armillita l'Aztèque, tu présentes avec le gest
hiératique du prêtre de Huitzilopochtli l'oreille de l
victime à l'adoration de la foule espagnole.

JACQUES ROUMAIN

Madrid, Mai 1926

LE HÉROS CACHÉ

NOUVELLE

Georg et Bernhard Wenzel habitaient une chambre
une cuisine au quatrième étage du No 6 de la Talstras
se.

Leurs situations n'étaient pas si mauvaises qu'ils n'eus
sent pu louer chacun une chambre meublée dans un quar
tier plus souriant. Mais ils restaient là où ils étaient. O
avait ses commodités, ses habitudes. Et puis Bernhar
était de caractère un peu sombre, timide; il aurait chang
de rue avec déplaisir.

Ici tout le monde le connaissait, tout le monde éta
habitué à sa malheureuse apparition. Depuis longtemp
les enfants ne le poursuivaient plus. Ils s'habituèrent bien
tôt à ce bossu à la bosse de travers qui passait tous le
jours dans leur rue. Il ne sembla bientôt ni étrange, n
comique. C'était un bossu. Voilà tout... Ils préféraien
maintenant courir après l'âne blanc attelé à la voitur
du marchand de quatre-saisons.

Peut-être que Georg, beau et svelte, se sacrifiait en restant avec lui, peut-être — , mais en tous cas il ne le laissait jamais voir.

Debout devant le foyer de la cuisine Georg Wenzel faisait cuire des pommes de terre.

Une casserolle laissait échapper de la vapeur et une bonne odeur de viande. Son frère ne tarderait pas à rentrer, alors on se mettrait à table.

Il arrivait toujours, en retard, Berahard le bossu; et en toutes choses.

La faute en était moins à sa bosse qui le gênait peu qu'à l'attention qu'il portait à tout ce qui l'entourait, au soin qu'il donnait à tout ce qu'il entreprenait.

Georg se moquait de lui,il appelait ça de la pédanterie. Mais Bernhard souriait et disait :«Laisse donc» ou bien «Est-ce que je nuis à quelqu'un ?»

Car vraiment il ne nuisait à personne, ce petit infirme dont les yeux bleu pâle semblaient une mer mouvante de vagues très légères.

Il était myope; mais ne portait pas de verres « Ça va encore avait-il l'habitude de dire quand un ami lui en parlait — ils n'ont encore rien oublié ou mal fait pour que je les enferme dans une prison de verre.

Ils, c'étaient ses yeux. Il les personnifiait ainsi que toutes les parties de son corps. Sa bosse s'appelait: *Elle*. E*lle* devient ennuyeuse disait-il parfois à son frère quand celui-ci la nuit ne dormait pas. Alors Georg savait: *Elle*, la bosse, faisait mal. Donc il pleuvrait bientôt, ou bien il y aurait un changement atmosphérique quelconque.

—Dois-je te faire des compresses chaudes, Bernhard?

— Non. Dors ; grognait l'autre ; ne me dérange pas. Mais son regard était empli de caresses. Georg ne le remarquait pas. Il se tournait du côté du mur sans autre pensée que de se rendormir.

Ainsi avaient toujours été les façons de Bernhard Wenzel. Peut-être devait-il ses manières à sa bosse, aux moqueries subies; il se faisait passer pour un homme entièrement insensible à tout sentiment doux. Mais il avait le tact de ne pas être insupportable avec son genre et de conserver des relations agréables avec tout le

monde. Aussi, il n'était point détesté de ses collègues de la Compagnie d'Assurances.

Et si un jour il était de mauvaise humeur et la laissait voir, on se contentait de murmurer: «pauvre type: avec sa bosse il ne saurait être gai tous les jours.» Mais était-il un jour particulièrement aimable parce que le soleil mettait de la gaiété en son cœur ou que sa bosse n'était point douloureuse; alors on disait:« il n'est d'ordinaire pas à prendre avec des pincettes, qu'il reste aujourd'hui là où il est ! »

Ainsi il était seul. Dapuis trente ans il était seul. Il n'avait auprès de lui que son frère Georg en bonne santé et plein de vie dont les paroles le troublait profondément; Georg qui parlait canotage,foot-ball et dancing.

— Comme ils doivent être heureux ces hommes qui ont le droit d'enlacer une femme, qui peuvent danser avec des pas si surs, des corps si harmonieusement fondus qu'ils ne semblent former qu'un.

Le pourrait-il. lui, même sans sa bosse ?
Non je ne pourrais pas — pensait-il —
Ça le réconciliait un peu avec sa bosse.

« Ma bosse, disait-il à son frère, celle que j'ai sur les épaules, n'est pas trop désagréable.

Mais celle que je porte là-dedans. au fond de mon âme — j'en fais un reproche à Dieu »

Et il souriait amèrement tandis que Georg le regargardait étonné.

« Non, Georg ne pouvait le comprendre. Un homme ne comprend jamais un autre homme. Frères?

Tous les hommes au début avaient été frères et ne se comprenaient pourtant plus. A cause de la langue? Probablement. Ils s'étaient reposés sur la valeur des mots. Mais ceux-ci ne transmettent que la pensée, l'esprit. Ils avaient entièrement négligé la langue du coeur, elle resta un balbutiement. Ils ne se comprenaient plus. Mais oui; même pas Georg. Et puis comment pouvait-il prétendre que Georg qui ne conaissait que le rire comme langue, pour qui chaque forme de la vie était une source de joie. Georg, le fort, le svelte. prit part à ses tristes pensées»

Il aurait été injuste d'exiger cela de lui. Alors il n'exigeait rien, ne désirait même pas la compréhension de son frère.

Bernhard condamné à une passivité corporelle sublimait tous ses sentiments tendres en une activité de l'âme. Il aimait son frère, il l'aimait de façon caché, comme avec honte et n'agissait pas autrement envers lui qu'avec un étranger, mais il portait son amour comme on porte une croyance consolatrice.

Il existait donc au monde de l'amour pour lui, le bossu. Car qui donne, doit posséder pour pouvoir donner.

Ah! personne au monde ne voyait en son cœur, pas même son frère....

FRANK BRAUN

(*La fin au prochain numéro*)

Traduit de l'Allemand par Jacques Roumain

POEME

La route,
ventre insatiable,
boit
l'auto, qui file haletante
en des soubresauts.
Mon âme
a des hoquets,
j'ai soif d'un baiser de femme.
Les raquettes,
vagabonds pouilleux,
semblent rire,
rire de ma douleur.
Je rêve d'être une vache
le long de la grand'route.

D. HEURTELOU

I.-- ROUEN

A JEAN-CLAUDE AUJAME

Malgaches, bambaras, des types au cambouis!...
Que je m'énerve en la crapule où la normande,
ribaude à l'oeil crevé s'allume au noir bouis-bouis.

Que je m'énerve en la crapule où la normande,
une boule de suif pour soutiers de cargo
se gonfle comme morte une grosse limande.

Une boule de suif pour soutiers de cargo!...
Dites plutôt les mots du savoureux créole
que des calfats maltais le pitoyable argot.

Dites plutôt les mots du savoureux créole
que je saute à travers cet ignoble décor;
la femme aux seins rancis, la borgnesse qui trôle.

Que je saute à travers cet ignoble décor!...
Sur le mur de crachats quelle forme s'allonge,
la savate qui traîne en l'affreux corridor.

Sur le mur de crachats quelle forme s'allonge?...
O mon amour subtil comme un parfum d'encens,
mon cœur est-ce un citron mollasse ou quelque éponge?

O mon amour subtil comme un parfum d'encens,
que je revoie un beau pays loin des cieux mornes,
une ligne d'écume autour des noirs brisants.

Que je revoie un beau pays loin des cieux mornes,
d'une gouape grouillant aux regards éblouis
des marins antillais qui regrettent leurs mornes,

malgaches, bambaras, des types au cambouis.

EMILE ROUMER

II.-- PARIS

A Stephane Mercier-Ythier

Tes cheveux au bay-rhum comme des poivriers!...
Un alcôve charmant de France ou de Cythère,
un nid bien chaud contre de tristes Février.

Un alcôve charmant de France ou de Cythère,
ton corps d'ébène aux flancs bleuis d'efforts nerveux;
luisants de moire fraîche aux muscles de panthère.

Ton corps d'ébène aux flancs bleuis d'efforts nerveux,
beau nègre aux mots fleuris d'images nostalgiques;
un firmament d'extase et ses chants et ses feux.

Beau nègre aux mots fleuris d'images nostalgiques,
que je m'enivre toute aux jasmins de tes dents,
amante de Provence ou des Gaules Belgiques.

Que je m'enivre toute aux jasmins de tes dents!...
D'où viens-tu, de Saïs ou la noire Idumée
des mornes ou de sols coupés de verts étangs?...

D'où viens-tu, de Saïs ou la noire Idumée?
Oh! tant de volupté s'irradie en mes reins
que je coule, lait doux, entre tes bras pâmée...

Oh! tant de volupté s'irradie en mes reins...
Ma tendre gorge brûle en touchant ta peau moite,
ta peau d'un velours noir plus doux que les sucrins.

Ma tendre gorge brûle en touchant ta peau moite
mon sheik, tes flancs creusés d'agiles lévriers
où je vibre d'amour dans notre chambre coite,

tes cheveux au bay-rhum comme des poivriers..

Emile Roumer

NUIT DE PRISON.

Minuit··· Quelqu'un là-bas cogne aux barreaux
de ma prison...
Et l'on devine au toc-toc de la main
angoisse et crainte.

D'une folle étreinte, j'embrasse mon lit,
la voix inquiète:
«Qui va là?»Seule me répond, timide,
une rumeur.

Légère comme le baiser d'une bonche exangue
sur une fleur
ou le pied fugace d'une vierge tremblante
en rendez-vous.

Et cette rumeur en ma cellule fait naître
une illusion.
L'air se parfume de lis, les ténèbres
sont incendiées.

Ah! calme tes battements insensés,
cœur trop ardent,
celle qu'en secret tu adores est bien loin
de la douleur !

Celle qui approche cependant tient d'elle
cette splendeur
qui, de son corps transfiguré se dégage
comme un arôme.

Blanche dans son manteau d'argent diaphane,
c'est la lune
qui, vers ma prison s'avance, tremblante
et apeurée...

Dis-nous, quelle terreur insolite, ô lune,
jolie lune,
Ereint ton âme et te laisse au visage
un pli d'horreur?

Lentement, d'un geste large et sans bruit
l'astre livide
plonge un index lumineux par les barreaux
de ma prison

et l'étend loin, très loin, en me pointant
l'éclair sinistre
de la baionnette qui, dans l'ombre, guette
mon évasion.

Démasque en même temps l'index radieux
la face cynique
d'un reître vil qui, de son œil bleu, féroce,
épie ma chambre.

Le front obtus, les cheveux rouges, sa lèvre mince
contracte encore
en un rictus de cruauté stupide
qu'imprime l'alcool.

Un ourlet de sang lui festonne
le bord des ongles,
ongles lâches, griffes d'hyène peut-être,
non de lion.

OH! douce compagne des nuits d'amour
et de douleur,
blanche lune, vaine ta candide émotion,
repose en paix.

Car ce soldat de vil aspect, aux yeux
d'azur féroce,
malgré son abus des liqueurs et ses ongles
couleur de sang

et ses hauts faits de pillage, de ruine
et de viol,
d'incendies, de martyres et d'hécatombes
un peu partout,

est, ma pâle lune, le Surhomme, celui
que délégua
paternellement Wilson pour nous enseigner
la foi nouvelle,

la paix et la concorde entre les hommes
de tous pays.
Que l'Etat fort en face du faible s'érige
en protecteur,

la faible comblera du fort la très juste ambition,
en échange,
lui livrant en même temps et la vie' et l'argent,
même l'honneur!

Comme garantie de ce très noble pacte
--Aide et amour --
toute dispute sera désormais tranchée
par le canon.

Va! lune, proclame notre chance
et ton erreur
quand tu pris pour un reître malfaisant
ivre et féroce,

Cette cîme de progrès, de civilisation
rare, idéale,
trop idéale, ô lune, car, jusqu'à présent
nul ne l'a vue !

FABIO FIALLO

Nous avons commencé à traduire LE PROPHÈTE, le récent livre de Gebran Kalil Gebran, prince des lettres arabes, répondant au désir de MM. E. Roumer et Carl Brouard, directeur et administrateur de cette sympathique Revue.

Nous demandons indulgence aux penseurs, aux intellectuels et à tous les aimables lecteurs, car nous écrivons en une langue qui n'est pas la nôtre et nous traduisons un poète philosophe.

S. A.

Le Prophète

Douze ans l'Elu aimé et désigné attendit dans la ville d'Orefils, le retour de sa barque qui devait le ramener dans son Ile native.

Le sept Août de la douzième année, dans le mois de la moisson, il monta sur un monticule, derrière les remparts de la ville; et, ses yeux devinèrent loin, dans l'horizon, sa barque qui naviguait, enveloppée par la brume.

Son cœur sursauta dans sa poitrine, et son esprit voltigea au-dessus de la Mer. Il ferma les yeux, son âme pria en silence.

∴

Mais à peine laissa-t-il le monticule que la tristesse l'envahit. Il se dit :

— Comment pourrais-je en paix, laisser cette ville ? Irais-je dans cette mer sans tristesse ?

— Non. Je ne quitterai cette ville sans voir le sang couler de mes blessures spirituelles! Longs furent mes jours tristes et plus longues les nuits de ma solitude... Qui peut s'écarter de sa tristesse et de son isolement sans que son cœur en souffre ?

— Beaucoup sont les sentiments que j'ai laissés dans les rues de la ville, et beaucoup sont les sujets de mon affection qui marchent nus dans ses sentiers. Comment les laisserais-je sans remords ?

— Ce que je laisse, ce n'est pas la robe que je change aujourd'hui pour la remettre demain. Non. C'est une face que je déchire de mes mains. Ce n'est pas une idée que je laisse après moi, c'est un cœur que les privations rendirent sensible et palpitant.

— Malgré cela, je dois partir, et sans retard. Car la Mer m'appelle, je dois monter ma barque pour arriver à ses profondeurs. Si ici, je passais la nuit dont les heures sont brûlantes, je me gélerais et m'enchainerais à cette terre !

— Je voudrais que tous m'accompagnent... Mais comment ? La voix est impuissante pour aller avec la langue et les lèvres. Seule, elle pénètre dans les ondes. Ainsi l'aigle pour voler n'emporte pas son nid. Seul il parcourt l'espace.

∴

L'Élu arrivé au pied du monticule regarda la Mer, vit sa barque s'avancer vers le rivage, et, à son bord ses compatriotes allaient et venaient.

Du fond de son cœur, il leur cria:

—Vous, fils de mon pays qui montez la Mer sans avoir peur de ses vagues et dont vous avez dominé les flux et

et reflux, oh! combien de fois je vous ai vus dans mes songes! Et voilà que je vous revois à mon réveil qui est plus profond que mes songes! Je suis prêt pour être avec vous, et d'un immense désir j'attends la brise qui gonflera vos voiles. Mais avant, je voudrais respirer une dernière fois dans cet atmosphère tranquille, et regarder, avec douceur, cette nature. Et alors, je serai marin entre les marins.

—Et toi, o Mer immense, sans fin, houleuse ou calme seule avec toi, les fleuves et les ruisseaux trouvent la Liberté et la Paix!

* * *

De loin, il vit hommes et femmes qui, abandonnant leur travail, couraient vers les portes de la ville. Il les entendait qui criaient son nom et annonçaient l'arrivée de sa barque. Il se dit à lui même:

—Sera-ce le jour d'adieu comme celui du retour? Sera-t-il dit que mon crépuscule est mon aube? Qu'offrirai-je au cultivateur qui a laissé sa charrue et au vigneron qui a laissé son pressoir ?

— Mon cœur se changera-t-il en un arbre fruitier pour en cueillir et en donner?

— Mes désirs, déborderaient-ils, telle une fontaine, pour en remplir des coupes?

— Suis-je une flûte ou un cornet soufflé par le Tout Puissant?

— J'erre, cherchant la tranquillité. Quel est ce trésor que j'ai trouvé pour pouvoir tranquillement en distribuer?

—Aujourd'hui sera-t-il pour moi jour de moisson ? Mais dans quels champs ai-je semé et au cours de quelle saisou inconnue?...

—Est-ce l'heure de mettre ma lampe au haut de mon phare? En tout cas la lumière qui en jaillira ne sera pas de moi. Je la mettrai, mais elle sera éteinte. Le Gardien de nuit y mettra l'huile et l'allumera...

C'est ce qu'il se disait.

Beaucoup de pensées restèrent au plus profond de son être, car lui-même ne pouvait déchiffrer son profond secret.

∴

Le peuple entier le reçut à son entrée dans la ville et l'ovationna. Les notables l'arrêtèrent pour lui dire : « Ne nous laisse pas si tôt, tu fus un rayon dans notre aurore. Ta jeunesse inspira nos âmes; tu n'es pas un étranger parmi nous, tu es notre fils aimé et chéri ; ne fais pas que nos yeux te cherchent en vain ».

Les prêtres et les prêtresses lui dirent:

« Ne fais pas que la Mer nous sépare, ne jettes pas dans l'Oubli les années passées parmi nous. Ton esprit vivait en nous, ton ombre éclairait nos visages, nos cœurs t'aiment et nos âmes te sont attachées. Mais notre amour se voila dans le silence sans que nous puissions le dévoiler. A présent il te supplie en criant, déchirant lui-même son voile, pour te montrer la vérité. Seule, la séparation dévoile la profondeur de l'amour...

∴

Beaucoup d'autres lui parlèrent, le prièrent. Il ne répondait pas, mais inclinait la tête et l'on voyait des larmes couler sur ses joues et sur sa poitrine.

Il continuait à marcher avec le peuple jusqu'à la grande place, devant le Temple.

A ce moment sortit du temple une femme. Elle s'appelait Almetrat et était voyante.

Il l'enveloppa d'un regard plein de tendresse, car ce fut la première qui accourut à lui quand il avait un jour et une nuit dans la ville. Elle le salua avec respect en lui disant:

— Prophète de Dieu, vous cherchiez un idéal, attendant votre barque qui était loin de vous. La voilà qui arrive et votre départ est résolu. Grands sont votre amour et votre tendresse pour la terre de vos songes, de vos souvenirs et de vos sublimes préférences.

— Ainsi, ni notre amour, ni notre besoin de vos lumières ne peuvent vous retenir. Avant de nous laisser, une seule chose nous vous demandons: Parlez-nous, enseignez-nous, vos principes pour que, à notre tour,

nous les enseignions à nos enfants, eux, aux leurs et à leurs petits fils.

Et ainsi, votre parole s'affirmera en nous au cours des siècles.

— Dans votre isolement, vous avez été témoin de nos faits; vous avez entendu nos rires et nos pleurs. Nous vous prions de nous dévoiler à nous-mêmes, de nous parler des secrets de la vie, du berceau au tombeau.

Il répondit :

GEBRAN KALIL GEBRAN

(traduit de l'arabe par Salim Aun)

à suivre

Ph. THOBY-MARCELIN

LES HÉROINES

Nous attendions des héroïnes...
TRISTAN DÉRÈME

Gisèle

Mon amie, O ma bonne amie, ma camarade !....

VALÉRY LARBAUD

I

Voici comme je terminai la fameuse épître à Démos au sujet de l'Abandonnée: «... Et puis comment ne pas goûter la poésie — comme d'un coup d'archet — de ce prénom: Gisèle. Il évoque une gazelle et rend si bien la grâce voluptueuse de la petite fille qui t'aime encore et que tu renies.»

(Or Démos n'est ni laid, ni beau: il est sympathique. Sa sveltesse tient du palmiste. Et comme chez lui l'âge ingrat s'est prolongé, sa face boutonneuse est un corossol. Mais à de certaines heures — le soir surtout — placé à contre-jour, il est presque beau, rappelant ces argentins, danseurs de samba et de tango, qui jouent les Adonis à Montmartre. Il est dynamique. L'intensité de son verbe, de son geste, de son rire donne à penser qu'il est mû par 40 H P, alors qu'il vous octroie, causant, des bourrades généreuses, sportives, amicales. Jovial, n'éprouvant aucune joie sans un vaste désir de fraternité: il partagerait son bonheur avec toute la terre. Hâbleur et vantard. Quoi qu'il entreprenne, toujours sûr de soi. A l'entendre, il connait les femmes:

— Toutes les mêmes, mon vieux Babal. Il faut être matériel, plutôt bête qu'homme, s'adresser aux sens et pas au cœur. Tu peux me croire, je me sens de la grande famille des séducteurs...

— Ah?

— Tu es jeune!...

Moi, je lui connais pas mal de déconvenues, bien qu'il observe un mutisme fanatique sur le chapitre de ses échecs.

Sa dernière aventure ne manque pas d'être savoureuse. Démos courtisait une petite bonne de chez moi. Un

soir il la rencontre dans une rue peu passante, sans lumière et discrète. Notre séducteur tente une action décisive. L'affaire tourne mal. Ma mère s'émeut. Tout le monde est au courant.

Démos crâne...

C'est alors qu'on lui reconnut ce goût particulier pour les amours ancillaires. On le surnomma: Roméo de Trottoirs.)

Perdue la tendresse de Nausicaa, j'unissais mes regrets aux confidences de Gisèle. Je plaidais sa cause auprès de Démos infidèle. Et la réponse de celui-ci — qu'allait-il comprendre! — fut laconique et brutale: « Moi, j'ai fini; tu peux commencer, Hannibal. »

Alors j'ai commencé — mais ce n'est pas comme il pensait. Affectueux et quotidien, je passe mes après-midis avec Gisèle.

Nous causons.

Dit-elle:

— Je sens l'odeur de Démosthène, j'ai envie de vous mordre.

Je réponds:

— Nausicaa ne voulait pas que je l'embrasse... Tandis qu'Anémone... mais c'est une sotte...

— Savez-vous, Hannibal, que Démosthène fréquente assidument chez Anémone ?

Etc...

Puis c'est l'heure où le père de Gisèle revient de la pharmacie... car il est pharmacien. Et j'entreprends avec lui ces absorbantes parties de dames, que je me laisse gagner par déférence.

II

Gisèle me montre la peau blonde de son poignet, où elle a inscrit, en s'égratignant avec une épingle en or ce tatouage: Démos. (Aurait-elle quelque ascendance caraïbe?)

— C'est, m'explique-t-elle, pour ne pas oublier qu'il m'a fait souffrir ... A propos, Nausicaa me dit qu'elle en a fait autant pour vous.

Je me sens gêné, je souris...

-- Que voulez-vous, ma chère, j'ai découvert quelques dicules à Nausicaa... et puis, voyez-vous, elle a trop rossi...

Ce disant, je remarque la gorge de mon amie.
Elle est haletante!...

Sa lèvre a le rouge des ibiscus. Et pensant à sa souplesse voluptueuse, je me répète:

-- Quelle flamme!... Quelle flamme!..
Je suis emballé.

J'ai envie de l'embrasser...(Un peu d'audace, vo-ons!...)

Je me penche... je me... Mais elle a commencé:
—Démosthène...
Le charme est rompu.

III

Une forte tape su mon épaule, accompagnée d'un Comment va.»

C'est Démos. Goualleur, il s'informe:

— Et les amours? Où en es-tu avec Gisèle? Je parie ue tu ne l'as pas encore embrassée.

—Mais comment veux tu?...
— Je le savais bien...
Il triomphe:
— Tu es jeune!

Je suis vexé, Lui ne voit rien. Il parle, il parle. Il me aconte ses succès. Anémone est sa dernière... *victime*. l pense déjà à la quitter.

— Toutes les mêmes, mon petit Babal. Moi je suis un éducteur... Je *lignerai* prochainement Loulouse... Mais omment l'appelais-tu encore?... Nausicaa! ah oui, c'est a!... Nausicaa à la fontaine... Comme dans l'Odyssée.

— Tu sais mon cher Démosthène, qui trop embras-e...

Il sourit avec suffisance.

—Tiens! fait-il, veux-tu noncer ma visite à Gisèle? ous irons la voir un de ces jours. Et on rigolera, je te romets...

Je m'éloigne, et je l'entends toujours, qui conclut:

— Tu es jeune !...

IV

— Vous savez, m'apprend Gisèle, Démos est venu me voir.

Je souris.

— Oh! fait-elle, je ne l'aime plus... Je flirte seulement avec lui...

Elle est nerveuse, agite ses pieds, ses mains. C'est ennuyeux. J'ai envie de partir.

Je me sens ridicule. C'est en vain que l'amour propre me souffle:

— Et elle donc!

J'allume une cigarette. Oh, quelle tête je fais! (Je briserais cette glace. Pourquoi y a-t-il toujours une glace dans les salons haïtiens? C'est idiot.)

Gisèle me regarde d'un air blessé... ou méprisant, je ne sais plus.

— Je ne vous comprends pas fait-elle.

Que veut-elle dire par là ?

Je me lève. Je demande avec sécheresse :

— Mon chapeau s'il vous plaît, et ma canne.

— Qu'avez-vous donc?

Elle me prend la main:

— Reste. Je t'en prie... J'ai à te parler...

— Ah?

(Si elle savait comme je nous trouve ridicules...) Elle me tient toujours la main.

— Je vous battrais, me dit-elle avec une gaîté mal feinte.

V

C'est à Parisiana. On va projeter sur l'écran *Monte là-dessus*, film où fuse la fantaisie automatique et l'humour aigre-doux d'Harold Loyd (avec l'épanouissement au bout, d'un baiser sur les toits, souriant, lyrique et banal). Les héroïnes sont au parterre, en groupe. Nausicaa, Gisèle et cette chère Anémone à qui Démos prodigue, gracieux et colombin, d'ineffables roucoulements

Gisèle me fait signe de me mettre derrière elle. A peine me suis-je assis qu'elle demande:

— Babal, m'apportez-vous des nougats?
— Mieux qu'ça. Devinez.
M' bouè l'.
— Un poème.
— Comme c'est gentil ; faites voir...

Nausicaa tourne la tête. Un bellâtre lui fait de l'œil. Mais l'appareil cinématographique s'apprête à répondre au ronflement des ventilateurs; les musiciens attaquent une hawaian waltz (le piano toujours en avance d'une demi-mesure sur le violon) ; on éteint la lumière et tous les spectateurs bourdonnent :

— Monte là dessus!...

Démos sursurre :

— Anémone, puisque vous ne voulez pas être la main qui frappe, soyez donc la main qui caresse.

Gisèle me dit :
-- Racontez quelque chose Babal.
Je me penche vers elle... Ce parfum... Ma tête vire...
-- Gisèle, vous êtes une cassolette...
Elle est flattée. (Mouvement de Nausicaa agacée.)
... A ce moment, Harold Loyd est au bord du vide; une souris dans son pantalon lui mord la cuisse. Les spectateurs sont oppressés. Va-t-il tomber enfin? Je profite de l'anxiété générale pour embrasser Gisèle frémissante...

Lumière!
Nausicaa, elle, a les yeux mouillés.
Elle ne me reproche rien: elle me regarde, simplement...
C'est la sortie.
Madame Taldy, pleine de sollicitude, avise Nausicaa:
-- Et la soirée? dit-elle...

VI

C'est une certitude.

Je n'ai pour Gisèle qu'un sentiment de camaraderie, et qu'elle partage.

Que si je l'embrasse parfois, ce n'est jamais qu'à ces minutes troubles -- où les adolescentes de son tempé-

rament se trouvent à la merci de n'importe qui ose une caresse -- mais qui n'ont pas de lendemain. Après mon baiser du cinéma, elle a repris ses amours avec Démos (ni vu, ni connu) et je suis toujours son confident cynique et empressé.

J'ai beaucoup pensé ces jours-ci à Nausicaa et crois avoir trouvé la cause de notre désaccord. Si je suis flatté qu'elle m'ait trouvé beau, par contre cela m'irrite profondément qu'elle ne soit pas sensible à mon intelligence.

L'amour qu'elle me dédie, une bête, un paysage, une statue auraient bien pu l'obtenir.

Ce qui m'éloigne d'Anémone, c'est sa bêtise.

De tels sentiments, un Démos ne les peut comprendre.

A quel ami m'ouvrir?

Simon...

J'y penserai.

VII

J'ai rencontré Simon hier soir à l'Eldorado, mais je n'ai pu lui parler des héroïnes, possédé qu'il était d'une excitation étrange — la tenue négligée, la bouche obscène, bordée de poils clairsemés. (C'est un jeune homme singulier. Il reste des mois chaste, se met au régime végétarien, contemple son nombril afin de parvenir à l'extase. Puis succède à ces joies théosophiques une période de lyrisme échevelé, où il se saoûle de rhum, de poèmes nihilistes, de luxures, de pessimisme.)

Il délirait :

— Un aristocrate, ah, laisse-moi rire!...

Ma famille me reproche de ne pas être un aristocrate!... Voici comment c'est arrivé. Je vis depuis quinze jours avec ma maîtresse. Une griffonne ardente, mystique et qui m'initie aux rites du vaudou. Nous habitons une petite chambre au Morne-à-Tuf (tapissée de chromos et de gravures de revues illustrées), où nous ornons nos nudités de colliers, de coquillages et de sachets... Alors ma famille a trouvé que ce n'était pas des plaisirs pour moi... Un aristocrate? Pense-donc! Il y a trois siècles, nos aïeux couraient nus dans la brousse

africaine et peut-être qu'ils s'y nourissaient de viande humaine...

Ici mon camarade ouvrit un ricanement ignoble.

— Ah! mon frère aîné, lui, c'est un aristocrate. Il a *engrossi* notre ménagère et il a dit que c'était moi. Et personne n'a douté un instant...

Je me suis séparé de Simon avec mélancolie. Pauvre ami! Moi, je pense aussi que je suis un barbare, mais un barbare civilisé. Je ne renierai jamais mes origines, sans pour cela perdre mon équilibre et souffrir comme il t'arrive.

Pourtant je me rappelle, c'était en revenant de France, je m'étais lié de camaraderie avec un officier du bord. Charmant garçon. Mais il y avait aussi sur le bateau, parmi l'équipage, un nègre du Cap-Haïtien. Un jour, pour jouer (je suis sûr), sans penser à mal, l'officier donna un coup de pied au nègre de l'équipage. Et quand il me regarda, il vit que je n'avais que de la haine à lui offrir.

VIII

Demain je prendrai le train pour St Marc, où je veux faire un mois.

Je me sens un grand besoin de méditer. Je pars sans livres. J'ai prévenu ma famille, mes amis que je n'écrirai à personne.

St Marc! Il y a la mer, « la grande solitude de la mer. » J'irai parmi les coquillages et les crabes; je lâcherai la bride à mon cœur, m'écoutant vivre; ou bien je pousserai dans le vent des cris de sauvage. Et la vague s'agenouillant me posera sur les pieds une bouche tiède et salée.

IX

Je devais apprendre à St Marc le départ de Nausicaa pour la France. Je me rappelle encore le p. p. c. banal qu'elle me fit tenir et... mais à quoi bon m'étendre sur une personne qui m'est désormais étrangère?

(*à suivre*)

1re Année N° 4 Octobre 1927.

La Revue Indigène

— Les Arts et La Vie —

Directeur : E. Roumer
Gérant-Responsable : Ph. Thoby-Marcelin
Fondateurs : E. Roumer
N. Sylvain
J. Roumain
A. Vieux
Ph. Thoby-Marcelin
Daniel Heurtelou
Carl Brouard

SOMMAIRE

Valéry Larbaud 1re partie	Emile Roumer
Poème de Maples Arce)	Trd. par Jacques Roumain
» Carlos Pellicer)	
Hâfiz	Carl Brouard
Countee Cullen, poèmes	Trd. par D. Hyppolyte
Pierre Reverdy	P. Thoby-Marcelin
Poèmes	Emile Roumer
»	Carl Brouard
Les Pots de Damoclès	D. Heutelou
La Veste, nouvelle	Jacques Roumain
Souvenir d'Edmond Laforest	Normil G. Sylvain
Les Héroïnes (Suite et fin)	P. Thoby-Marcelin
Poème	Antonio Vieux

IMPRIMERIE MODELE
1940, Angle des Rues Courbe & Macajoux
PORT-AU-PRINCE, (HAITI).

1re Année N° 4 Octobre 1927.

LA REVUE INDIGÈNE

— Les Arts et La Vie —

Valery Larbaud:

A. O. BARNABOOTH son Journal et ses Poésies.

... mais l'Angiolina était vraiment adorable; vous savez, cette chair de lilas blanc avec des profondeurs de sépia brûlante vers la nuque, une de ces créatures de flamme et d'ombre...

Ce sont de ces phrases qui font gonfler les pectoraux; un appel d'air siffle dans les narines. Ce fut dans le Free Reference Library que ce livre me chut aux mains : A. O. Barnabooth. Jeune ignorant tombé dans la littérature je découvrais les auteurs et sans maîtres. Parallèlement à la foi catholique, le culte du Moi me batissait une chapelle intérieure. Des Esseintes me promenait dans la Forêt d'Images avec les poètes symbolistes. Je crus trouver un modèle dans le Pio Cid d'Angel Ganivet mais ce fut Barnabooth qui me délivra de cette obsession d'école :

... Nos actions ressemblent à des gestes ébauchés, à des bras tendus dans le vide. On va faire un pas décisif, une démarche qui modifiera toute notre vie. La crise arrive; et quelques années après, en regardant en arrière, nous nous étonnons d'avoir été si émus et d'être si peu changés. Nous ne pouvons rien sur les événements, et les événements ne peuvent rien sur nous, quoiqu'on pense...

Le Journal d'A. O. Barnabooth doit plaire aux créoles qui goûtent la crême de pistache du Brevoort-Lafayette et le café du Midland's à Manchester. Toute une géographie s'apprend avec le fondu de la Creuse et le compoyo

cubain. Le voyage du Condottière de Suarès est une suite de médailles bien frappées. Je préfère l'Itinéraire de Gérard de Nerval, qui, en Suisse, ne s'efforce de noter que les villes où l'on mange bien.

Le livre de Valéry Larbaud satisfait et l'esprit et les sens. N'est-ce pas moi qui contemple une femme, à travers les fleurs et les verres, et au-delà des petits plats cuirassés de vermeil et d'argent ? On a de brusques échappées de scènes qu'on pourrait voir soi-même. La Turquie ne vous est pas suggérée par le fromage des coupoles ni le sucre des minarets. Voici plutôt le film : « A Orlakei, je croisai un groupe d'eunuques à cheval. Ils étaient vêtus de redingotes noires et de chapeaux haut de forme étincelants. J'aperçus leurs visages plats et glabres ; j'entendis leurs voix, et quand je me retournai, je vis leurs grands chevaux brillants passer dans l'ombre des bosquets de cèdres. »

Il y a toujours de ces images nostalgiques qui vous créent un pays avec ce sens du réel au charme profond. Valéry Larbaud est un grand animateur. Barnabooth vous fait accomplir des voyages intéressants tandis que vous restez dans un moelleux fauteuil. Venise, Vienne, Birmingham sont évoqués avec un art qui tient du miracle. Plus de ces étrangers conventionnels et brossés à l'eau sale par des écrivains farcis de préjugés. Ce siècle est admirable où revivent les traditions des humanistes du Moyen-Age et des philosophes du XVIIIe siècle.

Valéry Larbaud et Marcel Proust sont deux étoiles de première grandeur dans le ciel de la littérature. Ils partent à la recherche du temps perdu, l'un, dans un voyage autour de son âme, l'autre à travers une Europe qu'il recrée par ses sensations et sentiments. Jamais les conventions livresques ne furent autant bousculées. La psychologie de manuel d'un Paul Bourget est une faïence qui s'écaille et s'émiette dans la faillite du stupide XIXe siècle. Ce faux chrétien s'attarde à insulter des nègres dans une société de camelote et vue dans ses lunettes de pion ébloui par le grand monde.

Barnabooth, un jeune millionaire sud-américain a été en partie élevé dans les cours européennes avec le même précepteur que le prince de sang russe Stéphane. L'é-

ducation latine lui fait cependant accepter de fausses valeurs. Le duc de Waydberg est un homme méprisable. Barnabooth lui a accordé la main de sa maîtresse et ce ménage à trois l'enchante comme un acte héroïque. Les rôles sont renversés, c'est le jeune homme qui donne de l'argent et le colonial s'émeut de voir son nom figurer auprès de celui d'un duc dans les journaux mondains, alors qu'il n'aurait qu'à étendre la main pour avoir des princesses. Dans Marcel Proust, Swann ne se vante pas d'entrer chez le comte de Paris. Il épouse une cocote et se félicite de recevoir un ménage de fonctionnaires.

On ne sent pas du plaqué chez ces maîtres; la sonate de Vinteuil est exprimée avec tout l'art d'un musicographe, le sonnet de Milton, ce déclanchement du vol des aigles vous passionne: « Venge, ô Seigneur, les Saints égorgés, dont les os...» Barnabooth sent que l'Europe ne veut pas de lui, il n'y est qu'en touriste et voudrait avoir sa place en Angleterre, dans les saintes Espagnes aux grandes églises toutes dorées:

« Ah s'asseoir à la table de la grande civilisation; voir le Pape, les Rois, les Evêques, assister à la cérémonie de la création de nouveaux chevaliers, aux messes pontificales, à l'entrée du Lord-Maire dans Londres! Et toucher les colonnes du Parthénon, les ruines romaines de Nîmes et de Pola, les piliers des cathédrales gothiques, le treillis de plomb des vitraux dans les maisons Tudor ! »

Il est passionnant pour des antiléens de découvrir avec A.O.Barnabooth une Europe exotique.Joseph Conrad parti des marches polonaises, R. L. Stevenson nous avaient entraînés dans les mers du sud et nos républiques révolutionnaires. Thomas de Quincey, Jules Boissière nous avaient initiés au brouillard de l'opium. Maintenant, nous reviendrons de Monte-Carlo en automobile, à minuit. Nous irons dans les bouges avec une brune dont le décolletage carré était sillonné par les anneaux de ses côtes. Nous nous dégouterons de ces deux femelles d'hommes dans leur cage malpropre. Gertrude Hansker est de la race des Charlus, qui voulait enfoncer des ciseaux dans la chair de ces malheureuses. Dans Valéry Larbaud le sens du péché est réel avec cet

opium de l'oubli sans lequel nous ne pourrions pas vivre. Voici la jeune femme de Nice. Elle n'est plus prise de fureur, la méchanceté humaine ne violente plus ses traits, le lys n'est pas souillé par d'ignobles crachats: «... ce profil innocent incliné sur un livre, et si enfantin qu'on s'attend à ce qu'une boucle glisse de l'épaule et cache soudain la page ...»

Je connais un jeune garçon qui, à son premier rendez-vous européen entra dans une église et, désespéré, pria Dieu d'écarter de lui ce calice de délices. Voici le compagnon de Barnabooth, le marquis de Putouarey: il parcourt les rues des villes à la recherche des filles et disant son chapelet pour n'en pas trouver. C'est le français qu'on remarque par ses gestes dans les brasseries anglaises. Le théoricien des femmes, pas grand abatteur de bois mais hâbleur sympathique:

—Mon cher! l'Angleterre est le pays des baisers. Ils y sont ce que les bonbons sont en Espagne. Les petites servantes des hotels; les petites vendeuses des magasins, oh dear! vous les embrassez sur la joue, et elles se fachent: « How dare you? » et elles vous tendent les lèvres.

Putouarey ne mangera pas de viande les vendredis mais il se régalera des Florentines qui, à l'en croire, sont ce qu'il y a de plus fin en Italie: « Cette chair, couleur de blé mûr, ces grasses petites galettes de polenta chaude.» Il se rappelle les grosses Espagnoles à peau d'orange, les Allemandes dont les baisers vous couffent, les Hongroises qui nous réalisent un ancien rêve, les petites cocotes russes qui se pâment en italien.

Le personnage de Putouarey me plait fort parce qu'il réalise le Français avec son charme et ses défauts. Passionné de chimie, il fait de la femme une étude spéciale. Pour connaître un pays ne faut-il pas posséder sa littérature qui vous permet de saisir des rapports entre des faits et des idées. Et le peuple ? Ce peuple tant méprisé par les écrivains pour perruches sentimentales Le marquis veut un contact bouche à bouche. La meilleure façon d'apprendre une langue n'est-elle pas d'aimer et de recevoir ses leçons d'une femme, dactylographe ou modiste? Putouarey doit ressembler un peu à Valéry Larbaud, comme son créateur il est grand

collectionneur de timbres et d'uniformes de soldats. Néanmoins, le cœur du marquis se serre à la pensée de son frère cadet, Jean le spahi.

... O Jean, le soleil de décembre sur la Riviera, la vitesse, le monde qui s'ouvre de toutes parts, offrant ses vallées, ses villes, ses nourritures, ses baisers, — et une balle dans la tête, au lac Tchad...

Swann aime Odette qui ressemble à une figure de Boticelli. Comment ces écrivains ne nous passionneraient-ils pas, la vérité tisse leurs pages. Ainsi Barnabooth tombe amoureux d'une actrice de café concert: elle ressemble à lady Lilith de Dante-Gabriel Rosetti. Ce don de sympathie intervient encore qui fait de Valery Larbaud un grand humain. Toutes les classes sociales sont décrites avec leurs tares et leurs défauts. Et Barnabooth veut aimer Floride Bailey, pour les insultes, les misères qu'elle a dû subir. Il la respecte, l'ayant déjà élue pour fiancée et les abandons de l'actrice ne sont que subis: « Oh dear, let's have a kiss. » Ici intervient Cartuyvels, l'administrateur des biens du millionnaire. Florrie Bailey n'est qu'une espionne à gage et qui surveille Barnabooth. Les fils de lords épousant des grisettes doivent subir ces scènes et ces cartes postales où la bien aimée est en de bien fâcheuses poses. Notre héros sourit douloureusement et veut convoler malgré tout. Florrie Bailey lui offre autant de baisers qu'il pourra prendre avant l'heure du départ et Barnabooth dégouté de ce marchandage se retire sous les insultes de la femelle blanche.

. . . . . .

... Par la fenêtre devant laquelle j'écris, je ne vois rien, sinon trois bouleaux argentés...

Nous sommes dans le Saint-Empire russe avant la guerre où devait disparaître le grand tsar blanc. Barnabooth y retrouve son adolescence et cette âme desaxée qui le rendait sourd aux pensées des livres et indifférent à l'expérience des vieillards. Valery Larbaud décrit les larmes de cet âge, les rougeurs sans cause et ce tourbillon d'idées qu'on a peine à maitriser, cette concentration de l'être prêt à riposter à menace imprévue. Barnabooth se souvient-il de ses premières amours.

cette Smyrniote dont le visage même en plein soleil avait cette clarté intérieure, cette véhémence solennelle et tragique du teint.

A. O. Barnabooth a 23 ans ; il est revenu de bien des choses. Maxime Claremorris avec son brogue irlandais a pu l'influencer quelque peu avec ses théories à la Ruskin et son tempérament de champion préraphaélite. Les petits snobs italiens habillés à l'anglaise. Il a même repoussé l'amour de Mme Hansker cette belle jeune chataine, aussi haute que lui et qui à vingt-cinq ans n'a encore jamais porté de corset. Il semble qu'il y a une vie toute tracée à suivre. En vain désirerait-il épouser une héritière anglaise et être lord Barnabooth de Briarlea. Tant de possibilités lui restent qu'il ne consent pas à tarir la source de ses désirs. Il y a quelque part dans le monde d'humbles petites filles, des sud-américaines qui attendent le retour de leur protecteur, un poète ironique et sentimental : « O Concha et Socorro, une petite pensée à vous, douceur cachée, cœurs purs, une courte pensée dans l'aigre matin d'Europe centrale...»

... Entrons plutôt au Kremlin, et n'oublie pas d'ôter ton chapeau dans le courant d'air de la porte noire. Voici la chambre d'enfants et les jouets en désordre ; voici la mœlle et le germe ; comprends si tu peux. Napoléon n'avait pas compris d'abord. Tu connais la chambre où il a couché ici ; j'ai eu la même exactement, dans une petite préfecture, en France, il y a dix ans. Il a fallu qu'il vit les choses à la clarté de la chandelle que nous avons allumée. Alors il a vu dans quelle situation effroyable il se trouvait : il a connu qu'il était sorti du temps! Il était intelligent : il n'a pas insisté...

Un peu de politique enfin. Jean des Vignes-Rouges (commandant Taboureau, rapporteur au conseil de guerre) a dû s'enthousiasmer de ce jeune officier en manteau gris, un grand gaillard à la figure longue et coupante sous la visière courte. C'est le prince Stéphane, le Massacreur du Kharzan. Il emmène Barnabooth fumer un cigare sous les Riady et évoque les premières cigarettes, la place rouge, St Basile, ce pensionnat de saintes petites filles en grand costume du Paradis. En Occident les villes souillent le ciel avec leurs chemi-

nées d'usine tandis qu'en Russie il est chez lui, l'Empire le contemple tout le jour et toute la nuit. Ils ont des trammways, l'électricité, des magasins, du champagne et des inventions modernes. C'est un butin qui s'amasse tout autour du Kremlin. Mais on n'y tient pas, c'est du provisoire commode et amusant.

Stéphane est un chef. Il serait plutôt avec les révolutionnaires, mais il n'est pas de leur monde. Son métier est de construire des routes et maîtriser un pays au galop de ses cosaques. Tout jeune on l'envoie en mission militaire dans le Kharzan. Il doit tout faire : la guerre, l'organisation administrative du pays. Des patriotes tyrannisaient les gens et s'emplissaient les poches de l'argent des naïfs. Tandis qu'ils hurlaient, ils tendaient une main secrète dans de louches combinaisons pour vendre leurs compatriotes. Un peloton d'exécution a vite fait de nettoyer le Kharzan de ces parasites :

... J'ai fait exactement ce que veulent faire les régicides en Europe : « Tyrans, descendez au cercueil »! la phrase m'est revenue en mémoire quand les feux de peloton ont claqué en pleine nuit dans les fossés de la forteresse. J'étais en train d'achever le tracé d'une route, et j'y mettais toute ma science d'ancien brillant élève de l'école Constantin...

Je rêve d'un Stephane qui balayant nos politiciens agrandirait le domaine de l'homme. Dussé-je y périr, j'aimerais encore entendre la fusillade de nos voleurs et traîtres sans nombre tandis que des routes seraient ouvertes dans tout le pays. Nous aurions notre Université, nos lycées auraient pour professeurs des licenciés et des agrégés et non de ces ratés que chaque Gouvernement met en place comme récompense de sales besognes, et nos maîtres sortis de l'Ecole Normale Supérieure trouveraient un champ à leurs activités qui croupissent dans la misère pour ne pas plaire aux maîtres de l'heure. Au lieu de singer les Gambetta nos orateurs laisseraient la place à des techniciens qui ne parleraient pas, mais agiraient.

Il y a en Asie un pays entier qui un jour m'appelera « Père de la Patrie » ; un pays pour lequel j'ai été comme Hercule pour l'Argolide...

Barnabooth ne veut pas être ce qu'on appelle un *politico*, une de ces tiques qui font mic-dage sur les dos pelés des bourriques nationales. Il reçoit des lettres de son pays révolutionnaire du Sud-Amérique. Le Gouvernement provisoire lui offre la dictature en échange de son aide pécunière. La vieille douceur espagnole et coloniale lui sourit et la rentrée au pays à la tête d'une flotte de guerre :

— Ton pays a besoin d'un Porfirio Diaz !

Tu perds ton temps, Stéphane, ton ami Barnabooth échappe à certains ridicules. Il n'est pas fait pour ce rôle — comme ses compatriotes les Marchena qui soutinrent un siège de quatre jours sur les toits de leur collège à Paris quand on voulut les ramener en Amérique. Il ne peut rien sur les événements, notre Barnabooth et il a la tête trop bien faite pour tourner à l'air libre comme une hélice. Foire aux vanités, Europe, il vous abandonne tout, excepté sa sagesse si péniblement acquise. Les rebelles ont pactisé avec le Gouvernement le pays a maintenant une dictature intelligente et ferme. Il a épousé Concha, cette petite compatriote recueillie à Londres. Barnabooth l'avait fait élever et instruire avec soin. Il s'en retourne chez lui et tout seul, par des chaînes de son amour il va faire face à la vie tout simplement.

... Quatre heures. J'attendrai le jour. J'ai allumé toutes les lampes de la maison et le perroquet, que la clarté a réveillé et qui s'agite dans sa cage au sommet d'une pile de valises, ne se retient plus de parler :

— Loro... Lorito ?... Lorito réal !...

Je fus couvé comme Putouarey dans un collège de religieux. Mon édition des auteurs classiques était expurgée; je dus lire Phèdre en cachette. Brusquement lâché en Europe je plongeai tête basse dans les bibliothèques pour me saouler de belles histoires. Le premier vers que je lus d'Endymion fut: «... a thing of beauty is a joy for ever». Mon esprit d'Africain se plaisait aux féeries de Yeats, à la puissance, aux truculences de James Joyces dans Ulysses, livre que je fis venir exprès de France. L'âme nègre s'émeut au rêve des violons comme à l'oracle des tamtams. Nous aimons

beauté des mots et le jeu des allitérations nous touche qu'on trouve en de pareils vers:

... and all this tinkling tide
is but a sliding drop of rain between his petals wide.

Mon ami Tômy de Marcel Prévost m'avait exaspéré. Pierre de Coulevain me semblait préférable à tous ces écrivains renommés qui parlaient de l'Angleterre avec une arrogance niaise, une incompréhension totale. Oxford et Magaret de Jean Fayard me consolait de la muflerie universelle quand je me passionnai de Valéry Larbaud à première lecture. Un parfum de lilas blanc se dégageait des pages et mon inquiète adolescence s'effrayait délicieusement d'un soupçon d'inceste. Quand je relis Amants, Heureux Amants, il me reste le goût d'un thé avec du lait et les baisers à lèvres closes de Gwendolyn, une jeune fille aux yeux rêveurs et d'une pudeur déroutante. Valery Larbaud est un parfumeur. Il a des essences variées. Chaque pays a son odeur caractéristique et l'Italie, l'Autriche, la Russie vous arrivent à demeure avec leurs séries de cocktails et de boissons, vodkas etc... Ainsi Tristan Dêrême emmène toute la fraicheur des Alpes, les troupeaux avec leurs clarines dans une ronde fantastique où les bourgeois s'ébaubissent dans les villes d'Europe à couleur de suie et ennuyeuses.

L'Angleterre, je la mangeais, je la buvais alors. J'adorais cette brume continuelle, ce jour obscur du Nord où l'on allume les lampes en plein midi. Cette nourriture lourde me plaisait des *pies* et des foies durs baignant dans une sauce consistante d'oignons. Je retrouvais Londres comme lorsqu'on débouche de Charing-Cross et ces land-ladys qui répondent à une annonce : widow with a grown up daughter. Il ya dans Larbaud quelque peu de Franck Swinnerton. Tous les deux ils vous donnent un bain de vie Anglaise. Le Nocturne est comme une lampe d'argent qui montre aux yeux étonnés la richesse des sentiments insoupçonnés dans les flappers. La glace des métros renvoyait lointaine une figure de jeune-fille, mystérieuse. Avec Larbaud on croit être soi-même dans un hôtel à Birmingham, en face d'une maussade église entourée de son cimetière. « Félix the Cat » et ses aventures animait joyeusement les écrans des ciné-

mas. Le film rafraichit les paysages et les rend neufs comme des pièces d'or.

Puis, dans une ville de province française de vieux amis furent étonnés de l'importance d'un monsieur qu'ils considéraient comme un amateur. D'anciennes cousines, peut-être dédaignées, me parlèrent d'un jeune garçon timide aux gestes embarrassés. Il y avait des magistrats hochant leurs têtes sceptiques, des mamans avec des filles joueuses de tennis... de jeunes artistes aussi. Je me souviens d'une villa, dans les parages d'une place rendue célèbre par Gustave Flaubert, et du fameux pot-au-feu dont je me régalais. «Les Enfantines» de Valery Larbaud ne sont pas dans mon rayon de livres, les ouvrages de cet auteur étant impossibles à trouver. J'y retrouverais peut-être l'enfant inquiet mais doué d'une riche imagination, les premiers sentiments troubles notés avec cette sureté de main que l'on trouve chez Marcel Proust.

"The Shaving of Shagpat" de Meredith m'avait directement conduit au livre de Goha le Simple d'Adès et Josipovici. Je fus enthousiasmé quand je pus trouver Baï-Gagno d'Alex Constantinov. En Haïti, des histoires roulent aussi sur un Bouqui prestigieux, ivrogne, vantard, paillard et synonyme de bêtise. J'espère qu'Antonio Vieux nous donnera ce livre tant attendu et que dans les librairies notre Bouqui national ira rejoindre Goha l'Egyptien et le Bulgare Baï-Gagno.

La geste belge comprend la Légende d'Ulenspiegel de Charles de Coster. Ces bouquins de haute graisse et savoureux m'apprirent une phrase substantielle comme un os à moelle. Cyriel Buysse dont on ne parle pas assez. Les farces de Pallieter sont d'un style aussi riche que le Cantegril de Raymond Escholier. Outre l'histoire, la phrase en elle-même doit me satisfaire pleinement. Il est de ces lectures qui vous donnent une plénitude de sensation comme après un bon repas.

J'étais mûr pour les poésies d'A. O. Barnabooth que me prêta mon subtil ami Philippe Thoby-Marcelin. D'abord les Borborygmes qui me consolent de certaines aventures, grognements sourds de l'estomac et des en-

trailles. Tout à tour enjoués et macabres. Deux amants qui interrompent leurs caresses pour écouter ce glousssement étouffé, ce bruit de carafe vidé et s'efforcent de ne pas éclater de rire:

« Voilà pourtant la chose incompréhensible
Que je ne pourrai jamais plus nier;
Voilà pourtant la dernière parole que je dirai
Quand tiède encore je serai un pauvre mort qui se vide!»

(*à suivre*)

EMILE ROUMER

« LA REVUE INDIGÈNE »...

présente à ses lecteurs deux des meilleurs POÈTES MEXICAINS du moment: *M. Maples Arce et Carlos Pellicer* dont le modernisme aigu n'a rien d'extravagant.

Le dynamisme de M. Maples Arce est seulement, comme le disait dernièrement le Diario de la Marina de la Havane, inacessible aux impuissants pseudo-intellectuels.

On aimera aussi (ou, ma foi, on n'aimera pas) la douloureuse et souriante fantaisie de Carlos Pellicer.

CETTE NOUVELLE

Cette nouvelle profondeur du panorama
est une projection vers les mirages intérieurs.
La foule sonore
aujourd'hui franchit les places communales,
et les hurrahs triomphaux
de l'obrégonisme
réverbèrent au soleil des façades.
O jeune fille romantique,
grande flamme d'or.
Peut-être entre mes mains
seulement, demeurèrent les moments vivants.
Les paysages habillés de jaune
s'endormirent derrière les vitrines,
et la ville, emportée,
est restée tremblante dans les cordages.
Les applaudissements sont cette muraille.
—Mon Dieu!
—N'aie crainte, c'est la vague romantique des multitudes.
Après, sur les débordements du silence,
la nuit profonde ira croissante.
Éteinds tes fenêtres.
Entre la mécanique de l'insomnie
la luxure, ce sont des millions d'yeux
qui se frottent à la chair.
Un oiseau d'acier
a crevé son nid vers une étoile.
Le port:
Des lointains incendiés,
la fumée des fabriques.
Sur les étendoirs de la musique
le souvenir s'ensoleille.
Un adieu transatlantique sauta du bordage.
Les moteurs chantent
sur le panorama mort.

M. Maples Arce

ELEGIE

Du haut du balcon, on voit:
beaucoup d'autos ont passé.
Du haut du balcon, on pense:
je hais tous les livres.
Je suis triste parce que je ne suis pas bon.
Dimanche. Un de ces stupides
dimanches sans soleil.
Il semble que la cathédrale est hypothéquée.
Je me meurs de l'envie
de fuir
de moi-même.
Il semble que j'ai mangé des pommes
Yankees.
Il y a une seule femme au monde
mais elle est absente.
Si j'étais peintre
je serais sauvé.
Avec la couleur
je créerais toute une civilisation.
Le bleu serait
rouge
et l'orange
gris;
le vert en noirs étonnants se changerait.
Sagesse
des couleurs neuves!
Mon atelier serait dans les paturages
d'Apam. Enfin cesserait le doute
actuel. Je ne peindrais pas des hommes mais des volcans.
Les plus célèbres viendraient à moi.

CARLOS PELLICER

(*Traduit de l'espagnol* par Jacques Roumain)

Hâfiz

L'aube, douce aux malades, réjouit les fleurs. Bientôt éclateront les fanfares du Matin. C'est l'heure des éclosions divines. O mon âme cours rafraichir tes ailes lasses, à la rosée qui dort dans le calice des roses, o mon cœur emprunte la voix des oiseaux mélodieux; je veux parler du frais, du chantant Hâfiz.

Combien de jasmins de Chiraz se sont fanés o Hâfiz, depuis que tu descendis dans la tombe silencieuse — combien de jasmins, et cependant ô buveur de saki, le cœur qui rythmait les Gazels mélodieux, bat encore au même rythme que les nôtres. Les poètes ont dit: les chansons du cœur sont éternelles. Des cœurs semblables au tien, dans des poitrines périssables comme était la tienne, battent encore o joueur de luth. Tant que la terre subsistera, tant que le soleil éclairera les matins radieux, il y aura des cœurs pour faire de la coupe de saki, «un miroir où l'on évoque les absentes» D'autres courberont avec suavité leurs fronts, sur la nudité émouvante de leurs bien-aimées. D'autres encore, lassés des couleurs changeantes du Monde, soupireront après «le cyprès qui bercera la poussière calme de leurs désirs.»

O Hâfiz — poète des désirs tu fus. Par les désirs tu fus grand — ô soufi. Nul mieux que toi, ne sut mêler aussi intimement l'humain au divin. Tantôt ton désir joue dans la chevelure de ta bien-aimée, tantôt, flèche mystique, bondit jusqu'au septième ciel. «Il a dit au rossignol: je connais un chant plus tendre que ton chant. Il a dit au jasmin: le jasmin qui fleurit entre les mains de Dieu ne se flétrira jamais»

Un être resplendissant m'a dit: cultive ardemment les désirs, ce tremplin, qui fait bondir et se résorber les rayons de nos âmes dans le grand soleil de l'Un. Exalte le désir, cette porte d'or du Repentir.

Un être resplendissant m'a dit: toutes les voies mènent au Paradis; la sensualité t'y conduira, puisqu'elle est ta voie.

Hâfiz exalte les coeurs brulants comme des cierges. «Touche ce coeur troublé qui, malgré son trouble, vaut cent mille coeurs apaisés.» Et encore.» Ne cherchez en Hâfiz ni patience ni repos».

Hâfiz naquit obscurément à Chiraz. Quel poète aima aussi passionément sa ville natale. Grâce à ton poète bien-aimé, nous respirons encore tes roses o Chiraz, les murmures du Roknabad bercent encore nos rêves alanguis, et nous écoutons soupirer la brise des vergers de Musalla. Sage il vécut, la tête ceinte du turban soufi.

Etendu nonchalemment sur un tapis, il n'interrompait de fumer son narguilé que pour savourer du vin. La brise effeuillait les roses de son jardin; des femmes onduleuses passaient, que la brise de la destinée effeuillerait aussi un jour. Des rossignols mélodieux chantaient.

Quand vint l'heure déchirante de la séparation du corps et de l'âme, sourire aux lèvres, et les yeux sereins, il mourut.

CARL BROUARD

COUNTEE CULLEN.

A propos du poète noir américain, Countee Cullen, Mr Carl Van Vechten a publié dans VANITY FAIR que ce poète est le plus jeune et l'un des meilleurs écrivains nègres des Etats-Unis d'Amérique. Il avait à peine vingt et-un ans quand LE VOILE DE COULEUR (publié en Novembre 1924, dans *American Mercury*) créa une sensation analogue à celle créée par la publication de *RENASCENCE* d'Edna St. Vincent Millay, plaçant son auteur immédiatement au premier rang parmi les poètes contemporains, blancs ou noirs.

Il est à noter que comme tout artiste distingué de n'importe quelle race, Cullen est capable d'écrire des stances qui n'ont aucun rapport avec les problèmes de sa race. A cet égard, son seul précurseur nègre, aussi loin que l'on puisse remonter, est le poète Pushkin dont les vers s'inspirent de l'histoire et du folklore russe quoi qu'il fut arrière petit-fils d'un esclave.

Countee Cullen, écrit l'auteur de THE FIRE IN THE FLINT, Walter White, appartient à cette compagnie de lyriques dont A. E. Housman et Edna St Vincent Millay sont les brillantes étoiles. Il n'est pas un simple versificateur ni un banal assembleur de mots qui riment sans signification ou sentiment. Son vers produit une émotion profonde; les mots chantent harmonieusement sans cette platitude et cette verbosité qu'on trouve ordinairement chez les débutants. Les émotions sont notées sincèrement et les tableaux gravés nettement comme avec une pointe sèche... Countee Cullen est un vrai poète.

Ce poète de vingt-quatre ans a déjà publié en librairie un très long poème intitulé LA BALLADE DE LA FILLE BRUNE et un volume de poèmes COLOR d'ou nous extrayons les vers suivants que La *Revue Indigène* est heureuse d'offrir à ses lecteurs.

DOMINIQUE HYPPOLITE.

MAGDELEINES NOIRES

Celles-là n'ont pas de Christ pour s'humilier
A écrire sur le sable,
Invitant celui qui est sans péché
A leur jeter la première pierre.
Et si le Christ venait, elles ne pourraient pas acheter
L'onguent parfumé pour son pied,
Le prix de leur chair suffit à peine
A la nourriture du corps.
Les dames chastes et propres passent auprès d'elles
Et contre leur souillure protègent leurs robes,
Mais les Magdeleines ont le rire prêt;
Elles enveloppent leurs blessures dans leur fierté.
Elles sont désolées depuis que le Christ abandonna
La Croix pour monter sur un trône,
Et la Vertu s'abaisse encore
A leur lancer la pierre.

INCIDENT

Chevauchant une fois dans le vieux Baltimore,
La tête et le cœur pleins de joie,
Je vis un Baltimoréen
Fixer son regard sur moi.
Alors j'avais huit ans et j'étais très petit
Et lui n'était pas plus gros que moi,
Ainsi je souris, mais il tira dehors
Sa langue, et m'appela «Sale Nègre.»
Je vis tout Baltimore
De Mai jusqu'à Décembre;
De tout ce que je trouvai là
C'est tout ce dont je me rappelle.

POUR UNE BAVARDE

Dieu et le diable discutent encore
A savoir qui l'aura ou la repoussera;
Dieu n'a pas besoin de discorde dans son ciel;
Satan en a assez dans l'enfer.

Countée CULLEN

(Traduction de Dominique-Hippolyte)

PIERRE REVERDY

On a accoutumé dans certains milieux haïtiens, surtout si l'on tient à faire preuve de bon sens littéraire et d'un «goût sûr», de mépriser les manifestations artistiques de l'esprit moderne. La poésie nouvelle est qualifiée de «fin-de-siècle» et de décadente, avec des petits haussements d'épaule entendus. Pour obtenir l'approbation de nos terribles censeurs (qui peuvent serrer la main à Clément Vautel: Nous sommes d'affreux bourgeois), il faudrait tourner sans cesse autour des lieux communs et de clichés éternels, sans risquer la moindre échappée vers le neuf... bref, piétiner sur place, comme des bœufs s'enlisant.

Le premier qui a écrit: «lèvres de corail», a dû scandaliser ses lecteurs (tout ce qui est nouveau dérange les habitudes et, partant, nous choque), aujourd'hui ce n'est plus qu'une valeur démonétisée, un document pour collectionneurs maniaques.

Nous avons appris de Guillaume Apollinaire «la joie de voir de belles choses neuves». Et n'est-ce pas Nietzche qui déclare dans ses «Poésies»:

> Votre faux amour
> pour le passé
> est un amour de fossoyeur,
> c'est un attentat à la vie
> vous volez l'avenir.
>
> . . . . . .
>
> Etre savant dans les vieilles choses,
> c'est un métier de fossoyeur.
> Autant vivre parmi les cercueils et les copeaux !

Les Epaves du Ciel * ont valu à Pierre Reverdy le prix du Nouveau Monde. Ce livre réunit des plaquettes de poèmes (vers et prose) parues de 1915 à 1922. Depuis, l'auteur a Publié *Les Ecumes de la Mer,* ** que je n'ai pas encore lues. Mais ceci, je pense, ne peut m'empêcher de donner, de lui, une idée plus ou moins exacte.

---

* Editions de la Nouvelle Revue Française, 3, Rue de Grenelle.
** Simon Kra, éditeur, 6, rue Blanche.

La poésie de Reverdy est à l'image de l'aurore. Le bas des maisons est encore baigné d'ombre, que déjà les toits surgissent en pleine projection lumineuse. «Moitié ombre, moitié lumière», écrit Jean Cocteau dans Le *Grand Ecart*. «c'est l'éclairage des planètes».

Les Epaves du Ciel sont une belle fille insensée, avec des éclairs fréquents de lucidité dans le regard, qui vous sollicite comme une vérité céleste: «...Si tu as cru, destin, que je pouvais partir il fallait me donner des ailes.» Avec Reverdy c'est la poésie pure-nue et polie, sans bavures. La typographie cubiste, les nombreuses ellipses, l'absence de ponctuation la rendent parfois difficile. Cette poésie est d'autant plus émouvante, qui ne se livre pas tout de suite(le charme de la pudeur.)

Dans les *Poèmes en prose*, Reverdy fait penser souvent à Jules Romain, bien que l'auteur des *Odes et Prières* *** soit très éloigné de l'école cubiste. Les passages suivants, à l'appui

... O grand vent moqueur ou lugubre j'ai souhaité ta mort. Et je perds mon chapeau que tu m'as pris aussi. Je n'ai plus rien mais ma haine dure, hélas, plus que toi-même.

... Une honte trop grande a relevé mon front.

... Mais la table et la lampe sont là qui m'attendent.

(*Poèmes en Prose*).

et ceux-ci de Jules Romains:

... L'ombre sentant le foin
Appuyait sur mon corps.
... L'horizon montagneux
Me serrait comme un casque.
... Une chaleur presque charnelle
Sort de la chambre lentement :
Elle fait le tour de mon corps
Et se mêle avec mon haleine.

Odes

Reverdy me semble avoir subi aussi l'influence de Maeterlinck. Certains de ses poèmes ouvrent des fenêtres sur le mystère, avec une angoisse très parente de celle des *Douze Petites Chansons*:

...Personne ne parle — personne ne parle d'autrefois. Car plusieurs amis sont là qui se regardent.

... Il n'y avait rien pourtant et dans le silence les attitudes devenaient difficiles.

(*Les Etoiles Peintes*).

*** Editions de la Nouvelle Revue Française

Les Jockeys Camouflés chantent la course des nuages avec un rythme de marche qui rappelle certaines ouvertures des opéras de Richard Wagner, et particulièrement celle de *La WalkYrie*.

Aux amateurs du « côté humain », *Les Epaves du Ciel* sont une bonne et lourde récompense. On y rencontre de ces vers qui vous empoignent à la nuque, ou serrent délicatement le cœur. Et quelle simplicité dans l'expression.

Par instants, une petite note ironique.

Reverdy aurait pu exceller dans le genre complainte. Il y a en lui du Laforgue, mais plus tragique et moins sautillant.

Certains de ses vers ont la subtilité et la concision des haï-kaïs:

... On a des armes pour rire
et un cœur pour mourir.
... Il y a des moments où l'on voudrait être meilleur
Ou tuer quelqu'un.
... Le temps est passé
Je n'ai rien fait.

(Quelques Poèmes)

,,, La vie avec son cœur la vie avec ses yeux
Quel temps passé quel temps perdu.
...La pluie ne tombe plus
Ferme ton parapluie
Que je voie tes jambes
S'épanouir au soleil.

(*La Lucarne Ovale*)

Les Epaves du Ciel sont une des œuvres lyriques les plus belles de ce temps.

PH. THOBY-MARCELIN.

OCTAVES

I

Amour, que je te tienne entre mes bras nerveux
comme la coupe d'or où ce roi de légende
buvait... Que buvait-il ce prince aux derniers feux
du jour qui se mourait sur la déserte lande;
quel vin remplacerait la bouche en des cheveux
d'une belle et qui tremble en son angoisse grande?
Il n'est besoin, Amour, de rhums ni de cointreaux
mais nous voulons la chair dessus nos pectoraux.

II

Amour, que je te seule, amour, contre ma côte,
mon amour qui palpite et de ton jeune sein
et d'un corps frémissant dans notre chambre haute.
Que tremblent les baisers comme un fantasque essaim
sur ta tempe et tes yeux fleurant la bergamote
et ta nuque adorable au creux du traversin.
Amour, que je me moque et d'Irène et d'Armide
quand je quitte, gorgé de miel, ta bouche humide.

III

Amour, pardonne-moi si d'un geste dément,
le front lourd d'insomnie, amour je te délaisse,
et ta bouche de fleurs où j'éteins lentement
ma soif ardente, amour, et ma faim de caresse.
Amour, dessous le ciel et d'un pays charmant
que je me fonde en toi mon amour et te presse
saccageant le sommeil qui t'emporte au repos
quand le Désir plante en nos cœurs son noir drapeau.

EMILE ROUMER.

CONTRERIMES

Ta bouche est grenades aux grains
de pourpre, Eglé qui marche
(Ta mère poule est d'os et parche.)
et gazouille des reins.

Quoi rester Fède ainsi qu'eunuque
ou moine dans brelan,
quand brûle un signe succulent
dans le gras de la nuque.

Demain tu porteras sur nez
comme mère verrue,
sèche seras comme morue
et tes charmes fanés.

EMILE ROUMER

AMOURS PHARMACEUTIQUES

En ce temps là,
nos amours sentaient les produits pharmaceutiques.
Subtile,
l'odeur de l'éther endormait la chambre.
Sur la table,
près du lit,
épais,
le laudanum brunissait un flacon.
Nos baisers avaient un goût de solution iodée.
Mes bras laissaient à ton cou,
la brûlure du wintergreen.
On avait des larmes aux yeux
mais l'on riait quand même.
Dolorès,
te souviens-tu de ces jours,
douloureux certes,
mais si pleins du charme des anciennes choses
Parfois,
quand je souffrais trop,
tu prenais un peu de mes souffrances.
A deux on portait gaiement la douleur.

CARL BROUARD

ROMANCE

C'était (au temps où Haïti s'appelait
St Domingue,)
une jeune et douce négresse,
vêtue d'un caraco à ramages,
le cou lourd de verroteries,
et les bras chargés de métal.
C'était (au temps où Haïti s'appelait
St Domingue,)
une jeune et douce négresse,
assise au bord d'une source
où bruissent des bananiers touffus,
endormant son enfant,
et chantant des berceuses naïves
et nostalgiques.

CARL BROUARD

FERVEUR

Dans la nuit fervente,
diaprée d'étoiles sans nombre,
je gravirai le plus haut des monts,
et j'élèverai la voix,
et je chanterai ton amour—
et ma voix sera une plainte,
une extase,
une volupté.
Je dirai mon cœur nu,
nu comme un corps prêt pour l'amour.
Je dirai ma chair lacérée,
Mon âme, fièvre ardente.
Je dirai mon orgueil meurtri,
étalé à tes pieds
comme un tapis soyeux,
et l'ineffable frémissement qui m'étreint,
quand tes pieds doux,
y passent et repassent.
Et dans la nuit brûlante,
tu écouteras ma voix plaintive,
extasiée,
voluptueuse.

CARL BROUARD

LES PETS DE DAMOCLES

BOIS-L'AN-NIN

Le pêt soit avec vous
L'ECCLESIASTE.
Pour PH.-THOBY-MARCELIN

Chantier boueux et faces blanchies laissant voir
de noires éclaircies,
où percent des boules de lotos. Quatuor fumant,
sous le chaud soleil de midi,
ils sont là, à l'air grave de gens comme il faut,
avecque quelque chose de plus vrai,
l'âcre odeur d'une chair, cuisant dans son jus.
Ils sont là, les quatre, le derrière reposant sur
leurs talons.
Grands enfants aux nez épatés, aux poils pouilleux,
aux pantalons troués, qui montrent des fesses
flasques, d'où s'espacent des pêts,
ils jouent au « bois-l'an-nin ».

D. HEURTELOU

NOCTURNE

Pour Antonio Vieux

Comme un enfant timide,
qui n'ose se montrer
et nous regarde
de derrière une porte,
la pleine lune bleue
se tient
derrière des nuages blancs.
L'horloge de Saint-Pierre,
de sa voix avinée,
a sonné ses dix coups.
Lascivement couchés à l'ombre
complice
d'un sablier touffu,
ils se disent des mots tendres
et doux,
dont la fin se perd
au travers
de leurs lèvres collées.
Un liquide un peu tiède,
à l'odeur d'ammoniaque,
leur passe sous les doigts.
C'est Midouin le fou,
qui sous l'œil de la lune dégonfle
sa vessie.

D. Heurtelou

APRÈS LE BAIN

Pour André Liatiaud

Nane sourit toute belle
en montrant ses deux jolies
dents blanches.
Sa robe bleue, légèrement
plus bas que ses hanches
laisse voir deux petites
cuisses,
toutes roses, sillonnées
de nombreux replis.
Elle vient de prendre son bain.
Nane,
et sa bonne la poudrerise,
l'embrasse
ici, là, là, puis
sous le bas ventre.
C'est bon, c'est doux,
ça chatouille bébé
qui
dans la bouche de sa nounou
en riant
« fait pipi »

D. Heurtelou

DOUZE-ET-DEMI

Eructation pénible
du saxophone
qui crâche
dans le soir lourd
des notes discordantes.
Dans la salle basse,
où flotte,
dense,
un parfum de luxure,
les couples,
se trémoussant
au rythme de la méringue,
exhalent l'âcre odeur
de bêtes en rut.
Et dans le coin ombreux
qu'illumine
son sourire de noire,
je tâche d'étouffer
le spleen
qui me tue.

DANIEL HEURTELOU

MELANCOLIE

La lune
face blême de Mongol
égaré
dans le ciel d'occident,
glisse
lentement
dans du velours
bleu.
Sous le mapou
touffu
où l'assôtor semble gémir.
petite noire
au corps lisse
ardent
sous le voile qui cache
à peine sa nudité
elle pousse des cris.
Et mon âme,
dont les sons lugubres du tambour
font vibrer les fibres
s'imprègne
d'une tristesse lourde.
Oh! n'avoir plus
l'âme des ancêtres
du Congo!!

DANIEL HEURTELOU

LA VESTE

NOUVELLE

A Richard Constant

Quand il entra dans le bar, Saivre se sentit comme un voyageur touchant terre ferme. Des réclames affichées aux murs brillaient à travers la fumée des cigarettes. Il s'assit dans un coin sombre. Un ivrogne dormait à côté de lui. Il le poussa rudement pour se mettre à l'aise. L'autre entr'ouvrit des yeux vitreux et dit: « Napoléon est mort dans son lit » Il se rendormit aussitôt. Saivre ne sourit pas de cette phrase et regarda par la fenêtre. La pluie faisait fondre la lumière du réverbère. De fines aiguilles d'or tombaient. Derrière, la grande nuit vague, le grand silence noir.

— Si on laissait la porte ouverte, pensa Saivre, tout le monde ici se tairait. Le silence entrerait et les prendrait à la gorge.

Il se sentait bien, mais le bruit lui faisait mal. Chaque éclat de voix le frappait au front.

Une prostituée monta l'escalier au bras d'un matelot. Elle avait des gestes las. La pensée de Saivre la suivit un instant. Il la vit blanche, se crucifier sur une couverture rouge et sale.

— Pourquoi « rouge » songea-t-il aussitôt. Il ne savait. Mais il était certain que la couverture fut rouge.

Il but un verre de liqueur, puis un deuxième, puis un troisième. Alors il eut très chaud, retira sa veste et l'accrocha au mur en face de lui à un clou.

Une discussion s'éleva au fond de la salle. Une voix de femme monta très haut et se cassa net. Puis tout s'apaisa en un murmure confus. L'ivrogne se réveilla. Il avait la face très maigre et le regard noyé. Une petite cicatrice en forme de V tatouait curieusement son front. Cet homme devint soudain affreusement antipathique à Saivre. Il souffrait presque physiquement, il ne savait pourquoi, de le sentir près de lui et tressaillit violemment en entendant :

—Camarade, voulez-vous prendre un verre avec moi? Mais il accepta.

Ils burent après avoir choqué leurs verres.

L'ivrogne lui dit. Je m'appelle Paul Minon, et toi?

—Qu'est-ce que ça te fout? grogna Saivre

Un silence suivit, puis Milon recommença: Et les affaires?

—J'ai pas d'affaires, cria presque Saivre. Une fureur subite lui monta au cerveau et il s'éloigna un peu de l'ivrogne comme pour prendre un élan.

—Bon. Bon. Ça va fit Milon.

Un calme lourd s'établit entre eux et les sépara.

Un gramophone pleura avec la voix éraillée d'une cantatrice vieillie.

Les murs de la salle étroite se renvoyaient la romance bête et triste. Une femme pleurait doucement dans ses bras repliés. Les hommes se taisaient et oubliaient leurs verres.

Alors Milon dit: Tiens, on dirait un pendu.

Saivre sursauta: Hein? Tu dis, où ça!

—Oh! je plaisante, fit l'autre timidement, seulement ta veste...

Saivre regarda sa veste. Il regarda avec une attention si douloureuse que ses yeux lui firent mal. Sa veste, une pauvre chose trouée et rapiécée pendait comme il l'avait accrochée.

Mais la voix de Milon:

— On ne dirait pas, on ne dirait pas, on ne dirait pas?

Saivre appela le garçon et se fit apporter à boire. Il garda la bouteille et but coup sur coup deux grandes verrées, puis:

—Dis pourquoi as-tu dit ça?

— Moi? Mais pour rien. Une idée..

—Pourquoi as-tu dit ça ? fit Saivre les dents serrées.

—Je ne sais pas, je te dis—Au fait, peut-être que ça me rappelle celui qui s'est pendu le mois dernier chez nous.

—Ah ? fit Saivre.

—Oui. Un tout jeune homme et qui avait vécu longtemps «à l'étranger». Il avait quitté sa famille. Il ne

s'entendait pas avec le père. On l'avait pris, ma femme et moi, en pension. Faisait des vers toute la journée, lisait un tas de bouquins et ne payait pas. Un salaud, quoi? Un matin, on l'a trouvé pendu. Il nous devait huit dollars cinquante. Jamais touché. Ah! le cochon!

—Alors ? demanda Saivre. Il était horriblement pâle et ses mains remuaient autour de son verre sans pouvoir le saisir.

—Eh bien! Je te dis qu'il était tout a fait comme ta veste. Il pendait comme une loque—fit Milon qui prenait de l'assurance – Tout à fait, tout à fait répéta-t-il.

– C'est pas vrai murmura Saivre en fixant sa veste avec des yeux désorbités.

— Si. Tout à fait. Tout à fait.

– Non. Non.

— Si. Je le vois encore. Absolument ainsi.

— Tais-toi, démon, dit Saivre à voix très basse

—Mais puisque je te dis. Ex-ac-te-ment comme ta veste.

— Tais-toi démon, répéta Saivre si bas qu'à peine Milon l'entendit.

Ses yeux ne se détachaient pas de la veste. Une angoisse folle dansait dans son regard. Milon s'était tu. Il buvait à petites lampées en faisant claquer sa langue. Des minutes traînèrent. Le gramophone était muet, mais un matelot le bras passé autour du cou d'une femme chantait :

Somebody loves me

Brusquement Saivre demanda :.

—Dis, toi ; après qu'on a claqué, hein ! Quelle est ton idée? Est-ce que, est-ce qu'il y a encore... une autre vie, quoi ?

Milon réfléchit un court instant :

—Non, je ne crois pas.

—Moi non.plus fit Saivre avec un tel effort que toute sa face grimaça.

Il se leva péniblement et se dirigea vers la porte.

—Eh! n'oublie pas ta veste

—Non. non cria Saivre et il s'enfuit dans la nuit.

Malgré son ivresse, il courait. Un chien le poursuivit un moment dans la rue déserte.

Il ne sentait pas la pluie. Il ne voyait pas les maisons Il ne voyait même pas son ombre.

Il fuyait. Des mots dansaient dans sa tête et remuaient une souffrance atroce: La veste, le pendu, la veste, le pendu.

Il murmurait entre ses dents

—Non, non. Je ne peux plus. Il faut que ça finisse. Enfin il arriva chez lui. La maison était une pauvre baraque en bois. La porte s'ouvrit sous sa simple poussée. Elle, dans le lit, en l'entendant venir se refugia contre le mur.

—Mon Dieu, mon Dieu—pensa-t-elle pourvu qu'il ne me batte pas trop fort aujourd'hui.

Elle attendait les coups, mais ils ne vinrent pas.

Elle l'entendit allumer une bougie, remuer des meubles; des mots sans suite lui parvinrent:

«La veste. Ex-ac-tement. Ah! démon! Tout à fait comme la veste.«

Une chaise tomba. Puis plus rien, rien que l'angoisse qui la collait au mur.

Elle se dit: Il s'est endormi.

Mais elle attendit prudemment. Une heure? Deux heures? Le jour ne filtrait pas encore à travers les planches mal jointes.

Enfin avec d'infinies précautions, elle se retourna à la flamme de la bougie, elle vit le corps qui pendait. Alors elle poussa un grand cri.

Des voisins accoururent.....

JACQUES ROUMAIN

LE SOUVENIR D'EDMOND LAFOREST

Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs.

BAUDELAIRE

Il est mort de la lente agonie de son pays... Il y a déjà dix ans. Lui qui toute sa vie avait été le chantre ému des beautés de cette nature incomparable ne put survivre à ses espoirs irréalisés d'une Haïti prospère, heureuse, libre.

Les jours passent. Le temps enlinceule du même voile gris ceux qui ne sont plus; la cendre de l'oubli tombe lente et douce, mais il est des heures où nous, les morts de demain nous sentons les vivants d'hier proches: c'est la communion des morts et des vivants; leur présence chère s'impose à nous. Je le revois tel qu'il apparut à mon enfance émerveillée. Je n'avais pas encore lu ses œuvres. Je le savais poète, il m'apparaissait de ce fait nimbé d'une auréole. Je l'entendais prononcer d'une voix charmante des mots obscurs, de beaux vocables sonores, d'une musique rare, d'un métal précieux. J'en demeurais longtemps ému...

Il personnifiait l'inspiré, le poète avec un autre, un grand vieillard, un disparu, dont nous sommes quelques uns des initiés, seuls à conserver le souvenir. Il entrait chez nous claironnant des vers. Je le vois s'avancer dans mes jardins d'enfance... Il surgit des brumes de mon passé, vivant. C'est d'Alcibiade Pommayrac que je veux parler... Un soir, il vint chez nous et, d'une volée nous chanta son *Ode à la Mer* fraîche écrite. Je me souviens de mon éblouissement, de l'émotion ressentie. J'avais déjà subi l'envoutement de la mer, notre mer des Antilles, dont la chanson d'aïeule berce, endort les cœurs meurtris.

Avec la *Légende des Siècles*, que mon père nous lisait autrefois, ce sont mes premières rencontres avec la poésie.

Plus tard, sorti du rêve obscur de l'âge tendre, quand je pus démêler l'écheveau de mes impressions, Laforest

avec son beau visage pâle, ses manières distinguées me séduisit autrement. J'ignorais, trop jeune pour le découvrir, quelle qualité d'ami animait ce corps frêle. Une âme aux pensées délicates, aux harmonies très fines, une âme nostalgique de poète, mais capable de devenir l'indomptable courage d'un héros tranquille et souriant.

Je jugeais ses poèmes d'un artiste subtil, raffiné, quintessencié. Ses *Sonnets Médaillons* m'apparurent une œuvre de critique très adroite. Je n'avais pas assez vécu pour comprendre le vrai don de divination qu'ils révélaient, d'intelligence humaine, sensible. Il fallait plus que la banale curiosité; une compréhension avertie, une psychologie sûre, pour dégager la synthèse de ces vies d'hommes illustres du temps présent qu'il enlumina avec l'art consommé, naïf, fervent et savant, des maîtres imagiers d'autrefois.

Je lus *Cendres et Flammes* et quelques pages de ce *Carnet Intime*. Ce me fut une révélation. Finie la légende du Laforest impassible, une âme nue saignait étrangement; il était vibrant jusqu'à la morbidesse et ses poèmes d'une musicalité très personnelle. L'accent poignant de ces chants désespérés, leur charme amer de désenchantement, -il vaudrait mieux écrire détachement (il était arrivé au détachement supérieur), l'odeur décomposée de ces fleurs d'ennui et de spleen, leur parfum trouble, la morphine de cette musique me laissèrent délicieusement navré.

J'étais à l'âge où l'on découvre Verlaine, où Baudelaine enchante, Rollinat, Laforgue, Rimbaud, Corbière m'intoxiquaient avec ravissement, et chez l'un des nôtres j'en retrouvais un écho. Même affaibli; ce me fut une joie. Ces *Cendres et Flammes* où il y a certes plus de cendres que de flammes, sont une confession émouvante que son époque n'a pas entendue. Cette façon hautaine de regarder—quoiqu'en ait dit le Vicomte—la Mort en face, toute cette philosophie de l'au delà, cette psychologie du rêve, tout ce talent probe si généreusement dépensé méritaient au moins une étude sérieuse.. Ce chant du cygne, je l'entends parfois lugubrer les ténèbres où nous errons dans le silence ému des choses, écho fidèle d'une âme malade, inquiète...

Son sourire de bon accueil(son sourire était l'une de ses séductions), je le revois, évoque un trait charmant

de ce mandarin indulgent. Un de nos camarades, un tout jeune homme, ayant commis un sonnet, notre petit groupe le jugea présentable, je fus chargé de le faire lire à Edmond Laforest. J'entends sa voix amusée, mais combien pleine de sympathie vraie, ses conseils qui n'étaient pas la formule obligée, mais de sincères renseignements sur le *métier* qu'il aimait, une leçon de choses avec des exemples à l'appui; lui, le bon ouvrier, nous apprit ce soir là à œuvrer, à adorner les angles trop rêches, à repolir, à buriner.

Je voudrais que la jeunesse à venir entretint son culte pieux, un culte discret, comme l'eut permis sa modestie, que l'on garda son souvenir. Je propose une réunion, une fois l'an, où l'on parle de lui. Je voudrais qu'il fut mieux connu, qu'on l'aimât d'avantage.

L'on saura un jour l'artiste. S'il faut lui chercher une parenté lointaine, c'est dans l'Italie de la Renaissance, parmi ces artistes complets, à la fois peintres, musiciens et poètes. Je le vois causant avec Benvenuta Cellini, Bembo et Sannazar, de qui il tenait l'art de ciseler un sonnet, et finement on échange des propos sur l'art, l'amour, la politique. L'on saura également le musicien. L'on ne pourra malheureusement l'entendre interpréter les maîtres, on goûtera cependant le coloris chaud de ces *Méringues Cubaines* où passe l'ardeur castillane en rythmes alanguis ou échevelés, toujours passionnés. Il avait un crayon preste et on découvrira ce don de claire vision dans son œuvre poétique. Il aimait notre folklore..... Celà évoque un dernier souvenir. Il était venu un soir converser avec nous, et pour clore l'entretien, il nous lut une pochade locale. *Un poste héroïque*. C'était l'histoire d'un poste de soldats veillant un quartier endormi. Les gardes nationaux d'autrefois. Avec une ironie tendre et désabusée. Edouard Laforest avait évoqué ces délicieux fantoches. Il fallait le voir, l'entendre; vivant pour nous les aventures de la sentinelle, ses lèvres de patriote lançaient, en grossissant la voix, des «qui vive», « qui êtes vous», prolongeant en écho roulant la finale:«Qui êtes vous... ou....ou... ou...» Une autre face de son âme aux multiples visages me fut révélée. Nous avons perdu un conteur délicieux. Il appréciait la fantaisie.

Et maintenant qu'il n'est plus, que ces choses lointaines sont lointaines, deviennent du passé-notre passé vivant-cette fantaisie d'un soir d'ennui prend parfois à nos yeux la splendeur d'un symbole. J'entends, je vois Edmond Laforest lui-même, sentinelle dans la nuit, maintenant la garde aux avant-postes de l'idée haïtienne, l'âme toute droite dans le corps rectiligne.

C'est pourquoi ce soir, en cette page très simple, hommage et souvenir, afin qu'il soit moins dans l'oubli, «grand sommeil où l'on doit être heureux», comme il disait dans un dédain superbe et aristocratique d'artiste, cet autre disparu qui nous est cher, Massillon Coicou, j'ai voulu évoquer sa fière silhouette.

NORMIL G. SYLVAIN

Ph. THOBY-MARCELIN

LES HÉROINES

(SUITE ET FIN)

Nous attendions des héroïnes...
TRISTAN DERÈME

LA MAISON VERTE

I

Mr. Nénesse, le notaire, ne s'est jamais couché dans un lit; il faut chaque soir dérouler un grand matelas sur le parquet de sa chambre, car il prétend ne pouvoir dormir autrement.

—Mon cher Babal, m'a-t-il expliqué, j'aurais toujours peur de tomber.

Bon nombre d'Haïtiens font comme Mr Nénesse, ils se couchent *par terre*. C'est à croire qu'il leur est impossible d'oublier la natte ancestrale. Il leur en arrive souvent des mésaventures. C'est ainsi que certain soir un voleur pénétra chez le notaire et, luttant contre les ténèbres, lui *pila* la tête. Une puissante clameur déchira le silence de la nuit. Le délinquant n'attendit pas plus de sa victime. Il se sauvait à l'anglaise, quand Mr. Nénesse apparut au balcon, armé d'un fleuret.

—Voleur! voleur! criait-il en chemise de nuit —voleur! si vous êtes brave, attendez-moi...

Depuis la mort de Mme. Nénesse, la maison est gouvernée par tante Tavie, vieille fille autoritaire, antipathique et qui traite les hommes de monstres. Elle ne peut leur pardonner d'avoir méconnu les élans de son cœur. Quant à moi, elle est tout sucre et miel, de quoi je ne lui sais aucun gré, parce qu'elle affirme retrouver en moi certains traits, certaines intonations, certains gestes de son grand' père Agélisas. Or il n'est rien pour m'irriter autant, que cette façon de m'attribuer (et ça m'arrive trop souvent) des ressemblances avec quelqu'un... L'ainée des filles de Mr. Nénesse s'appelle Camila. Grande, mince, couleur de vieil ivoire, elle a une figure en lame de *manchette*, où saigne une bouche exquise, sous l'éclairage doux de grands yeux rêveurs. C'est pourtant une personne positive, qui pense sérieusement à se marier et ne flirte que dans ce but. Sa sœur Laetitia est plutôt grassette et, avec du chien, possède

beaucoup le don de plaire. De celles dont on dit, rien qu'à les voir :«Cette petite fera son chemin dans la vie».

La famille habite à Peu-de-Chose une petite maison verte style pigeonnier, agrémentée d'un jardin de dimensions japonaises, où l'on remarque un rosier neurasthénique, des œillets, des violettes et un beau géranium dont les rouges fleurs font l'admiration du visiteur.

(C'est à mon retour de St Marc, Nausicaa partie, que je me suis lié avec les Nénesse, évitant Anémone, Gisèle et Démos, désireux d'oublier.)

Le dimanche matin, après la messe, Laetitia et Camila reçoivent leurs amis. Le notaire brandit alors son violon, tante Tavie se jette sur le piano et l'on danse jusqu'à midi. Mr. Nénesse apprécie beaucoup ces réunions dominicales, où il arbore son gilet noir(en semaine il porte le gilet blanc); aussi bien nous a-t-il dit un jour :«Voici, Messieurs, ce qui s'appelle se distraire sainement», mais sans ajouter, l'oubliant peut-être en cet instant de cordialité, que ses filles espèrent, au cours de ces distractions, décrocher des maris comme on fait les timbales des manèges.

Je fus le flirt de Camila pendant deux mois, où je m'appliquais à suivre rigoureusement les principes de Démos. Mais çà n'a pas été sans inquiétudes, le notaire m'appelant:«Mon fils» tandis que sa fille causait avec moi de«notre avenir».

II

Les Nénesse ont recruté un nouveau danseur. Il a pour nom Lucien Ménétrier et ses parents tiennent une florissante boutique de quincaillerie à Jacmel. Le propriétaire de la maison verte a toutes les attentions pour lui. Il a connu autrefois le père du jeune homme. Ils étaient amis de collège, mais se sont rarement rencontrés dans la suite.

—Donnez-moi donc des nouvelles de Tatave, demande le notaire à Lucien. Est-ce qu'il monte toujours bien à cheval ? Lors de mon *passage* à Jacmel, il avait un bel alezan. Moi, je n'ai jamais fait un bon cavalier. Un jour, sur les instances de votre père, je partis avec lui pour une longue chevauchée. Mal m'en prit, Je re-

vins ici avec une jambe cassée. Je n'en garde pas moins un bon souvenir de Jacmel...

Camila, visiblement, plait à Lucien. Elle danse avec grâce et c'est le moindre des charmes qu'il semble lui découvrir. Le jacmélien est ce que nous appelons un *blanc-pays*. Bellâtre, insolent, il fait la coqueluche des femmes. Camila, bouche en cœur, lui demande s'il est pianiste. Il se fait d'abord prier(çà donne de l'importance,) après quoi il se met au piano pour jouer, toute une longue demie-heure, son répertoire cacophonique, et qui se compose de deux méringues.

Mr Nénesse considère le jeune Ménétrier d'un œil attendri. Il pense que le jacmélien ferait bien avec Camila. Alors, bon père, il s'enthousiasme de cette idée, saisit tante Tavie par la taille, entre dans la danse, me *pilonne* un cor, bo tille longuement sur sa jambe cassée puis n'en pouvant plus, s'affaisse aux côtés de Camila transpire dans son gilet noir...

Maintenant les faux-cols sont tous écrasés, les mouchoirs mouillés à tordre, la poudre des jeunes filles délayée et la sirène a hurlé midi aux oreilles portau-princiennes: on se sépare.

Lucien a promis de revenir.

Le notaire embrasse Camila. Il exulte... et moi, donc!

III

C'est un beau soir de lune.

La bande des habitués de la maison verte est au complet et tout ce monde jacasse en descendant au Champs-de-Mars.

Quand on part en ballade, Mr. Nénesse ferme toujours la marche et donne le bras à tante Tavie, qui se raidit fièrement dans sa maigreur de *tasso*. Et s'il arrive qu'on les salue d'un «Bonsoir Monsieur-dame», elle glisse dans de douces illusions. La voix de son frère la rappelle alors à la réalité. Mr. Nénesse a, lui aussi, son rêve favori. Mais il rêve tout haut.

—Quand mes filles seront mariées, je vendrai mon étude et nous irons vivre à la campagne. J'achèterai une petite villa à Pétion-ville. Je la baptiserai: Ma Retraite. Qu'en dites-vous, Tavie?

Tante Tavie se réveille avec un petit sursaut, approuve distraitement...

Tout Port-au-Prince est au Champs-de Mars. Autrefois les jeunes gens organisaient de bruyantes parties de barre ou de *lago-lago*. Aujourd'hui ils préfèrent s'adonner aux joies du flirt. Mr. Nénesse en fait la remarque, mais c'est pour regretter, comme il convient à son âge, le temps de sa jeunesse.

Lucien se donne des allures de prétendant officiel. Il a pris Camila en aparté, et la jeune fille s'alanguit aux fadaises de l'irrésistible jacmélien.

Laetitia glisse à l'oreille d'une amie:

—Qu'il est beau, le p'tit Ménétrier!

Et elle ajoute avec un air d'envie:

—Ma sœur a plus de chance que moi.

Autour de nous les idylles font, sur la pelouse, un murmure d'essaim...

Le retour!

C'est un réveil. On entend tout-à-coup des plaisanteries, des rires.

On admire la beauté du paysage nocturne, où pointent les flèches des palmistes.

—Vous qui êtes poète, me dit Lucien, récitez nous donc quelque chose.

IV

Pour être notaire on n'en est pas moins homme.

Mr. Nénesse, depuis quelque dix ans que sa femme est morte, n'a jamais pratiqué la continence. Aussi bien fait-il chaque soir une *promenade digestive*. Toutefois, on ne lui connaît guère de maîtresses. C'est que le propriétaire de la maison verte fréquente en toute pudence la boniche du quartier. C'est moins coûteux pour lui et plus facile à dérober sous des prétextes hygiéniques.

Ces jours-ci, Mr. Nénesse assiégeait la vertu(?) d'une *garde-mantègue* assez bien faite, ma foi, qui répond au savoureux prénom de Ti-Yette, et dont les *nichons* rivalisent avec les oranges dites *tété jeune fille*, pour la pûreté du dessin. Il appréciait aussi sa croupe généreuse et la rondeur appétissante, veloutée de ses jambes. O

douceur à fondre la moelle épinière d'une caresse glissée autour de ses hanches...

—Elle est croquante, pensait-il.

Et il se pourléchait les babines. Mais la conquête de Ti-Yette n'est pas chose aisée. Mr Nénesse la voyait tous les soirs, contait fleurette, tournait autour du pot de miel. *Bichi!* Aux moindres propositions la belle s'effarouchait.

Le notaire impatienté voulut employer la force. La tentative échoua piteusement, car, à l'instant où il pensait triompher, la bonne s'exclama:

—*Min-moune!*...

Et Mr Nénesse vit Lucien. Lucien Ménétrier!

L'amoureux de Camila le considérait d'un œil amusé, un tantinet narquois. Le pauvre homme en eut des sueurs froides. Ah! il ne crânait pas. Il s'éloigna sans mot dire, vouté, piteux, flappi.

A la suite de cet incident, Mr. Nénesse ne vivait pas. Il en perdait presque le boire et le manger. Il souffrait beaucoup d'avoir été surpris dans une posture qu'il jugeait ridicule. Et par qui? — L'amoureux de sa fille! Quelle figure présenterait-il au jeune homme?... Mais celui-ci fit preuve d'une délicatesse, d'un tact, dont on le croirait incapable. Il joua si bien celui qui n'a rien vu, que Mr. Nénesse s'est rassuré et pense même s'être trompé sur l'identité du trouble-fête. Mais qui était-ce...?

Qui?

La chose n'en est pas moins embêtante. Le témoin de l'affaire peut parler. Et, vu qu'on est toujours disposé à médire, l'histoire sera vite répandue. Et alors, quel scandale!

Mr. Nénesse n'osait plus se montrer. Chaque regard lui était un supplice. Et, le notaire, rongé de soucis, *maigrissait de la tête.* Vainement, car l'histoire n'étant connue que de Lucien et de moi, (il m'en avait fait la confidence) la réputation du pauvre homme n'avait subi aucun accroc.

Il respira enfin, revint à la vie.

Depuis, il ne fait plus de promenades digestives. Il a soupé de tous les préceptes d'hygiène. C'est pousser

un peu trop loin la prudence, mais sa conscience ne le tourmente plus.

V

Quatre heures d'après-midi.

Les maisons sont silencieuses, plongées dans la crécelle douceur du *cabicha*.

La journée a été chaude, accablante.

Une rose s'effeuille, brusquement.

Des autos passent, trépidant de loin en loin.

Un cri:

— *Min guièze...*

Il s'éloigne. On sent le balancement déhanché de la marchande d'huile de kérozine, qui déambule, précédée de son cri, suivie d'un relent crapuleux...

C'est en avril 192... Je suis assis sous le feuillage vert-sombre d'un corossolier. Je viens de reçevoir un *poisson*. Il est daté de Paris, et j'en devine l'auteur.... Ecoutez!

«Du tendre sentiment qui m'anime en ce jour faut-il que je proteste, quant (sic) à chaque instant les sourds battements de mon cœur les attestent (sic). Mange le poisson, mais ne mange pas le cœur car il vient de moi Devine qui te l'envoie, tu sauras qui t'aime...?»

Vous reconnaissez le style de Nausicaa, n'est-ce pas? sa fraîcheur, sa naïveté et cette délicieuse manie de fondre de méchants vers dans sa prose et cette charmante incorrection?

C'est donc qu'elle m'aime encore.

Je suis lyrique. Mon sang charrie de la joie. Chère petite fille!

Un *taco* joue de sa crécelle. Te voici. Toi si douce. Tes dents fraîches à portée de ma bouche, et me berce la dodine... Je vais, je vais, je songe... C'est une éternité... une...

Klakson! On crie:

—Babal...! Hannibal!.. Babal!...

Je reconnais les voix de Camila et de Laeticia.

—J'arrive!

Au revoir, Nausicaa.

* * *

...Nous sommes dans la cour de Sea-side-inn. Il n'y a guère que des américains. Point n'est besoin qu'on se gêne. Lucien et Camila sont enlacés. Ils n'ont qu'un verre pour boire de la limonade. J'offre à Laetitia une cigarette. Elle me souffle sa fumée au visage... Pardonne-moi, Nausicaa, mais tu es absente et j'embrasserais toute la terre... Je dis des bêtises... Et les remords sont superflus... D'autant plus que Laetitia est chaude et sucrée... Du lait...! (La mer claque de la langue. Le soleil couchant est un oeil apoplectique.)

Du lait ! du lait !

VI

C'est un dimanche matin. Lucien photographie en groupe la famille Nénesse. (Outre la passion du flirt il a celle du Kodak, de la chambre noire.) Le notaire donne le bras à tante Tavie qui grimace son meilleur sourire. Ils sont encadrés des deux jeunes filles.

—Dommage! fit Mr. Nénesse, que je ne sache pas me servir d'un appareil; je vous aurais pris, Lucien, avec Camila. Elle serait si contente.

—En effet, répondit Lucien, gêné.

—Surtout, ajouta tante Tavie, qu'ils forment un couple *banda*.

Le jacmélien tourmentait son Kodak, ratissait du pied le sable de l'allée. Camila regarde sa sœur qui manifeste une étrange nervosité.

Qu'y a-t-il donc ?

—Si on entrait, propose Mr. Nénesse...

Et les habitués sont arrivés pour le *suyer-pied* hebdomadaire. Tante Tavie et le notaire jouent avec beaucoup d'élégance et de brio.

Fox-trots.
Valses.
Méringues.
Charlestons.

La journée est marquée par un motif à cancans, Lucien s'affichant carrément avec Laetitia.

On Chuchotte.

Tante Tavie fronce les sourcils. Mr. Nénesse, Lonhomme, ne voit rien.

Camila, pour donner le change, me fait mille grâces.

***

Et le lendemain c'est un scandale. On apprend que les demoiselles Nénesse se sont battues pour le sieur Ménétrier, *natif-natal* de Jacmel, où ses parents tiennent une florissante boutique de quincaillerie.

Tout Port-au-Prince en parle.

Tout le monde: la *dédé* qui se rend à la messe de quatre heures (mouchoir blanc sur la tête, serrée dans un beau châle noir à franges.); la cuisinière au marché, le chauffeur de son Excellence le Président de la République, les «parisiennes» de Port-au-Prince; l'inspecteur du Service National d'Hygiène, veillant à la bonne tenue des W.C. de la ville, les *gardes-mantègues*, les prostituées dominicaines, le curé de la paroisse.

Un SCAN-DALE!

Mr. Nénesse est malheureux.
C'est un pauvre père.

Il est en redingote. Il marche en trébuchant, cassé, s'épongeant la face avec un grand mouchoir blanc à ourlet mauve.

Il va voir Lucien Ménétrier, qui lui fait le plus gracieux accueil.

—Asseyez-vous donc, Mr. Nénesse. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite?... Asseyez-vous donc! et veuillez excuser le négligé de ma tenue. Je viens de développer quelques photos...

Mr. Nénesse a des sueurs froides. Il a vu sur la table, le portrait de Ti-Yette. Il dit tout bas:

—Mon Dieu! mon Dieu!
—Qu'avez-vous donc? lui demande Lucien.

Mr. Nénesse n'entend plus. Il se lève péniblement, fait trois pas et tombe à la renverse.

MORT DE NAUSICAA

Nous ne descendons jamais dans le même fleuve, puisque jamais ce n'est la même eau qui revient à nous.
HÉRALITE

Donc te voici.

Tu souris d'un air trop dégagé:

—Comment, Babal, on ne m'embrasse pas ?

Je suis gauche, comme un cousin de province, et qui se trouble à saluer sa cousine de la capitale:

—Bonjour, Nausicaa...

Tu me prends le bras, camarade, et sérieuse:

—Je ne veux plus...

(Je suis démonté complètement. Je te regarde. Tu as changé. Il a suffi d'un voyage de six mois, pour que tu me dise: « Je ne veux plus... », et en détachant les mots, les alourdissant de sens, de volonté. Et comme tu appuies sur le verbe!)

— Je ne *veux* plus que tu m'appelles Nausicaa. Je ne suis plus la petite naïve qui te faisait sourire. Tu comprends?... Je vois bien à ton étonnement que tu me trouves changée...

En mieux, pas?

(Oh, cet accent! ces modes de parler parisiens!)

—En mieux, Loulouse, en mieux!...

J'avais envie de pleurer.

Je suis parti.

Alors j'ai marché...

Pour rien, pour faire quelque chose...

Je me rappelle ce passage de l'Odyssée:« L'homme heureux entre tous, c'est celui qui l'emmènera chez lui. Jamais, je n'ai vu créature mortelle, homme ou femme, qui t'égalat; je suis saisi d'admiration. A Délos autrefois, près de l'autel d'Apollon, j'ai remarqué un jeune palmier qui grandissait, aussi élancé... En le voyant, j'éprouvai la même impression que devant toi, car jamais tige ne jaillit ainsi du sol. C'est ainsi, ô jeune fille, que je t'admire et que je m'extasie, sans oser toucher tes genoux... » Cet hémistiche me revient aussi: « Heureux qui comme Ulysse... », et je pense à quelque ironie de la part du poète amer des *Regrets*. Je suis très dolent. Ah! que n'es-tu restée telle qu'avant ton voyage !

Je t'aurais écrit des lettres sérieuses, paternelles presque. Tu m'aurais fait ces réponses comme en envoyait Célie Pétion à son beau-père, le général-président Jean-Pierre Boyer, tendres, pleines d'incorrections et surtout candides: « Il me serait impossible de vous exprimer le désir de vous voir car il est tel que je ne puis en avoir de mes souhaits et de vous embrasser bientôt... »*

Je suis très malheureux:

— Elle est morte, Nausicaa, c'est fini... Morte!

Je me dis aussi; « Hannibal, tu n'es pas sincère », parce que j'ai mêlé à ma douleur des souvenirs littéraires et historiques. Je viens, pourtant, de prendre conscience que je t'ai toujours aimée. Malgré mes paradoxes, mes plaisanteries, mes infidélités...

D'abord, je ne t'ai jamais été infidèle.

Dans les autres, je *nous* cherchais. C'était encore toi et moi, uniquement...

Vois-tu... j'ai de la pudeur jusqu'à jouer le cynique. Anémone...

Hier elle me disait, petite bête voluptueuse, soumise et résignée:

— Je veux tout ce que tu veux...

---

* Pierre-Eugène de Lespinasse: « Gens d'autrefois... Vieux souvenirs » p. 22.

LA REVUE INDIGÈNE

à l'honneur d'annoncer au public que pour des raisons spéciales et que tout le monde comprendra Mr Salin Aun ne compte plus parmi ses collaborateurs.

1re ANNÉE Nos 5 & 6 JANVIER & FÉVRIER 1928.

LA REVUE INDIGENE

— LES ARTS ET LA VIE —

Directeur E. ROUMER
Gérant-Responsable : PH. THOBY-MARCELIN
Fondateurs E. ROUMER
N. SYLVAIN
J. ROUMAIN
A. VIEUX
PH. THOBY-MARCELIN
DANIEL HEURTELOU
CARL BROUARD

SOMMAIRE

Valéry Larbaud ou — EMILE ROUMER
Trèfle incarnat conte — CARL BROUARD
Patron, seulement un p'tit bout — PH. THOBY-MARCELIN
Poèmes — CARL BROUARD
PH. THOBY-MARCELIN
A. LESPÈS
A jouer aux Billes — JACQUES ROUMAIN
Pendant la Pluie — S. Y PÈNA

IMPRIMERIE MODELE
202, Rues Magasin de l'Etat & Macajoux
PORT-AU-PRINCE, (HAITI)

1re Année N° 5 Janvier 1928.

LA REVUE INDIGENE

— Les Arts et La Vie —

Valéry Larbaud

SUITE ET FIN

Et voici de nouveau le même enthousiasme qui me faisait frissonner quand je lus « Leaves of Grass » de Walt Whitman. Rien ne me passionne comme des images neuves et l'envolée des vers lyriques. Pour être étranger je remarque les intonations des peuples de langues différentes et même la chanson française qui change de ton d'Asnières à Bonsecours. Baudelaire a dans ses vers des musicalités profondes comme de pédales sourdes qu'on retrouve chez les poëtes anglais. J'écris des observations personnelles qui n'ont pas force loi. Les exemples peuvent être multipliés. Gérard de Nerval et l'allemand etc. Les écoles littéraires du Sud-Amérique ne sont pas cataloguées ou du moins ne nous sont pas encore venues par les sources françaises. On dénote chez Valéry Larbaud l'influence directe de vieux poëtes chiliens, cette poésie de rapides ayant exalté les âmes américaines à l'époque de la conquête des Cordillères par les chemins de fer :

Prête-moi ton grand bruit, ta grande
allure si douce
Ton glissément nocturne à travers l'Europe illuminée
O train de luxe...

Poésie de rapides où dans l'immensité noire les villes sont des oasis de lumières ; un bruit angoissant le long des couloirs dorés. Les millionnaires dorment et la course vous emporte à Vienne, à Buda-Pesth, en Harmonica-Zug où l'hiver hésite à céder le pas au printemps. Valéry Larbaud me rappelle ce livre de mon enfance «Voyage autour de ma chambre ». Les temps ont changé.. la jolie noble n'intéresse plus mais la belle cantatrice aux yeux violets qui chantait dans la chambre à

côté. Je recommande de lire concurremment «Son Journal Intime et « Les Poësies d'A. O. Barnabooth.» Le jeune homme voyage à la recherche de l'absolu, les journaux publient son portrait avec, sans commentaire 60.450.000 livres de rente. Il ne fait pas de grandes affaires de finance comme son père que Wall Street ébloui surnomma l'Inca ;

J'ai senti pour la première fois toute
la douceur de vivre
Daus une cabine du Nord Express entre Wirballen et Pskov.
On glissait à travers des prairies où des bergers,
Au pied de groupes de grands arbres pareilles à des collines
Etaient vêtus de peaux de moutons crues et sales.

La prose de Valéry Larbaud est aussi émouvante que ce poème. Barnabooth veut embrasser la vie dans tous ses aspects, c'est un hôte de passage aux riches muqueuses et qui aime les contrastes. La bêtise des jeunes pfarren prussiens l'ennuie dans sa joie de vivre et les stupidités dégorgées sur les paysages trop savants de l'Italie : «Sensualité déréglée...pratiques superstitieuses...» Tout un rouleau de phonographe.

Barnabooth est un mégalomane du sentiment. Son amour féconderait toute la terre. Une amitié sincère lui livre le pays et les cœurs.

J'ai des souvenirs de ville comme on
a des souvenirs d'amour.

J'appellerais Larbaud « Le Voyageur malgré Lui » parceque dans ces vers on sent le désir de s'arrêter, de vivre dans une ville pour en presser toute la volupté. La pensée de la mort lui fait regretter les paquebots, les trains de luxe qui aboutiront un jour au tombeau. C'est une plainte adorable et le poème se déroule comme ces litanies passionnées des sourates arabes.

Oh ! qu'il me soit donne encore une
fois,
De revoir quelques endroits aimés
comme
La Place du Pacifique, à Séville :
La Chiaja fraîche.

Je voudrais insister sur ce ton riche d'évocations qui avec peu de mots recréent une cité et les sentiments de l'artiste devant tel paysage. C'est cette plage de Khersonèse, près de Sébastopol où la mer bat parmi les ruines.

L'heure de la parade sur l'Opernhaus Platz aux vieux monuments pseudo-classiques. Valéry Larbaud a retrouvé les couleurs des imagiers d'autrefois et voici un film délicieux. La poësie ne reconstitue pas le passé mais remonte le cours des temps pour vous émouvoir des mêmes sensations que les courtisans d'Isabelle-la-Joyeuse :

> Et Buckingham et les menines de la Reine,
> s'avançaient doucement, comme un rêve, sur l'eau,
> Ou comme notre cœur se bercerait longtemps
> Aux beaux rythmes des vers royaux d'Albert Semain.

La construction des poëmes en versets pourrait-elle étonner les Haïtiens qui hantant les églises ont dû entendre ce merveilleux Cantique des Cantiques de ce prince amoureux que fut Salomon ? Nos idées datent de trente ans, les couleurs sont passées et nous ne voulons pas de cette nouvelle teinture de culture française que les Indigènes tiennent à nous faire connaître. Comme les chaudières, les verroteries et les vieilles pompes devra-t-on nous fabriquer une poësie hors de saison, spécialement pour nos cerveaux imperfectibles?

Mme Paul Morand s'amusait de retrouver encore avec toute sa virulence une maladie vieille de vingt-cinq ans, la querelle du vers libre. Comme la lecture de Valéry Larbaud changerait tout cela. C'est aujourd'hui la période des grands humanistes. Soulié de Morand met à notre portée les richesses littéraires de la Chine ancienne. Valéry Larbaud, ami du génial irlandais James Joyce traduit pour nous les livres de Samuel Butler. Et même dans les bibliothèques françaises que de belles choses à remettre dans la circulation. Les délicats poëtes du XVIIIe siècle ne devraient-ils pas être mieux aimés, l'abbé de Chaulieu, Gentil Bernard et surtout les créoles Parny, Bertin et le guadeloupéien Léonard ? Outre les auteurs des manuels le Grand Siècle nous est représenté par St Amand, ancêtre spirituel de notre contemporain Raoul Ponchon, Théophile de Viau, d'Assoucy. Sait-on que les sonnets de Scudéry ont une ressemblance frappante avec ceux du poète cubain José-Maria de Hérédia ?

Et ce délicat Tristan Lhermite de qui descendent nos fantaisistes Pellerin, Emile Henriot, Tristan Derême, Paul-Jean Toulet. Depuis *les robinets d'eau tiède de Lamartine* et le pipi philosophique de Sully Prudhomme* bien des écoles ont passé. Mieux vaut un travail médiocre mais personnel plutôt qu'une magnifique imitation. Valéry Larbaud nous prie de fuir les pastiches pour faire des recherches modestes, il est vrai dans le grand courant d'humanisme qui secoue toute la littérature française. Un souffle antique parcourt les vers de Valéry-Larbaud et l'érudition ne fait qu'ajouter à la beauté des poëmes. Partons avec lui dans «Carpe diem» à la recherche du temps perdu :

Cueille ce triste jour d'hiver sur la mer
grise,
Mon amie, ô ma bonne amie, ma
camarade !
Je crois qu'il est pareil au jour
Où Horace composa l'ode à Leuconoë.
C'était aussi l'hiver, alors, comme
l'hiver
Qui maintenant brise sur les rochers
adverses de la mer
Tyrrhénienne....

Ce glissement du passé dans le présent est rendu plus nettement dans ce poëme étonnant « La Mort d'Atahuallpa.» L'Inca pleure suppliant de ses gros yeux rouges Pizarre et Almagro. C'est la reconstitution d'un tableau à Lima. Les femmes de l'Empereur Américain sont furieuses, échevelées. Le clergé en surplis avec les croix dorées. Et non loin de fray Vicente de Valverde Atahuallpa subit le supplice horrible du garrot. Cette sanguine du passé si prodigieux d'angoisse est brusquement transposée sur une toile blanche dans une chambre éblouissante de lumières électriques. Cette scène de l'histoire nationale péruvienne et dans un cauchemar s'accomplit au Sonora Palace Hôtel exactement comme il y a quatre cents ans, à Caxamarca:

—Oh ! que quelqu'un n'aille pas se
tromper de porte...

Ribot, écrivant des hallucinations des sens ne parle-t-il pas de ce malade qui sentit revivre entre ses doigts

* Expressions tirées de thèses soutenues en Sorbonne

la main tiède et douce du *Tireur d'Epines*? D'une tasse fumante de chocolat épais la tentation se fait exquise d'une femme de couleur au baiser lourd et capiteux

...le chocolat même
soit en tablettes fondantes,
fraîches d'abord puis brûlantes,
grasses comme des moines
tendres comme le Nord!
soit liquide et fumant
(Hausse vers moi ton baiser lourd,colorada!)
qu'il me pénètre jusqu'à l'essouflement,
laissant du feu parfumé après lui
et une moiteur délicate sur tout mon corps.

Ce *feu parfumé* m'enthousiasme qui me donne de la fièvre aux aisselles, la salive à la bouche et cette tension de tout l'être vers un fabuleux exil. Il y a une succulence dans certains mots et ce que je préfère dans Valéry Larbaud c'est le poème d'*Images*, douloureux de toutes les femmes qu'on aurait pu serrer contre soi. Il me souvient de l'Hôtel Louis-Philippe à New haven et d'une anglaise aux beaux cheveux. Elle portait une robe presque monacale avec des manches jusqu'au poignet comme la Béatrice de Dante-Gabriel Rossetti. Elle portait un bébé, une petite nièce, et faisait une Vierge à l'Enfant admirable. Ajoutez la tristesse d'un jour brumeux, l'angoisse des départs et vous comprendrez mon désespoir pour cette inconnue. L'enfant, déposé sur le tapis je m'inclinai pour jouer avec lui et me relevant mes yeux plongent en deux grands yeux magnétiques Voilà pourquoi *Images* me trouble

I

Un jour à Karkow, dans un quartier
populaire,
(O cette Russie méridionale, où toutes
les femmes
Avec leur châle blanc sur la tête, ont
des airs de Madone!)

Puis c'est à Rotterdam, sur le quai des Boompjes deux jeunes filles qui se rendaient à leurs ateliers. Comme les *chéries* de Lalue.

Elles s'embrassèrent tendrement
leurs mains tremblantes
Voulaient et ne voulaient pas se sé-
parer: leurs bouches
s'éloignaient douloureusement pour
se rapprocher aussitôt
Tandis que leurs yeux fixent se contemplaient.

Et les hommes passaient, affairés, les remorqueurs grondaient sur le fleuve, des trains manœuvraient en sifflant sur les ponts de fer.

III

Entre Cordoue et Séville
Est une petite station, ou sans raisons
apparentes,
Le Sud-Express s'arrête toujours.
En vain le voyageur cherche des yeux
un village
Au delà de cette petite gare endormie
Sous les eucalyptus:
Il ne voit que la campagne andalouse
verte et dorée.

Pourtant, d'une hutte de branchages noircis et de terre une marmaille en loques sort. La sœur aînée les précède et danse pour avoir des sous.

Son visage est sans beauté, on voit s'agiter ses cuisses maigres et nues, et son petit ventre jaune, ce qui fait ricaner les gros bourgeois fumant leurs cigares au wagon-restaurant:

O mon Dieu, ne sera t-il jamais possible
Que je connaisse cette douce femme,
là bas en Petite Russie,
Et les deux amies de Rotterdam,
Et la jeune mendiante d'Andalousie
Et que je me lie avec elles
D'une indissoluble amitié?

Barnabooth, est emporté par les express et les grands paquebots. Il voudrait néanmoins se terrer quelque part. Les bras de Concha l'attacheront un jour dans un pays de l'Amérique du Sud mais quant à présent il aime la lumière toscane et vit délicieusement de ses cinq

sens. A remarquer cette incertitude des vingt-trois ans de l'homme qui se cherche et voudrait dormir pour oublier toutes les habitudes que son réveil lui fera retrouver.

Je rêve d'écrire un Valéry Larbaud poëte exotique qui le classera parmi les St Léger Léger, Levet, Ségalen. Les cocotiers n'encombrent pas ses vers mais l'exotisme n'est-ce pas la nouveauté des paysages comme pour un myope à qui l'on vient de donner des lunettes, ?

> Ah! donnez moi le vent du soir sur les prairies,
> Et l'odeur du foin frais coupé, comme en Bavière
> Un soir après la pluie sur le lac de Starnberg.

Rien n'est plus doux que les *Intimités* de Valéry Larbaud. Mers-el-Kebir et Scheveningue, Morte Saison, justifient curieusement cette philosophie de Barnabooth: nous restons toujours les mêmes. Le moi est si profond que les vagues de surface ne le troublent point. L'âme s'émeut aux douceurs d'après-midi en Algérie comme en Norvège. Voici une musique de Grieg et qui enchante:

> Vivre danoisement de la douceur
> danoise
> De cette ville où est un château aven
> des dômes en bronze
> Vert de grises...

EMILE ROUMER

Trèfle Incarnat

CONTE

Ce parfum violent, sensuel et commun était le lien qui nous unissait, Azéma et moi, notre unité, le fil d'Ariane du labyrinthe de nos âmes et de nos corps. Quel subtil alchimiste avait fait d'Azéma, du Trèfle Incarnat et de moi, une combinaison dont le résultat avait été un parfum inconnu du monde extérieur. (Ce parfum, je vous dirai son nom quand j'aurai parlé face à face avec le rêve.)

Une prêtresse du Vaudou, parente d'Azéma, avait doué le Trèfle Incarnat d'un fort pouvoir obsesseur (comment, je ne saurais le dire) de telle sorte que ce parfum faisait non seulement partie de mon corps et de mon âme mais des objets ayant subi mon contact. Mes sensations, mes sentiments, mes idées, tout du monde extérieur ne me parvenait pour ainsi dire qu'au travers de ce parfum. L'eau qui me lavait, la fumée de ma cigarette, ma sueur, mon haleine, tout, tout n'était que senteur de Trèfle Incarnat; l'éther même où je baignais était un champ de vibrations des atomes du parfum. Aussi percevions-nous la signification de nos moindres gestes et mouvements; nos regards étaient d'une éloquence extraordinairement persuasive. Mes désirs les plus vagues étaient perçus par elle, et aussitôt exécutés. Il m'arrivait de souhaiter vaguement que les feuillets d'un livre dont la lecture me passionnait fussent coupés; toujours je trouvais le travail fait. Une nuit, souffrant d'un léger refroidissement, je m'imaginai que la chaleur d'un bas autour de mon cou me guérirait; ce vœu presque informulé fut un ordre pour Azéma: effectivement la toux cessa. Certaines méringues aux rythmes sensuels et berceurs me balotaient mollement sur une mer de parfum, et mon imagination libérée, telle une cavale s'élançait dans la vaste prairie du Rêve, s'ébrouait, se roulait dans des rêves d'une sensualité effrénée; rêves qu'il m'était impossible de vivre charnellement, parce que cette lente accumulation des ex-

périences qui formaient mon moi, m'empêchait de goûter la sensation dans sa saveur primitive, originale. Il m'aurait fallu pour cela une âme et un corps purs de brute. Mais ces rêves eux-mêmes si puissamment matérialisés qu'ils fussent, finiraient par s'émousser, se dissoudre, et ainsi, lentement mais sûrement, je pourrais reconquérir ma pureté initiale.

Mais j'avouerai cependant, que souventes fois, Azéma ne percevait point ma pensée; ma volonté impuissante n'arrivait pas toujours à la gérer: au contraire, je percevais toujours ses idées, parce que mon tempérament faible, ma volonté capricieuse, ma sensibilité aigue faisaient de moi un bon appareil récepteur. Il faut avouer aussi que cette désagrégation de ma personnalité n'était pas pour déplaire à mon nihilisme, et m'épargnait la gérance si difficile de moi-même. Gérance difficile de moi-même-oui-c'était bien cela-car la lecture de certains livres de médecine et de psychologie m'avait prouvé que mes défauts les plus graves provenaient surtout de mon tempérament, de ma constitution pathologique; or chacun sait que si le caractère est assez facilement modifiable, le tempérament l'est peu, car il y faut outre une lutte acharnée contre soi-même, une hygiène toute spéciale. Par conséquent Azéma jouissait d'un avantage immense, cette lutte âpre contre moi-même énervant ma volonté. Pour être tout à fait juste, j'ajouterai que cette dépendance d'ailleurs heureusement acceptée, je ne l'eusse pas admise d'un homme parce que ma fierté eût fait automatiquement irruption. Ainsi donc les rôles étaient curieusement renversés; j'apportais une mentalité toute féminine, Azéma tout juste le contraire.

Ma maitresse et moi étions donc deux instruments désacordés mais vibrant à l'unisson, tant était parfaite la communauté de nos sensations et de nos sentiments. Nous n'avions même plus besoin du lit pour jouir de nos corps; l'accord de nos pensées suffisait.

Aussi, bien qu'Azéma me fit beaucoup souffrir plus tard (et je dirai comment) je lui garde une gratitude infinie de m'avoir prouvé la possibilité de tirer de son cerveau des jouissances aussi sensuelles (d'autant qu'elles sont plus dangereuses) que celles procurées par le corps.

Azéma sut un jour que je la trompais. Tu me le paieras dit-elle. Je ne tardai pas à sentir les effets de sa menace. Toutes les obsessions de naguère et qui ne servaient qu'à renforcer mon amour, dévièrent. Les pattes aigues de la jalousie me fouillèrent le cœur. Dix fois par jour je courrais chez elle comme un fou, tremblant et désirant cependant de rencontrer l'amant imaginaire. Je la retrouvais calme, un sourire mystérieux sur les lèvres, et alors je m'abimais dans son amour. Ces alternatives d'effroi et de bonheur m'affaiblissaient considérablement, au point que... mais une comparaison vous peindrait certainement mieux l'état où j'étais. Voilà. J'étais comme un malade sous l'influence du chloroforme.

Un malaise horrible. Une constante envie de vomir. Un vague bourdonnant. Les voix autour de lui semblent lointaines, et se taisent... et se taisent. Un abime vertigineux où il s'enfonce. Le vide: la mort. Angoisse. Angoisse mon Dieu! C'est le moment où le double se détache lentement du corps. S'il s'en allait ce double capricieux, et ne revenait plus. Alors... alors... Mon Dieu, je vais mourir se dit le malheureux.

Perspectives fermées.
Rideaux baissés.
Portes closes.

Il voit et entend des cloches qui sonnent son enterrement. Voici la bière déposée sur le catafalque; la voix grave de l'orgue, et puis les gestes solennels du prêtre. Oh! l'odeur des cierges se consumant. Alors, comme pour s'aggriper à la vie, il bondit et... retombe. Sommeil. Néant. Longtemps après: joie du réveil miraculeux. Ainsi s'écoulait ma vie dans une alternative d'angoisse atroce, et de joie délirante. Mais vous vous demandez peut-être comment finirent ces tortures.

—Hé ! par la force des choses tout simplement.

—Et depuis lors.

—Depuis lors, je vis sous une cloche de verre, sur laquelle viennent mourir tous les bruits du monde, respirant avec une volupté calme l'éther du Silence, et tellement épaisse est la couche de glace qui recouvre mon cœur, que je n'en entends plus les battements.

Mes mains lasses dédaignent de cueillir les désirs les plus proches, les plus juteux.

J'estime que de se momifier dans le sarcophage dressé par la Destinée, calme, satisfait et sans envie, le corps bien enveloppé des bandelettes de ses principes est en vérité une très belle et très bonne chose...

CARL BROUARD

PATRON, SEULEMENT UN P'TIT BOUTT...

C'EST VOUS

C'EST VOUS

C'EST VOUS...

Nuit de décembre, ambrée, fraîche, et douce. Et tout l'éclairage magique· « Le fromage qu'on ne peut pas couper, l'argent qu'on ne pas compter... » dirait la petite noire poseuse d'énigmes. Et le gramophone susurre:

—AND I SAY HIM :« JE T'AIME! »

Eugène est assis à la terrasse du café.

Fièrement (c'est un garçon de dix-huit ans, et qui commence sa vie d'homme), tient de la main droite un grand verre de limonade. Et la paille traditionnelle s'émeut comme une herbe aquatique.

Ti-Rouge, lui, est ramasseur de *poïes* *.

Il avise Eugène; lui tend son chapeau; et, humblement:

—Patron! dit-il, cinq centimes, *s'ou plé*, pour acheter un biscuit.

Eugène le considère dûrement, tourne la tête, s'absorbe dans la contemplation de la rue. Mais l'autre:

—Patron! vous n'avez pas entendu?

Eugène aspire une gorgée de limonade. Ti-Rouge est énervant, qui patiente... Malpropre! Et cet œil de chien battu...

—Patron!

Furieuse envie de le rudoyer. Eh! n'as-tu pas honte, à ton âge, de mendier? Tu es un parasite, Ti-Rouge, un

* Poïes mégots

fléau de la Société. La Société avec un S majuscule, pour parler à l'instar de mon père, qui est un honorable juge au Tribunal de Cassation. Mais sais-tu, au moins, ce que c'est, un parasite? Eugène sourit, sourit, satisfait de lui-même, de son petit discours intérieur. Puis:

—Ti-Rouge, tu es un parasite.

—Patron...

—Tu ne comprends pas?... Je le savais bien.

—Patron, seulement un p'tit *boutt*...

Alors Eugène, conscient du mépris que la Société doit à un parasite, lança au mendiant, comme on crâche simplement, la cigarette quémandée, et qui tomba dans la cour.

—Merci en pile, patron, merci. Dieu vous recompensera.

Ti-Rouge souffle sur la cigarette, pour lui enlever la poussière.

C'EST VOUS

C'EST VOUS

C'EST VOUS...

Cet air d'enfant qui pleure pour son pain et café... Un brave garçon, qui sait... Je lui ai fait sûrement de la peine. Et c'était si simple de lui donner la misérable cigarette amicalement, de la main à la main.

Non pas des remords.

Désir de lui faire don d'une minute heureuse. Lui serrer la main. « Frère...» Mais aurait-il compris?

Je vois la scène...

AND I SAY HIM: « JE T'AIME!...»

Evidemment. Il se serait méfié...

Au fond, Eugène ne regrette pas son geste. Même, il se promet de le refaire à la prochaine occasion...

Et Eugène a recommencé.

Une fois.

Puis d'autres.

Mais sans jamais retrouver l'émotion de la première.

PHILIPPE THOBY-MARCELIN

HYMNE A ERZULIE

Déesse anthropophage de la Volupté
et des richesses,
aux robes nuancées des couleurs de l'arc-en-ciel.
Protectrice
des fils de Yayoute.
O Toi
qui tends les désirs comme des cordes !
O Dix mille fois dédoublée
qui dans le monde élastique et mol des rêves,
chaque nuit de jeudi
ouvres à tes amants le secret de tes flancs
et l'odeur de ta chair !
Erzulie
élan,
désir,
cruauté,
douceur,
néant,
je te chanterai,
je te glorifierai,
je t'exalterai.
En ton honneur je brûlerai l'huile de palma-christi,
l'assa-fœtida,
je battrai le hogan,
j'agiterai la clochette et l'açon,
et je dirai la chair,
la chair douce au contact comme du velours,
la chair humble,
joyeuse,
triste,
frémissante,
palpitante,
douloureuse,
la chair plus belle que l'âme,
parce qu'un jour
nul ne pourra la sentir sans se boucher le nez.

CARL BROUARD

PARADIS PERDU

Paradis perdu comme se fane une rose.

C'était un ajoupa tapi au creux des manguiers, fleuri d'hibiscus et de jasmins des bois, au bord de l'eau courante.

Nènette, nos corps dans l'eau comme un glaçon dans la bouche. Ton odeur de Pompeïa et mon odeur d'eau de Cologne.

Nènette, ma Nènette, ton cœur de confetti, et puis tes lèvres qui demandent toujours... toujours l'aumône, et ton corps, ce caramel délicieux.

La salaison était chère à nos lèvres après le bain et l'amour, et combien excitants le rhum doré, la menthe verte, le cinzano jaune. O frais paradis perdu!

Tombe sur mon cœur cendre mauve de la mélancolie, et toi Nènette pêches des regrets dans les eaux du Passé.

CARL BROUARD

CONTE DE FÉES

Avec les pavots volés à Morphée,
belle, m'ont endormi vos doigts de fée
dans la tour
de l'amour.
Mollement emporté sur le cerf-volant
du rêve, comme la Belle au bois dormant
me suis endormi dans la tour
de l'amour.
Perché sur un noir
cyprès, l'oiseau bleu chante jusqu'au soir
près de la tour
de l'amour.
Mais, princesse avenante,
viendrez-vous diaphane et lente
dans la tour
de l'amour.

CARL BROUARD

HAGARD

L'horizon plié
Comme un éventail
Et cette route n'en finit plus...
Si
Seulement
Tu peux oublier
Le grain de sable de ta chaussure,
Il y a encore moyen de cacher la figure avec les doigts,
Et pleurer,
Pleurer.
Il faut voir çà.
Mais toute la question est là: comprend-on jamais pareil désespoir public?
Alors tu regardes la main qui broie
Une boite d'allumettes...
Il faut voir ça aussi.

PH. THOBY-MARCELIN

POEME

Je sais que je suis
Seulement
Un homme entre les hommes,
Avec
Mes instincts, mes désirs, mes vanités, mes petitesses
D'homme...
L'horloge du Sacré-Cœur mesure les heures au compte-gouttes...
Je ne suis qu'un homme aux membres fatigués.
J'attends.
J'interroge: « Quel sera le jour de ma mort?»
Je prie:« Seigneur, donnez-moi la douceur...»
Penser à la grande indifférence de la mort.

PH. THOBY-MARCELIN

NOS MAINS

Somonolentes
Tes mains
glissent
en mes cheveux
Effleurement
d'esquif
sur la mer
Lente
La descente
de mes doigts
Au couloir ombré
des mammes lisses
Cônes

ANTONY LESPÈS

POEME

Autour
de ton cou
Mes bras
Convolvulus
Désir de toi
Simplement
cette nuit
Décevance en tes yeux
Mon cœur
est ailleurs
Seulement
Je t'aimerai
un peu
si tu me repousses

ANTONY LESPÈS

A JOUER AUX BILLES

J'ai composé cette histoire-simple-simple
Pour mettre en fureur les gens-graves-graves-graves
Et amuser les enfants-petits-petits-petits

CHARLES CROS

—1—

Les hirondelles qui passent ressemblent à des ciseau volants. A les regarder nous recueillons les heures pa petits morceaux découpés.

—2—

Ceux qui ont beaucoup aimé le Dernier des Mohican voient les gros nuages amoncelés houler pesammen dans le ciel comme un troupeau de bisons dans le Far West. L'ultime rayon de soleil est l'éclair de la lance d guerrier Indien.

—3—

Au milieu de la rue déserte un jeune garçon s'es arrêté. Il regarde son ombre longue et pense: Quand j serai grand je serai plus grand que mon ombre

—4—

Le ciel est trop vaste pour qu'un enfant puisse le sa sir dans ses petits bras. Mais dis-lui: Ciel, chapeau me lon; alors il tendra ses menottes vers le firmament ac croché à la patère du palmier, cueillera la lune et l mettra dans sa poche.
O poète enfant !

—5—

Dans la « galette » cette brune blanchisseuse a les sein fleuris de violettes. Cela lui donne un grand air de mo destie

—6—

Qu'il est beau cet amoureux transi qui sans cesse pens à sa maîtresse. Même en faisant sa toilette il l'évoqu et comme c'est un amant désespéré, se regardant dan la glace, froidement, il fait le geste de se sauter la ce velle avec sa brosse à dents.

JACQUES ROUMAIN

Pendant la pluie...

Cette chanson, là-bas, écoutes
Cette chanson au fond du bois...
C'est l'adieu du dernier hautbois
C'est comme si tout l'autrefois
Tombait dans l'âme goutte à goutte...

Vers le soir... un soir d'améthyste et de mélancolie...

S'enfermer, seul, avec la solitude nonchalante de notre campagne tropicale, sous un modeste et rustique toit de latanier moisi d'humidité, au parfum âcre et tiède, mêlé à l'incantation de la végétation sauvage d'alentoua... et rêver à l'absente...

*

Sentir naître en soi et se préciser son rêve... rêve enchanté qui vit flottant de-ci de-là dans le crépuscule, chevauchant la flèche que trace le vol rapide de la tourterelle ou suivant le sillon d'or qu'incruste lentement la luciole sur le ciel; rêve estompé de nuages fins et polychromes que pastellise l'infini des horizons; rêve embaumé de tous les parfums indéfinis qu'exhale la nature...

***

Eterniser en soi son rêve, en respirant à pleins poumons jusqu'à en faire craquer la poitrine, toute la campagne aux exhalaisons chaudes et pénétrantes à laquelle il s'identifie... et jouir à l'absorber tout entier, son rêve cher...

***

Laisser refléter en soi, à travers les cimes en frondaisons qui lui dessinent un cadre de dentelles légères où courent des frissons, un pan du ciel opalin, enluminé de mauve, d'azur et de tous les ors, — pan du ciel qui se découvre tel un coin de chair qui se trahit et qui fait tressaillir d'exquise volupté, — et puis soudainement se voile de gris, comme si une invisible main de jalouse et maussade fée l'eut recouvert d'un manteau sombre, ravissant aux sens avides la sensation suave et ultime d'un plaisir divin...

Se sentir délicieusement les joues, les paupières, aussi les lèvres frolées par l'haleine ensorcelante qu'exhale le soir... Soupir d'alanguissement de l'automne qui chante vainement une idylle d'amour... Brise précurseur des pluies ,,,. vers le soir! Pleurs d'un soir d'améthyste et de mélancolie..,

***

Il pleut... En soi, nulle volonté de réagir contre la vague de désespérance qui envahit le cœur où se réfugie, frileuse, toute l'âme universelle. Le ciel s'endeuille, se barbouillant rapidement de noir, de gris, surtout de noir si intense qu'on se sent oppressé par la lourdeur des gros nuages... Il pleut déjà des goutelettes de diamant qui s'évaporent en petites buées fines au contact du sol encore attiédi...

Se recueillir et s'extérioriser pour entendre alors, la pluie plaintive qui vient du lointain des forêts, avec une rumeur surprenante et goutter toute la musique que l'eau chante en tombant dans l'air si pur qu'on eut dit sur du cristal...

C'est doux comme une syphonie, l'eau qui tombe sur toute la campagne, vers le soir... un soir d'améthyste, si lourd de langueur qu'il fait mal à l'âme...

***

Silencieusement écouter les arpèges que la rafale, au loin, rythme par intermittences avec la pluie qui chechevrotte et détonne, telle une voix d'amoureuse que des sanglots brisent...

Se confondre avec l'âme des choses dans l'immensité grise pour mieux écouter la pluie qui se rapproche... et qui éclate «fugato», préludant l'ouverture de quelque grand opéra...

Il pleut... C'est une musique indéfinie, si impressionnante, qu'aux bords des lèvres du soir... un soir d'améthyste et de langueur, s'infléchit un pâle sourire de mélancolie...

*
* *

S'émerveiller de la féérie indicible qu'offrent alors les bois frissonnants, qui par la vertu magique de leur couleur d'émeraude et par l'illusion de leur apparence hyaline, se métamorphosent, sous la pluie, en un ruissellement de pierreries...

L'eau qui tombe sur chaque feuille, semble-t-il ,émèt un son et toutes les fleurs du parterre rustique en bordure de la cahute, forment un singulier clavecin au toucher de chaque gouttelette de diamant...

Des champs ruisselants,— coulée d'émeraude, où la rouille des feuilles désséchées apparait comme des tâches d'or fauve que le soleil y a serties, s'élève un concerto délicieux d'amour, enivrant tout l'être languide, épars, et délirant en un vertige lent...

*
* *

Les grands vents à travers les arbres de la forêt, tel un violon, se lamentent et sanglottent... De toutes les corolles de fleurs, c'est une harmonie qui monte, telles milles voix de délicates clochettes lointaines et pures, légères comme des âmes frissonnantes...

Tandis que de l'âme errante, triste à mourir, répond une méloppée grave qui dit la douleur de l'absence... Le cœur pleure... Les cieux aussi pleurent: cœur et nature psalmodient un duo « variante » qui va « crescendo »' puis s'alanguit et meurt soudain avec la pluie qui s'évanouit comme un soupir...

Telle une fleur décolorée au parfum exhalé et qui s'infléchit au bord du vase, l'âme imprécise s'anéantit lentement dans l'extase où l'emporte les vocalises du vent qui rythment la mélodie douce et berceuse des lèvres pâles et frissonnantes des choses pâmées, comme une suprême défaillance après l'etreinte infinie...

*
* *

Et dans les buées fines et irisées qui montent des champs humides vers le ciel, l'on semble voir, grisées

de parfum indéfini épandu dans l'air, toute une envolée de nymphes ruisselantes, toutes nues après un bain; cheveux mouillés et collés sur le front, sur la nuque jusque sur les hanches; sourire délicieusement, aux lèvres esquissé; le regard malicieusement étonné de la convoitise que provoque leur enivrante nudité; fuir sous les regards voluptueux des étoiles qui apparaissent languissament, après l'ondée... vers le soir, — ce soir d'améthyste et de langueur où se fond mon âme éparse, tendue vers Toi, ô ma Roxane...

SENOGNAM Y PÊNA

30 Juillet 1906

ANTHOLOGIE

DE

LA

POESIE HAITIENNE

"INDIGENE"

PRÉFACE

DE

PAUL MORAND

IMPRIMERIE MODELE
1940, Angle des Rues Courbe & Macajoux
PORT-AU-PRINCE, (HAITI)

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Paul MORAND 1
BROUARD (Carl) 5
SYLVAIN (Normil-Georges) 15
LIAUTAUD (André) 23
ROUMAIN (Jacques) 31
ROUMER (Emile) 43
MARCELIN (Philippe-Thoby) 57
HEURTELOU (Daniel) 69
VIEUX (Antonio) 76

Copyright by « Revue Indigène »
Tous droits réservés

IMP. MODÈLE

Depuis un an j'étudie votre race. Je publierai sous le titre de Magie Noire une série de petits tableaux qui seront comme des projections lumineuses, sous différents angles, d'un problème central. Certains de ces tableaux vous amuseront, d'autres vous déplairont. Avant de juger, attendez d'avoir lu tout le livre: je crois que ma grande sympathie pour les noirs s'y verra avec évidence; avant la plupart des Blancs, j'aurai cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité.

J'aurai souvent recours au rire pour masquer ou démasquer la vérité; un rire noir, le même qu'on entend à travers tous mes livres. Dites à ceux de vos lecteurs qui s'en choqueront que j'écris comme je vis, avec pessimisme, mais sans cruauté ni sévérité, sauf envers moi-même.

J'ai aimé votre beau pays. C'est la perle des Antilles. Tout y déconseille la lutte, tout y séduit; mais vous appréciez le danger. La mer des Caraïbes est une mer fermée, comme tous les lieux de délices: évadez-vous, cherchez· En cherchant l'Asie, Colomb découvrit les Indes-Occidentales; il n'y a pas d'erreur dont un capitaine d'aventure, un savant ou un poète ne puisse tirer profit.

PAUL MORAND

EN MANIÈRE DE PRÉFACE

CE QUE JE PENSE DE "LA REVUE INDIGÈNE."

Que c'est le plus intéressant et le plus cohérent effort de pensée auquel il m'ait été donné d'assister pendant mon séjour aux Antilles. Votre programme tel que vous l'exposez me semble excellent; mais un programme n'est bon que lorsqu'il cesse d'être un programme pour devenir une réalité. Une revue en soi n'est rien; c'est une fumée au-dessus d'un feu: à vous d'entretenir ce feu et d'y faire cuire de bonnes choses. Vous êtes riches en talents, le combustible ne vous manque pas; il abonde.

Ce que notre art moderne, que vous aimez, doit enseigner, c'est à détester le cri, le pathétique, l'uniforme chamarré d'or du sublime; la littérature d'aujourd'hui est un art de précision; elle n'est pas un but en soi, elle est un moyen; elle doit servir à emporter le plus loin possible le plus d'idées et d'images possibles; comme pour les avions des grands raids, on doit y prévoir le minimum de métal pour le maximum de résistance.

Les problèmes haïtiens-je ne parle que littérature-doivent retenir toute votre attention. Ensuite il vous faudra les situer dans le cadre des autres problèmes du monde. On ne peut comprendre, c'est à dire être juste, que par comparaison. Rattachez les plus étroitement aux efforts littéraires de toute votre race, de Chicago à Madagascar. Ensuite, confrontez-les avec les plus hauts problèmes de notre époque, ceux qui vont dominer le XXe siècle, les chocs de race. Les races ne sont peut-être pas faites pour se rencontrer; en tous cas elles ne devraient se mélanger que très lentement et par leurs élites: mais le hasard ou les conséquences d'un passé dont nous ne sommes pas responsables nous mêlent et vont nous mêler chaque jour davantage, malgré nous. Efforçons nous d'être justes, patients, sans orgueil et bons ; au-dessus de la mêlée.

Depuis un an j'étudie votre race. Je publierai sous le titre de Magie Noire une série de petits tableaux qui seront comme des projections lumineuses, sous différents angles, d'un problème central. Certains de ces tableaux vous amuseront, d'autres vous déplairont. Avant de juger, attendez d'avoir lu tout le livre: je crois que ma grande sympathie pour les noirs s'y verra avec évidence; avant la plupart des Blancs, j'aurai cherché à dégager le génie de la race noire et à l'expliquer en France avec impartialité.

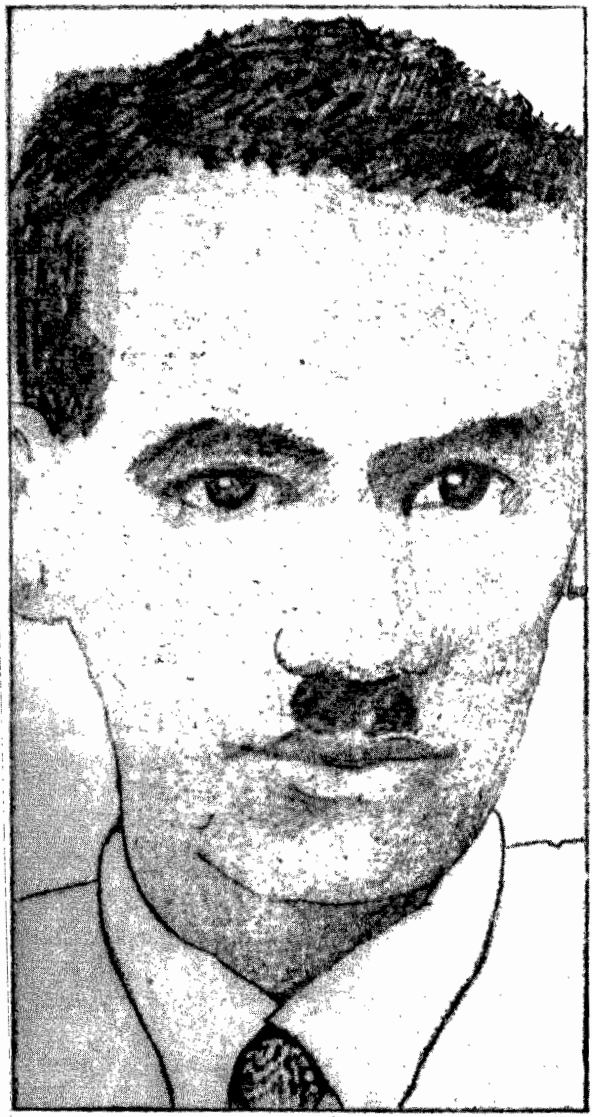
J'aurai souvent recours au rire pour masquer ou démasquer la vérité; un rire noir, le même qu'on entend à travers tous mes livres. Dites à ceux de vos lecteurs qui s'en choqueront que j'écris comme je vis, avec pessimisme, mais sans cruauté ni sévérité, sauf envers moi-même.

J'ai aimé votre beau pays. C'est la perle des Antilles. Tout y déconseille la lutte, tout y séduit; mais vous appréciez le danger. La mer des Caraïbes est une mer fermée, comme tous les lieux de délices: évadez-vous, cherchez· En cherchant l'Asie, Colomb découvrit les Indes.Occidentales; il n'y a pas d'erreur dont un capitaine d'aventure, un savant ou un poète ne puisse tirer profit.

PAUL MORAND

CARL BROUARD

— 1902 —



O LOULOUSE

Douce Loulouse,
tu buvais de la crême de menthe,
du gin,
du « Black and White »,
et tu es morte.
O Loulouse,
tu sentais la pommade Mœlle de Bœuf,
le Pompeia,
tu fumais du tabac de Virginie,
et tu es morte.
Loulouse,
tu te dévêtais entièrement
quand tu faisais l'amour,
mais tu es morte
et contemples à jamais
le bout de tes orteils.

FANTAISIE

La mer est pleine de voiles,
le firmament plein d'étoiles.
Quel aérien gramophone
joue le disque monotone
de la lune
sur la dune?
Ce vieil air
dans l'éther
me verse la sentimentalité
en thé.
Un ajoupa, du pain, ton cœur,
désormais feront mon bonheur.
Oh! la vie à deux, dans la joie.
Horrible! je deviens bourgeois
chaque fois que la lune
sur la dune
joue un vieil air
dans l'éther
qui me fiche de la sentimentalité
en thé.

QUATRAIN

Sainte Vierge! ma maîtresse m'a lâché sans façons, depuis le jour (hélas! maudit soit-il), où le R. P. Manise fit un indécent sermon sur la vertu. Hélas! ainsi soit-il.

BOUGE

Ce bouge. (Etait-ce dans un rêve.)

Des prostituées mélancoliques dansaient la méringue, songeant à un passé lointain... lointain, et leurs mules claquaient sur le parquet usé.

Mélancoliques, elles tournaient... tournaient comme dans un rêve, aux sons d'un orchestre étrange; guitare, grage, triangle, tambour.

Accoudé au comptoir crasseux, un ivrogne braillait une chanson obscène.

Ce bouge. (Etait-ce dans un rêve.)

SOLITUDE

Seul dans ma chambre.
Il pleut.
Je pense à vous.
Ah! si vous m'aimiez un peu,
le monde serait mort à mes yeux,
puisque je ne penserais,
je ne verrais,
je ne vivrais que pour vous.
Aujourd'hui,
des indifférents ont prononcé votre nom,
et mon cœur a battu très fort.
Mon Dieu que je suis bête!
Si je possédais un objet de vous,
peut-être,
ma tristesse serait moins lourde à porter.
Mais,
à quoi bon me leurrer d'espoirs fous,
de rêves vains.
Vous portez l'indifférence,
comme on porte une fleur à son corsage.

A BORD DU MACORIS

Passagers pas nombreux,
et guère amusants.
Je me suis lié d'une étroite amitié
avec un jeune prêtre armoricain,
neurasthénique et charmant,
malheureusement constipé par le roulis,
et auquel je passe des pilules laxatives.
Nous parlons de Sainte Thérèse,
de Saint Jean de la Croix,
du poète breton, Anatole Le Braz.
Le soir, après-dîner,
nous faisons d'interminables parties de dominos,
tout en ingurgitant de l'orangeade.
Aussi je pisse énormément.
Oh! douceur de satisfaire ses besoins naturels.

AZEMA

Afin que dorme ma désespérance
langoureuse Azéma, lamente et danse,
roule en chantant tes hanches larges et douces,
glisse, comme une orange sur la mousse.
La lune au baiser d'opale est un baume
pour les cœurs meurtris. Le vent lourd d'arômes
s'insinue dans le feuillage où tu danses
endormeuse de ma désespérance.
Azéma — à la foule énamourée
verse, verse à longs flots le rhum doré
qui met la joie, le rire sur les lèvres,
et apaise du cœur, les longues fièvres.
Puis, la nostalgique chanson créole
dont naguère tu me berçais, o molle
Azéma, encore dis-là, et danse
afin que dorme ma désespérance.

BALKIS, REINE DE SABA

Ces claires, lointaines et chantantes sonnailles
qui tintent, bruissent, tintent au bord des mailles
d'ambre rose que laisse tomber l'Aurore,
—ces sonnailles—sont-ce les clochettes d'or
pendues aux encolures des dromadaires
pesants, ruminant leur nourriture amère?
Ces arômes exquis, ce parfum endormeur
qui baigne dans de la suavité, les cœurs,
ce vent poussant les blancs flocons de la natte
bleue, viennent-ils du pays des Aromates?
—Ah! ces douces et lointaines clochettes d'or
tintinnabulant dans le matin sonore
ces arômes, cette brise de là-bas
accourue, annoncent Balkis de Saba.

CARESSES SPIRITUELLES

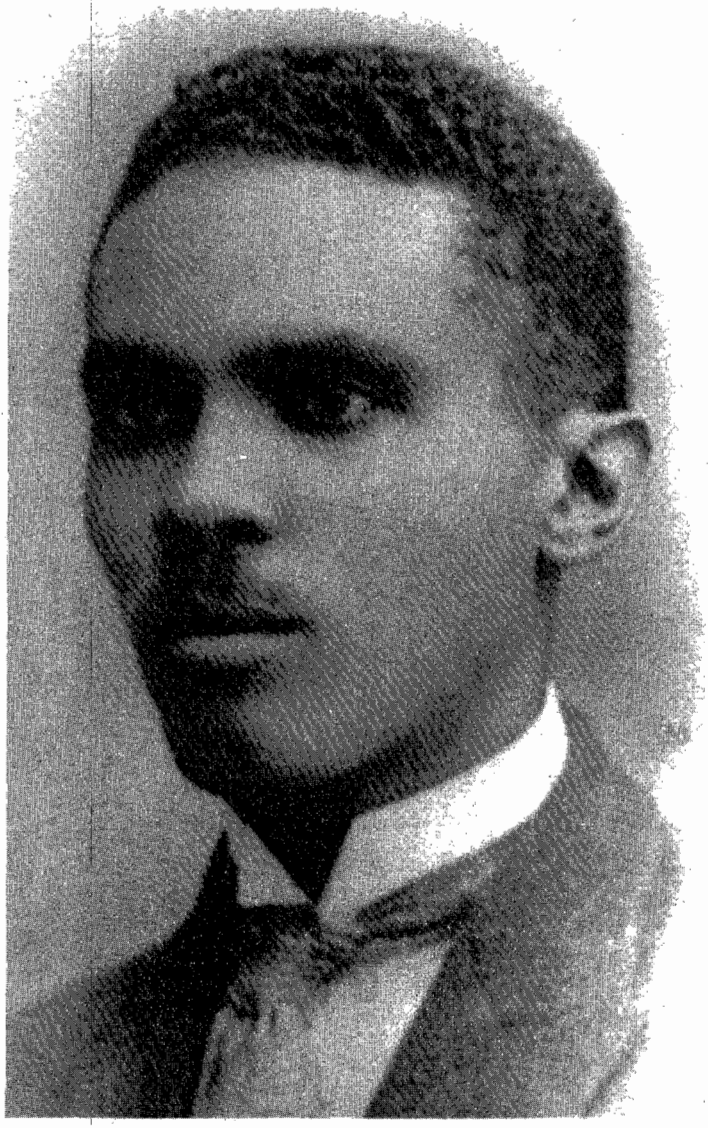
Malgré les distances énormes
Et les mers sans bornes,
Nos âmes se sont frôlées, ah! divinement.
Les lèvres se sont faites doucement
Sinueuses, épousant l'évanescent
Contour des baisers lointains, proches cependant.
Et nos âmes blotties ensemble,
— nuages voyageuses que le vent rassemble —
Comme deux sons
Confondus ne forment plus qu'un son,
Comme deux flammes
Mêlées ne sont qu'une flamme,
Ont une chastement,
Pieusement.

DESIR

Dans la nuit brune de ton visage,
tes dents sont un rayon de lumière.
Dans la nuit brune de ton visage,
tes lèvres sont deux rubans violacés.
Quand je te regarde,
une émotion profonde coule en moi.
le sang me monte au cerveau,
un frisson en entier me parcourt
et de respirer l'odeur de femelle
exudant de tes aisselles,
me fait râcler de désir.
O ma brune, veux-tu.
embarquons-nous joyeusement pour l'enfer.
Evohé! Ma vie pour une nuit de plaisir.

NORMIL G. SYLVAIN

—1900—



POEME

La vie est un fruit âcre et vert.
J'ai mordu à pleines dents
A la pulpe juteuse.
J'ai aimé longtemps la saveur amère
De la chair
Qui fond et qui laisse, après, la gorge et les lèvres sèches un peu.
Le charme irritant des choses neuves à nos sens encore jeunes...
J'ai planté mon désir affamé
Au cœur même du monde.
Je me suis enivré du parfum violent qu'avec le fruit vert j'avais cueilli à l'arbre nourricier.
Le doute en ricanant
A fait s'envoler
Mes bonheurs effarés
Dans le soleil...
J'ai mordu à la vie
Comme,
Par un midi torride, on apaise sa faim et l'on trompe sa soif
Au fruit vert
Et qui pend à la branche, sur le chemin.
Une saveur primitive et végétale m'est restée à la bouche...
La vie est un fruit âcre et vert.

MORALITES INSOLITES

(Fragment)

De ces jupes
Nous ne sommes plus les dupes
Volontaires
— Ou bien toute l'erreur est là!
La belle que voilà
Sirote un amer-cassis
Avec un plaisir évident.
Celle dont je baise les dents,
Dont les lèvres ont un goût
De bonbon acidulé,
A reculé...
Les solitudes disparaissent
Sous les caresses.
Un et une font deux
Et non plus soi, seul et hideux.
Enfin
La faim
Est la plus forte.
L'analyse est morte
Assassinée sous nos baisers.
Nous l'avons enterrée
Sans arrêter.
Nous nous sommes saoûlés d'amour véritable
Nous n'avons pas après vomis sous la table;
Nous nous sommes aimés comme des bêtes.

Te dis-je,
Des bêtes repues et satisfaites,
O prodige!
Sans préliminaire
Aucun,
Sans chagrin importun,
De tous nos nerfs,
De toutes nos chairs.
Voici vidée la coupe pleinière
Sans l'ivresse coutumière
Et le dégoût
Au fond de l'arrière-goût
De néant.
Nos chairs qui s'étreignent
Et se craignent
Ont oublié la vieille expérience.
Ne plus savoir, je pense,
Dispense
Un bonheur complet.
Nous connûmes après
La paix.
Sans aucun frein,
En nos chairs rassasiées
La béatitude extasiée
D'un dieu de l'Olympe.

ANDRÉ LIAUTAUD

—1906—

O BEAUX SOIRS DE KENSCOFF

O beaux soirs de Kenscoff ! veillée autour des nattes,
Alors que le brouillard est comme un coutelas,
Et l'histoire des chiens qu'un vieux à face plate
Contait: «Simangolé, Diolfis, Golésilas !...»
Sa voix avait le rythme étrange du Vaudou,
Et d'entendre ses chants se traîner en des râles
Nous frémissions de ressentir au fond de nous
Comme un choc amorti de choses ancestrales.

MARCHANDE D'LAIT

Chemin rouge-vineux qui vers le morne monte
Et la fille au sourire aussi blanc que du lait
Et mon trouble soudain cependant qu'elle allait.
Je me souviens de vous comme d'un très beau conte !
Et de ce qu'on s'est dit de paroles, ce jour,
Je me souviens de mon frisson, de son visage,
Et tandis qu'on prenait à deux le panier lourd
Du galbe pur des seins dans l'ombre du corsage.

NOSTALGIE

Ô généraux — derrière assis dans du coton,
J'aimais votre superbe au soleil des parades,
Laplaces, *Larrondissements*, généraux de brigades,
Uniforme où reluit l'or brûlant des boutons.

NAIADE AU BAIN

J'avais marché dans l'herbe en étouffant mes pas
Et rien ne vous avait annoncé ma venue.
L'eau claire, parfumée, aux frissonnements las,
Mordait avec ardeur votre chair noire et nue,
Et j'ai surpris, Naïade, un peu de votre bain.
Votre corps reposait dans toute la lumière
Et vous ne sentiez pas — comme une avide main,
S'attarder sur vos seins l'ombre d'une fougère.

NUIT ORIENTALE

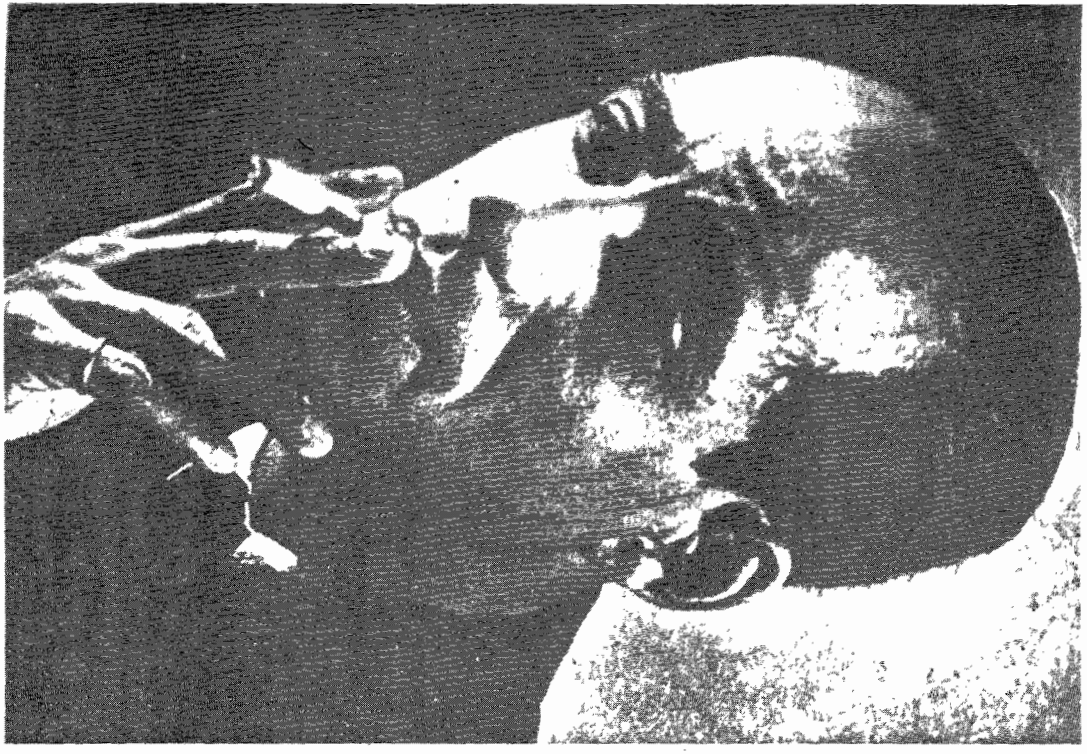
Nuit orientale
dans un pays barbare !
Sadie,
petite fleur plus blanche que les lys,
les mots ont à vos lèvres
le goût de l'ananas.
Qu'importe en ce New-York
absurde
le bruit des lourds sommeils
repus.
Sadie !
Et ton corps est frais
Comme un ciel tropical !

SUBWAY

Cloches !
Bruit de ferrailles,
grincement !
La gueule noire
d'un tunnel.
Men, girls and children
projetés brusquement :
arrêt.

JACQUES ROUMAIN

—1907—



PLUIE

La pluie, monotone dactylo, tapote
aux fenêtres closes.
Des lumières tremblotent
roses
dans l'obscurité dense.
Des éclairs, serpentins géants,
dansent
Tordus à des pans
de ciel noir.
La nuit
déploie ses voiles de moire
sur les lointains
jardins
où pleure sans bruit
le deuil
des roses qui s'effeuillent.

MIDI

Les palmiers veillent sur le paysage
las. Les orangers portent des grappes de soleil
d'or mûris au midi vermeil.
Un latanier balaie solitaire
des nuages dans l'azur
où fulgurent
des insectes, étincelles
subitement
nées dans d'incandescents
rayons. J'écoute le rythme du silence
embaumé de l'encens
des fleurs irréelles.
Mon âme est attirée vers la tangente
des désirs lourds que hantent
divinement insaisissables
l'ombre des fantômes implacables.

CENT MÈTRES

Quatre. Ramassés comme
des fauves. Quatre hommes.
Les énergies bandées telles des cordes
se sentent fluidiques, se heurtent fortes
d'embrocation,
nerveusement se froissent.
Angoisse. Angoisse
de l'attente. Invocation :
Starter, o Starter tire,
délivre !
Prêts?
Bras, hélices brusquement
déclanchées par le pistolet
tournant éperdument
en quart de cercle. Vingt mètres.
Tous de front. Bien être;
volupté du vent
entre les dents.
Cinquante mètres: Deux lâchent
pied. Hâchent
l'air. Bûcherons
de la fatigue qui colle
les muscles au sol.
Désespoir.

Les deux autres, de front.
Quatre-vingt mètres. L'un pense
« Passerai-je, o passerai-je ?
Souffrance.
Souffrance du petit marteau
contre l'enclume de ma tempe,
Souffrance du trou noir
entre la misère de mes jambes
et l'arrivée. Je veux:
Je passe... Non...
Je veux. Je passe. »
L'autre: Hâ! mon corps las
hâ! mes poumons
carburateur douloureux
dans ma poitrine en feu. »
Dernier effort du corps projeté
contre le fil. Rictus de Prométhée
délivré. Trombe.
Enfin.
(Journaux du lendemain:
un Tel gagné d'une poitrine.)
L'herbe est une verte et fraîche tombe.

ORAGE

Le vent chassa un troupeau de bisons blancs dans la vaste prairie
Du ciel. Silencieux et puissants ils écrasèrent le soleil; le soleil s'éteignit.
Le vent hurla telle une femme en mal d'enfant:
La pluie accourut, fille du feu et de la mer, elle accourut en dansant
Et tira sur le monde des rideaux de brume. Les feuilles chantèrent
En tremblant comme des débutantes de music-hall; vint le tonnerre
Et applaudit. Alors tout se tutpour laisser applaudir le tonnerre : des fleurs
Moururent sans avoir vécu, les palmiers agitèrent leurs éventails contre la chaleur.
Un troupeau de bisons noirs émigra de l'orient à l'occident et la nuit arriva comme une femme en deuil.

ANGOISSE

Je possède ton cher visage
mais
comment soulever le rideau
tombé sur la forme de tes rêves
L'âme
est trop lourde pour monter
au miroir des yeux
et je demeure les mains tendues.

ATTENTE

Le plomb de la nuit s'égoutte dans le silence,
La souffrance d'être limité et la tentation puérile d'avancer la pendule qui grignotte le temps avec des dents dérisoires.
Le vent est aveugle de charrier des chauvres-souris et se cogne en gémissant aux portes de la chambre.

O les yeux douloureux d'épier le ruisseau d'or
que verse sur l'asphalte le réverbère borgne
et par où tu viendras miraculeusement pâle
et douce et les yeux pleins de pétales.

Voici la pluie
qui tombe, tombe, tombe, tombe.
Le ruisseau rie et roule
d'imaginaires pépites, mais tu ne viendras plus.
La pluie
tombe, tombe, tombe, tombe.

ABSENCE

Tu es là et là...
mais mes yeux sont aveugles de toi.
La douleur m'a projeté
au milieu
du Chemin-aux-quatre-sentiers.
Il n'y a point d'issue.
Vers où que je tende les bras
je suis crucifié.

MIRAGE

FERMER la porte,
l'ouvrir :
le bonheur demeure toujours dehors.
Si tu étais là
tes mains prolongeraient ma vie
mais il n'y a que le Fleuve
coulant entre les arbres sans ombres.
(Dans la nuit
il ne retrouvera pas son chemin.)
Je regarde
trembler la Voie lactée.
O se pencher
cueillir des étoiles
et un morceau du ciel.
Adieu
adieu
mes bras sont une croix trop lourde.

SURGI D'UNE NATTE DE PAILLE PEINTE

Aux branches des baobabs, quelle main sacrilège pendit par la barbe les prophètes de l'Ancien Testament?

La lune se cache derrière un nuage, de crainte d'être empalée par les lances des palmiers.

Nuit opaque à peine trouée par le vol des lucioles.

Les crapauds dans le creux des bananiers croyant voir des étoiles filantes formulent des vœux en se gargarisant de notes fausses.

Le cri d'un oiseau de nuit abolit l'irréel :
le grincement de ma plume sur le papier.

(*Paysages irréels*)

ÉMILE ROUMER

—1903—

LE ROI GLEGLE

Le bon roi Dagobert que je nomme Gléglé,
le roi Gléglé ronflant, cinq bémols à la clef.
Le ventre lourd au vin de palme il a pour vignes
la fraîche palmeraie, ô Reine, où tu rechignes,
honteuse à t'accroupir dans les ronds de soleil.
Ton maître ronfle avec en brise un gros orteil
que tu vides de gros chics noirs, reine Mérope.
Mais Gléglé dort en plomb, nombril en périscope,
le roi Gléglé qui mêle à son maître-bourdon
les borborygmes doux de son petit bedon.

..... car la Nuit sera noire et blanche.

(GÉRARD de NERVAL)

LUXURE

Ne m'attends plus jamais car la nuit sera noire
et blanche et triste avec une chanson dormoire
qui bercera nos cœurs lassés d'un vide affreux.
Ne m'attends plus jamais dans le jardin ombreux
près des cloîtres anciens où des larves grimacent.
Tes baisers ne sont plus que dégoût et harassent
tes caresses de chienne ignorante du mal.
Et toi mon âme trouble et triste d'animal
quel incube maudit te chevauche, âme immonde...
M'attendras-tu ce soir, ma Luxure, ô Raymonde ?

DAISY, SWEETHEART

Daisy, sweetheart, plus ne fleurissent les rosiers
aux nocturnes jardins où vous vous reposiez
d'un cross-word, Daisy chère et merveilleuse amie
qui dans ces soirs glacés semblait tout endormie.
Dites, vous parlerai-je et d'une simple voix
et d'autres cieux et du bonheur que j'eus parfois.
Le Town-Hall allume en ces heures charnelles
ses yeux d'effraies armés d'aiguilles en prunelles.
Que je te parle, amour, en ces nuits sans écho
où monte au ciel de brume une lune abricot.
Ecoute, au macadam où le klaxon s'écœure
les ciboulots des Juifs sont des mottes de beurre,
dans la sylve normande autour d'un noir brouet
la dormoire chanson d'une femme au rouet.
J'ai perdu le parfum des îles violettes
où dans les couchants d'or glissaient les goëlettes.
Que tes baisers en soient plus longs et doux, Daisy,
oublirai-je jamais, ô chère, à ton baiser,
oublirai-je au cristal des sources printanières
les beaux jardins de France et leurs roses trémières?...

BOIS-VERNA

La Vierge au piano qui rêve délicate
dans le velours mineur d'une calme sonate.
Oh, ce soir d'Haïti, l'heure chaude aux jardins,
l'après-midi de fleurs, de malaise et de mouches.
La musique, une source où dorment des ondins
rythme la sieste où l'on somnole sur les couches.
Et j'écoute, froissant les roses des gradins
la jeune fille aux doigts d'eau fraîche sur les touches.

L'ADIEU

Vents d'Europe où frémit le triste sycomore
je ne vous sentirai jamais plus, never more...
Reviendra-t-elle, o chère, une heure de berger
où l'horloge sonnait l'espoir dedans les coffres
de chair où notre cœur battait et si léger?
Je ne vivrai jamais les beaux jours que tu m'offres
Loulouse que j'appelle en ce nom étranger.
Hélas! vaut-il pas mieux rire et manger de gaufres...

Café-Glacier napolitain. Paris, 8 mars 1926.

CES COPLES DE TOULET

Ces coples de Toulet qu'on goûte en respirant
des roses dans le kief au verger odorant,
paradis de fraîcheur où la tige frôlée
neige d'extragonias dans la chaude saison.
Et l'on s'enchante à demi-voix dedans l'allée
des vers, la mer laiteuse et de l'humble maison
où la chère aux doux yeux contemple l'envolée
des mouettes d'argent sur le clair horizon.

O PARESSE

O Paresse onduleuse aux robes violettes
tu pâlis au parfum des pâles cigarettes
qu'aimaient Jean de Tinan et l'autre Jean Toulet.
O Paresse troublante aux lumières fanées,
Paresse, vierge d'or en l'infra-violet
qui défaille aux baisers des lentes hyménées,
Paresse aux membres las coulant comme du lait.
O grenades de pourpre et d'argent alternées...

MADRIGAL

MADAME, permettez que je pose ma bouche
en l'exquise tiédeur de vos doigts parfumés.
Pardonnez mon audace où ton cœur s'effarouche
que j'ouvre d'un baiser vos jolis poings fermés.
Vos magnétiques yeux sont parfois embrumés
de paysages gris fleuris de marjolaine.
Pardonnez mon audace et qu'en vos bras aimés
mon rêve familier s'échauffe à votre haleine
comme un petit lapin qu'on roule en de la laine.

TON SOUFFLE EN MON VISAGE...

à Paul Morand

Ton souffle en mon visage aux fauves tropicales
appelle une autre étreinte et des chairs plus brutales,
Amour, ton souffle chaud est un alcool puissant
et qui bat le rappel de mes forces natives;
la Danse aux rythmes fous trouble mon jeune sang
et je voudrais les flots brutaux frappant les rives
ravir ma belle proie et dans le jour naissant
comme un centaure lourd aux épaules massives.

LE WHARF-AUX-HERBES

à Pierre Blot

Cigare de cinq cobs entre d'épaisses lippes,
têtu, les yeux rougis dans l'âcre odeur des pipes,
le joueur se concentre et les muscles bandés
d'un brusque tour du poing fait rebondir les dés.
Et les regards luisants de sinistres primates
se fixent sur le point qui dans leurs grosses pattes
mettra bientôt les nœuds d'un baton-chapelet.
Une bastringue ronfle animant le ballet
des femelles-démons, le bouc rempli de frites
qui dansent comme tourne une bande d'Afrites,
des femmes en chaleur grouillant d'arrière-train
et les os ruisselant au son du tambourin.

O Crux ave.

CLARA LAVAUD

à Violette Rouzier

Jérémie a perdu ses rires éclatants.
L'enfant si claire et fraîche est morte en son printemps.
Les films sont-ils anciens dans ma triste mémoire,
ô souvenirs fixés d'une magique moire?
Le Grand-Wharf du dimanche aux brumeux horizons...
Dans la Grand'rue en l'ombre tiède des maisons
Clara, plus ne verrai *l'auburn* des chevelures
où le vent se mêlait qui frissonne aux voilures.
Comment ne pas souffrir, beau pays que j'aimais
quand j'ai tué le temps pour t'avoir à jamais?
O Cimetière aux Flamboyants dont le Calvaire
reste identique et blanc sur le morne sévère.

PH. THOBY-MARCELIN

—1904—

MERIDIENNE

Dans la chaude, la calme douceur antillaise — le ciel
s'arrondissant en un dais bleu ciel —,
La ville, assoupie au sein des verdures quiètes, hérisse
Les flèches de ses palmistes.
Soleil ! Et, chue dans la ouate d'un *cabicha* (aboli, le
bercement de la dodine),
Ses cuisses lisses luisantes, comme cuisses de bana-
niers,
La petite noire somnole en *caraco* bleu.

CROIX-DES-MISSIONS
PORT-AU-PRINCE.

Route blanche et chaude et pierreuse et qui monte et qui descend,
Bordée de bayahondes,
Branlant,
Brimbalant,
Brinquebalant un autobus poussif et les volumineuses mamelles
De cette commère qui broute un biscuit.
Joyeux propos des passagers rustauds ; mais je refuse ma vie au groupe.
Et cet air de midi torride m'engourdit.
Et ma pensée se délestant vagabonde sur les cahots de la guimbarde qui récite :
« Bayahondes,

Bayahondes,

Bayahondes . . . »

La route fait le gros dos.
On débouche et sur quel paysage !
Frondaisons de manguiers ouvrent large un lit.
Au fleuve vert des cannes à sucre.

MATIN SUR LA MER CARAIBE

Au réveil, la peau moite.
Et la brise, soufflant par le hublot, lèche
Mes pieds d'une caresse fraîche.
J'écoute, à travers mon oreiller, le pouls dédoublé du steamer.
A grande eau crépitant ainsi qu'une averse,
Le pont qu'on nettoie.
La mer chatoie,
Comme une écharpe plissée
Aux tons dégradés de lait et d'acier bleui.

FOX-TROTS :

CHER ENFANT D'AUJOURD'HUI

Tues les trompettes
crevés les tambours
On a démobilisé les soldats de plomb
Les performances de Cator
et de Théart
Valent bien
Les contes de fées
Tu as été au cinéma
Les *Mystères de New-York* te font rêver souvent
Pearl White—Elaine Dodge
Clarel
La-main-qui-étreint
L'auto de ton papa fait du cent à l'heure
Coutou-coutou
coutou-coutou
AHOU-HA
Ta sœur ainée pour l'endormir
Fredonne
Le fox-trot à la mode

II

PRENDS L'ÉLEGANCE ET TORDS-LUI LE COU

Lolotte aux cheveux coupés
sans fesses
ni seins
O palmiste dactylographe
A lunettes d'écaille
qui vas à bécane
joues au tennis
danses le charleston
mâches du chewing-gum
Tu fais la nique aux pot-au-feu callipyges
Yes my dear
Et ton shake-hand est très masculin
Tu fais des gammes
Sur une Rémington-clavier-universel
C'est aussi poétique qu'un xylophone
Et mon ami Jacques Roumain
Te compare à la pluie
La correspondance anglaise n'a pas de secrets pour toi
Sir--You would greatly oblige us forwarding the amount of your bill enclosed by bearer
Je ne t'ai jamais envoyé de billets doux
No my dear
Et quand Roumer a commencé
ELEGIE :
Nous n'irons plus au bois
O palmiste dactylographe
A lunettes d'écaille
tu as ri

Pas pratique
hein
ce jeune homme

III

GRAND'RUE

Klaxons
buss
foule
bourriques
paysannes

Sous de grands-chapéaux-de-paille
Le marché et ses bruits colorés
Tohu-bohu
pêle-mêle
Les maisons neuves sont blanches
Et carrées
Il ne faut pas rêver dans la rue
Les chauffeurs le l'apprennent gentiment à leur manière
Compè ou fou ? *
Locomotive
cloche
HASCO - 5
Le convoi beugle
30 wagons de canne-à-sucre
Défilent.

* Compère, vous êtes fou !

L'ATLAS A MENTI

CIEL-papier-buvard
L'avion est une vilaine tâche
mobile
qui trace des loopings
Bouqui tresse une natte de latanier
Et Roumer étudie la géographie
O Bouqui
crâche la chique de ton mépris
O chante une *boula*
et crève l'*assòtor*
et danse la *chica*
Dèhiè mônes gain mônes
HEIN ?
Et lan cate-là
Blancs-yo fait Haïti *piti*
piti
con-ça *

Après les mornes, d'autres mornes. Hein ? Et sur la carte les blancs ont fait Haïti, petite, petite, comme ça !

SIESTES

1

Combien subtiles, amoureuse,
Les images de ton sommeil,
Mais plus légères, au réveil,
Les chansons de la repasseuse
(Assourdis, les accords du fer).
Et glisse l'envol sur la mer,
Blanc, d'une voile paresseuse.

2

Air ambré, léger de Décembre
(Du sable dans le sang),
La brise et les palmes crissant
Au calme de la chambre,

Les sanglots tendres du bassin,
Tes roses du Bengale,
Amie! et l'ardeur inégale
De mon secret dessein.

MERCI EN PILE

à Madame Hélène Morand

Belle, s'émeuvent mes pensée
Au clair de la fenêtre,
Et, calme, la lune pénètre
Les chênes balancés.

J'entends, la danse continue
Aux râles des tambours.
Je te revois, et les détours
D'une amour contenue.

Les dents blanches de ton « merci »
—En collier d'allégresse...
Et tu ne laisses pas, négresse,
De soigner mon souci.

NORD-EST

C'est un rêve trop grand pour toi,
Mulâtresse de mon ennui,
Et cette poule sur mon toit
Qui picore des grains de pluie

DANIEL HEURTELOU

—1906—

AGONIE

Un cri rauque de fresaie
Un pauvre sanglote
un mourant agonise
une âme s'éteint.

POINTE CHORÉGRAPHIQUE

Lumière tendre des becs éclairant le
parquet qui miroite.
Groupes de jeunes filles aux robes
décolletées, qui décèlent
une chair encore ferme.
Couples enfiévrés, enlacés dans l'ardeur
du Charleston,
qui montrent des croupes arrondies
sous des robes aux tons chauds.
Nuques rasées,
laissant voir le frémissement d'une
peau veloutée,
Regards langoureux des jeunes filles,
à la berçante mélodie d'un tango
lascif.
Sourires béats des mères aux évolutions
excentriques de leurs rejetons.
Elle est assise toute seule, l'âme rêveuse
au milieu de ce bruit,
ses grands yeux noirs fixés je ne sais où.
Et je sens vraiment que je l'aime un peu.

FIN DE BAL

pour L. R.

Une note langoureuse
qui n'est plus qu'un souvenir.
Et vous aviez encore
un rythme
dans vos hanches.

Sourire ironique du croissant.

Votre silhouette
au loin
se perd.
Et dans mon cœur,
un douloureux serrement.

BOIS-L'AN-NIN

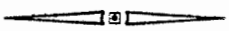
Chantier boueux et faces blanchies laissant voir
de noires éclaircies,
où percent des boules de lotos. Quator fumant,
sous le chaud soleil de midi,
ils sont là, à l'air grave de gens comme il faut;
avecque quelque chose de plus vrai,
l'âcre odeur d'une chair, cuisant dans son jus.
Ils sont là les quatre, le derrière reposant sur
leurs talons.
Grands enfants aux nez épatés, aux poils pouilleux,
aux pantalons troués, qui montrent des fesses
flasques, d'où s'espacent des pêts,
ils jouent au « bois-l'an-nin ».

SAVANE-DESOLEE

CHALEUR accablante,
où tout semble dormir.
Un âne
baigne sa croupe dans la poussière du chemin.
Emmi les « bayahondes », un flamboyant
surgit.
La savane
tend
sa lèvre rouge au soleil.

ANTONIO VIEUX

—1901—



POEME

Le paysage happé par la vitesse.
Et cent chevaux dans le moteur qu'un galop presse,
crevant la route et bondissant.
Et la nuit pend autour comme un lambeau de soie
Soixante.
Le vent qui siffle et claque.
Les phares sondant l'obstacle.
Et ce moteur où je ne sais quel dieu travaille.
—Ah pousse encore et prends l'espace!
Et que s'éteignent les étoiles
éclaboussées!
Le sang charrie dans mes artères
la hantise des horizons!

DOUCEUR

La rue que l'on descend. Et puis le ciel. Voici:
quelqu'un m'a repoussé qui m'était étranger
(dans l'ombre, entends les pas sur l'asphalte adouci
et l'étoile s'éteint où j'aurais voyagé.

Traînerai-je, jamais lassé, un cœur anxieux?
Mais tu viens, et tes mains parfumées de verveine.
Et pour dire les mots de la tendresse humaine,
me voici, simple, avec des larmes dans les yeux.

AIR TRISTE

Las, pourquoi faut-il que tu sois morte?
Pourquoi faut-il? et que sur l'alcôve
tire la nuit d'encre des draps mauves?
Quelqu'un pleure derrière la porte.

J'ai crié: « qu'au moins il te souvienne
Bien aimée, de l'extase ancienne!
Ah! les baisers chers humant l'haleine,
et la gorge que l'on presse, pleine! »

mais, triste fol et pleurant, qu'importent
aux ombres insensibles des mortes
les souvenirs qu'on râle et les plaintes?..
—Et, sont toutes les lampes éteintes.

NUIT

DEHORS, les grands claksons ont ameuté la nuit
J'ai repoussé la porte et ma détresse avecque.
—O calme oriental de Médine ou la Mecque!
Et la halte reposante tout près des puits!

L'air bourdonnant ainsi, qu'aux matins d'or, les ruches
Tu surgirais. Marie Magdaleine, et voici
qu'à ma soif, et la fièvre âpre de mes soucis
tu tendrais l'eau combien suave de ta cruche!

Mais, depuis très longtemps la Magdaleine est morte
Et je sais bien que si, soudain, j'ouvrais la porte
il n'y aurait que l'ombre allongée de la nuit..,

MUSIQUE QUELQUE PART

ıcmann... Et le sanglot râclant la gorge —. Dites
e soir allume à l'occident un bûcher triste)
us souvient-il d'une nuit tiède, et d'améthyste,
que l'âcre senteur brûlait, des fleurs maudites?

passé, hors des murs écroulés, jaillit blanc.
n'en souvient: voici les terrasses hautaines.
ruban que déroule un fleuve en s'en allant.
ciel est un morceau de mauve porcelaine.

quelque part à Nikolaï ou Tombouctou,
us regardions, penchés (vous en souvenez vous?)
s étoiles fleurir aux flèches des bambous.

MARINE

pour Jacques Roumain

Grise. Sale.
Comme en ce jour de mon enfance
où je t'ai découverte.
(C'était un matin frémissant de voiles hautes dans le ciel.)
Et comme aussi, plus tard,
—nu tête,
avec de gais compagnons qui chantaient fort,
et portaient leurs vestes à la ceinture,
(autre, la joie bruissante des cannes)
tu m'apparus, dressée,
puissante,
hargneuse.
Je te reconnais. C'est bien toi.
Cette rumeur qui est la voix de tes entrailles,
tes broderies d'écume,
et le sel dont tu m'as cinglé le sang,
et cette façon brusque, stupide, dont tout à l'heure
tu as foncé,
et, cette barque, tu l'as prise,
(deux bras s'y sont levés comme crucifiés)
et l'as chavirée...
c'est bien toi. Tu as traîné sous toutes les Latitudes,
flâné,
musé,
rugi.

Et te revoici: plus grise et sale
de tous les mondes lavés!
—Il y a eu des poètes pour te chanter,
pour dire que tu es belle,
et bleue,
pour vanter les écailles roses de l'eau dans les criques,
et, derrière l'horizon prismatique,
le mirage des Cythères,
tes Sirènes!
Moi, je ne te trouve pas.
Moi, je n'ai jamais pu t'aimer.
Moi, je te vois comme tu es:
Grande, « gueuse », fardée de bleu,
clamante,
puante,
et qui porte,
(et qui offre)
sous le mensonge de sa tunique,
les rires douloureux des dents mortes, la souillure des
varechs et des algues
—tous les déchets de tous les mondes.

10.00 dol
Propriété de Frédéric tardieu Duquella
Port-Au-Prince le jeudi 20 Mai 1982